

# George Sand

*Elme Caro*

The Project Gutenberg EBook of George Sand, by Elme Caro

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

Title: George Sand

Author: Elme Caro

Release Date: July 28, 2004 [EBook #13038]

Language: French

Character set encoding: ASCII

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK GEORGE SAND \*\*\*

Produced by Wilhelmina Malliere and the Online Distributed Proofreading Team. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>

LES GRANDS ECRIVAINS FRANCAIS

GEORGE SAND

PAR E. CARO DE L'ACADEMIE FRANCAISE

PARIS  
LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>^</sup>[ie]  
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1887

[Illustration: GEORGE SAND. REPRODUCTION DU DESSIN DE COUTURE.]

GEORGE SAND

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

## CHAPITRE PREMIER

### LES ANNEES D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

#### DE GEORGE SAND

#### LES ORIGINES ET LA FORMATION DE SON ESPRIT

"On ne lit plus George Sand", nous dit-on. Soit; mais, ne fut-ce que pour l'honneur de la langue française, on reviendra, nous le croyons, sinon à toute l'œuvre, du moins à une partie de cette œuvre épurée par le temps, triée avec soin par le goût public, supérieure aux vicissitudes et aux caprices de l'opinion. Quand on nous a demandé de rassembler nos souvenirs sur cet auteur et de les faire revivre dans ce temps si étrangement dédaigneux et si vite oublieux, on est allé au-devant d'un secret desir que nous avions de faire appel, un jour ou l'autre, à nos impressions d'autrefois, de les ranimer par une nouvelle lecture, de les produire à la lumière en les rectifiant et les tempérant par l'expérience acquise et la comparaison. Sand! cette syllabe magique resumait pour nous des journées de rêveries délicieuses et de discussions passionnées. Elle représente tant de passions généreuses, tant d'aspirations confuses, de témérités de pensée, de découragements profonds, d'espérances surhumaines mêlées à l'élégante torture du doute! c'était en une seule conscience, en une seule imagination, une partie d'une génération qui se tourmentait vaguement au milieu d'un état de choses prospère et tranquille en apparence, aux approches de 1848, comme si la tranquillité un peu monotone des événements était une excitation à désirer autre chose, à souhaiter l'émotion, à se précipiter dans l'inconnu des faits ou des idées: génération heureuse, en somme, bien que déjà remuée par des pressentiments obscurs. Une vague idée de réforme ou de rénovation sociale, plus ardente que précise, planait dans beaucoup d'esprits, agités sans trop savoir pourquoi. C'était le temps où un jeune homme "ayant le tourment des choses divines", comme disait George Sand, pouvait se donner la joie d'entendre, dans la même journée, les appels splendides de Lacordaire à Notre-Dame, et, le soir, l'émouvante voix de Mlle Rachel au Théâtre-Français dans quelque grande tragédie, ou bien encore s'enivrer de la prose exquise et presque rythmée d'Alfred de Musset, révèle sur la même scène. On lisait quelque grande et profonde poésie de Victor Hugo sur la mort récente de sa fille; on discutait sur tel ou tel portrait des Girondins de Lamartine; on devorait la Mare au Diable, ce petit chef-d'œuvre de poésie rustique qui rachetait par son charme l'erreur prolixe du Meunier d'Angibault.

C'était un temps saturé d'idées et d'émotions, singulièrement caractérisé par un de ces grands poètes qui disait alors: "La France s'ennuie", et, chose plus singulière, qui le lui faisait croire, confondant l'ennui avec la secrète fermentation des esprits, mécontents du présent qui ne leur donnait pas assez d'émotions.

Je prends les années déjà lointaines de 1846 et 1847, parce qu'elles marquent l'apogée d'influence et de gloire où s'éleva le nom de George Sand, une gloire formée dans la tempête. On n'a pas perdu le souvenir des polémiques exaltées dont George Sand était alors l'occasion ou le prétexte. Doit-on s'étonner, si l'on y réfléchit, que cette renommée brillante et orageuse oscillât, au souffle des opinions contraires,

entre l'admiration et l'anathème? Bien peu d'esprits gardaient la mesure à son égard. C'étaient tantôt des fureurs justicières et vengeresses contre une réformatrice audacieuse, tantôt une idolâtrie lyrique comme les œuvres qui en étaient l'objet, une acclamation bruyante en l'honneur des idées et des principes confondus, dans une sorte d'apothéose déréglée, avec la puissance de l'inspiration et la beauté du style. Toutes ces passions sont bien tombées aujourd'hui. Il y a place maintenant, à ce qu'il semble, au milieu d'une indifférence réelle ou affectée, pour un jugement plus impartial, peut-être pour une admiration mieux raisonnée et plus libre. En tout cas, s'il est vrai que ce soit l'oubli qui ait fait disparaître également les deux partis, celui de l'injure et celui de la louange à outrance, s'il est vrai qu'on ne lise plus même les œuvres qui ont été le prétexte enflammé de tant de jugements contradictoires, notre étude aura un mérite, celui d'une exploration dans des régions devenues inconnues, quelque chose comme un voyage de découvertes.

De cette année de 1847 remontons de quelque quinze ou seize ans en arrière, vers la fin de l'hiver de 1831, où George Sand vint s'installer à Paris avec le berceau de sa fille et son très léger bagage, quelques cahiers griffonnés à Nohant au milieu du bruit des enfants, sans une connaissance, sans un appui dans le monde des lettres, au milieu de ce vaste désert d'hommes, dont plusieurs étaient des concurrents redoutables, armés pour la lutte et prêts à défendre contre la nouvelle venue tous les accès des librairies, des journaux et des revues. J'ai essayé souvent de me représenter l'état d'esprit de la baronne Aurore Dudevant, quand, à l'âge de vingt-sept ans, elle vint tenter l'avenir dans l'ignorance complète de ses forces, transfuge volontaire de la maison et de la vie conjugales, prête à faire pour son compte, et peut-être aussi pour l'instruction des autres, l'épreuve de ce grand problème, l'indépendance absolue de la femme. Quelle nature déjà complexe! Que d'influences contradictoires s'étaient croisées et mêlées en elle! À la voir à sa table de travail, dans sa mansarde du quai Saint-Michel, affublée de sa redingote en gros drap gris, ou bien encore à la suivre avec ses amis berrichons au restaurant Pinson, à l'estaminet, aux musées, aux concerts, au parterre des théâtres le soir des premières représentations, naïvement curieuse de tout ce qui intéressait alors la jeunesse intelligente, de tous les événements littéraires et politiques des assemblées, des clubs et de la rue, qui donc reconnaîtrait dans cet étudiant quelque peu tapageur l'élève mystique du couvent des Anglaises, l'humble et douce amie de la soeur Alicia, ou bien encore la pastoure des champs du Berry, l'aventureuse et rêveuse enfant des bruyères et des bois? Ce petit jeune homme déluré qui fait le soir de si gaies promenades dans le quartier Latin avec une troupe de camarades, sous la conduite d'un très vieux jeune homme vaniteux, Henri Delatouche, le chef de la bohème littéraire de ce temps,--cet observateur vagabond, ce novice romancier, c'est une femme, très sérieuse au fond, qui a connu déjà de mortelles tristesses, qui a beaucoup vécu par la douleur, si la douleur fait vivre, qui a souffert dans toutes ses affections intimes, qui a été meurtrie par tous les liens de la famille; ces liens étaient même devenus pour elle un supplice insupportable par la fatalité des circonstances et sans doute aussi par cette autre fatalité que chacun porte en soi et dont chacun est l'industriel et cruel artiste. Elle vient essayer de se refaire à Paris une existence nouvelle, en dehors de toutes les lois de l'opinion et de tous les instincts de son sexe. Elle veut mettre la nature elle-même dans son jeu et la contraindre à son caprice; elle virilise autant qu'elle peut sa manière de vivre, son costume, ses goûts, ses opinions, son talent. Elle va essayer de toutes les doctrines qui

circulent a travers le monde, qui lui font esperer un meilleur avenir pour l'humanite; elle a toutes les curiosites intellectuelles; elle va les experimenter sur le vif; elle a l'impatience genereuse et dereglee du vrai absolu, et ce qu'elle a concu comme vrai, elle n' imagine pas qu'on puisse l'ajourner un seul instant.

Deja, a vingt-sept ans, que de regions d'idees n'a-t-elle pas explorees, en les traversant toutes sans se satisfaire et s'arreter dans aucune! Comme Wilhelm Meister, elle peut compter ses annees d'apprentissage, et d'un apprentissage si rude! L'\_Histoire de ma vie\_[1] nous les fera parcourir, et nous suivrons, dans cet itineraire exact, plus d'un sentier douloureux. Nous saisisrons la, en meme temps, les sources mysterieuses d'ou jaillit son imagination naissante.

La premiere de ces sources, c'est a son origine meme qu'il faut la rapporter. George Sand resta toute sa vie dans une dependance assez etroite des influences qui peserent sur son berceau.

Fille du peuple par sa mere, fille de l'aristocratie par son pere, elle devait, dit-elle, la plupart de ses instincts a la singularite de sa position, a sa naissance \_a cheval\_, comme elle le disait, sur deux classes, a son amour pour sa mere, contrarie et brise par des prejuges qui l'ont fait souffrir ayant qu'elle put les comprendre, a son affection non raisonnee pour son pere, esprit frondeur et romanesque, qui, dans un intervalle de sa vie militaire, ne sachant que faire de sa jeunesse, de sa passion, de son ideal, se donne tout entier a un amour exclusif et disproportionne qui le met en lutte, dans sa propre famille, contre les principes d'aristocratie, contre le monde du passe; enfin a une education qui fut tour a tour philosophique et religieuse, et a tous les contrastes que sa propre vie lui a presentes des l'age le plus tendre. Elle s'est formee au milieu des luttes que le sang du peuple a soulevees dans son coeur et dans sa vie, "et si plus tard certains livres firent de l'effet sur elle, c'est que leurs tendances ne faisaient que confirmer et consacrer les siennes". Ajoutez a ces sentiments de solidarite et d'heredite irresistibles les tiraillements douloureux, les dechirements memes du coeur que lui imposent de cruels malentendus, perpetuellement balancee entre les emportements de sa mere et les mepris a peine dissimules de sa grand'mere; veritable enfant de Paris, imbue des prejuges d'une race a laquelle elle n'appartenait cependant que d'un cote, on comprend a quelle ecole cette ame ardente, souvent muette par contrainte, fut soumise et quel fonds d'amertume elle dut amasser en elle contre cette difference des classes dont souffrit cruellement son enfance. A ce point de vue, la lecture des premiers volumes de l'\_Histoire de ma vie\_ est singulierement instructive et nous fait penetrer dans les premieres impressions auxquelles s'eveilla cette existence, bizarrement divisee, des qu'elle prit conscience d'elle-meme. De la ce qu'elle appela plus tard ses instincts egalitaires et democratiques, qui ne furent que l'explosion de vieilles rancunes et de souffrances intimes, qui dataient de loin. Quand elle lut, encore enfant, les \_Battuecas\_ de Mme de Genlis, un roman innocemment socialiste (sans que le nom fut encore prononce), ce fut l'institutrice et l'amie des rois qui revela a l'enfant reveuse une partie de ses idees futures. Elle en resta toujours la, avec une naivete que l'age ne corrigea pas, a travers des lectures et des formules nouvelles qui amenerent cette naivete a declamer plus d'une fois toujours tres sincerement, mais un peu au hasard.

Cependant, son imagination travaillait sans cesse, silencieusement et activement. Plus tard elle en retrouvait la trace et l'action naissante

dans les souvenirs les plus lointains de sa vie. La vie d'imagination, disait-elle, avait été toute sa vie d'enfant. Elle se rappelait fort bien le moment où le doute lui était venu sur l'existence du père Noël, le grand distributeur de cadeaux à l'enfance. Elle le regrettait sincèrement. La première journée où l'enfant doute est la dernière de son bonheur naïf. "Retrancher le merveilleux de la vie de l'enfant, c'est procéder contre les lois mêmes de sa nature. L'enfant vit tout naturellement dans un milieu pour ainsi dire surnaturel, où tout est prodige en lui, et où tout ce qui est en dehors de lui doit, à la première vue, lui sembler prodigieux." L'enfance elle-même, la naissance encore si voisine d'elle, ce flot de sensations qui lui apportent la nouvelle d'un monde inconnu, tout cela n'est-il pas un cours continu de merveilles? George Sand combat, en toute occasion, la chimère de Rousseau, qui veut supprimer le merveilleux sous prétexte de mensonge. Laissez faire la nature, elle sait son métier. Ne devancez rien. "On ne rend pas service à l'enfant en hatant sans ménagement et sans discernement l'appréciation de toutes les choses qui le frappent. Il est bon qu'il la cherche lui-même et qu'il l'établisse à sa manière durant la période de sa vie où, à la place de son innocente erreur, nos explications, hors de portée pour lui, le jetteraient dans des erreurs plus grandes encore, et peut-être à jamais funestes à la droiture de son jugement et, par suite, à la moralité de son âme."

Elle était née rêveuse; tout enfant, elle se perdait dans des extases sans fin qui l'isolaient du monde entier. L'habitude contractée, presque dès le berceau, d'une rêverie dont il lui était impossible plus tard de se rendre compte, lui donna de bonne heure l'air bête. "Je dis le mot tout net parce que toute ma vie, dans l'enfance, au couvent, dans l'intimité de la famille, on me l'a dit de même, et qu'il faut bien que ce soit vrai." Ces crises de rêverie prenaient quelquefois une durée et une intensité extrêmes, comme il arriva dans les jours qui suivirent la mort de son père (elle avait alors quatre ans). Quand elle se fut fait une vague idée de ce que c'est que la mort, elle resta des heures entières assise sur un tabouret aux pieds de sa mère, ne disant mot, les bras pendants, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte: "Je l'ai souvent vue ainsi, disait sa mère pour rassurer la famille inquiète; c'est sa nature; ce n'est pas bêtise. Soyez sûre qu'elle rumine toujours quelque chose." Elle ruminait, en effet; c'était la forme habituelle d'une pensée active déjà. Elle a peint en traits expressifs ce premier travail tout intérieur de son imagination. De son propre mouvement, dans cette période de sa vie commencée, elle ne lisait pas, elle était paresseuse par nature et avec délices; elle avouait qu'elle n'avait pu se vaincre plus tard qu'avec de grands efforts. Tout ce qu'elle apprenait par les yeux et par les oreilles entraînait en ébullition dans sa petite tête, elle y songeait au point de perdre souvent la notion de la réalité et du milieu où elle se trouvait. Avec de pareilles dispositions, l'amour du roman, sans qu'elle sut encore ce que c'était que le roman, s'empara d'elle avant qu'elle eut fini d'apprendre à lire. Elle composait des histoires interminables en les jouant avec sa sœur Caroline ou sa petite compagne Ursule. C'était une sorte de pastiche de tout ce qui entraînait dans sa petite cervelle, mythologie et religion mêlées, dans la singulière éducation que lui donnait sa mère, artiste et poète à sa manière, "qui lui parlait des trois Grâces ou des neuf Muses avec autant de sérieux que des vertus théologiques ou des vierges sages", en amalgamant les contes de Perrault et les pièces féeriques du boulevard, "si bien que les anges et les amours, la bonne vierge et la bonne fée, les polichinelles et les magiciens, les diabolins du théâtre et les saints de l'Église produisaient dans sa tête le plus étrange gachis poétique qu'on puisse imaginer".

Cette fermentation d'images qui se realisaient en scenes fantastiques au dedans d'elle-meme et qu'elle essayait de realiser mieux encore dans ses jeux au dehors, se modifiait, mais ne disparaissait pas quand elle passait du petit appartement de la rue Grange-Bateliere, ou elle demeurait a Paris avec sa mere, a la maison de Nohant, qui appartenait a Mme Dupin. La c'etait une tout autre existence, de tout autres aliments pour la vie \_ruminante\_. En dehors des heures d'etude, ou elle n'apportait qu'une regularite exterieure, elle vivait volontiers en compagnie des petits paysans du voisinage, dans les \_patureaux\_ ou ils se reunissaient autour de leur feu, en plein vent, jouant, dansant ou se racontant des histoires a faire peur. Elle s'animait, elle s'exaltait de leurs terreurs. "On ne s' imagine pas, disait-elle en se rappelant cette periode de son enfance, ce qui se passe dans la tete de ces enfants qui vivent au milieu des scenes de la nature sans y rien comprendre, et qui ont l'etrange faculte de voir par les yeux du corps tout ce que leur imagination leur represente." C'est la qu'elle s'essayait de bonne foi a ce genre d'hallucination particuliere aux gens de la campagne, guettant l'apparition de quelque animal fantastique, le passage de la \_grand'bete\_ que presque tous ses petits compagnons avaient vue au moins une fois. Elle etait la premiere aux contes de la veillee, lorsque les chanvriers venaient broyer le chanvre a la ferme. Malgre toute la bonne volonte qu'elle y mit, elle declare qu'elle ne put jamais obtenir la moindre vision pour son compte; elle ne put reussir a etre completement dupe d'elle-meme; mais l'ebroulement de l'imagination et des nerfs persistait; elle en ressentait une sorte de fremissement et de volupte; toute sa vie elle aima a raviver le plaisir frissonnant que lui donnaient les emotions de ce genre. De toutes ces inventions rustiques qu'elle recueillait avidement, de ces visions du soir qu'elle sollicitait dans la campagne, il y avait juste de quoi troubler un instant sa cervelle et lui ravir quelques heures de sommeil. Au fond, ce n'etaient que des materiaux qu'elle amassait dans son magasin d'images; elle les accumulait dans son incessante reverie, pour l'oeuvre future dont elle n'avait pourtant aucune idee; elle etait artiste deja et se dedoublait comme le font les artistes, a la fois auteur et acteur dans ces petits drames qu'elle se jouait a elle-meme. Plus tard elle consacra des etudes nombreuses a ce genre de litterature, la litterature de la peur, qu'elle avait experimentee sur elle-meme, le \_Diable aux champs\_, les \_Contes d'une grand'mere\_, les \_Legendes rustiques\_, le \_Drac\_, etc., etc. Elle avait fini par se faire, sur ce sujet, une erudition tres curieuse dont elle s'amusait non sans un peu de frayeur. L'element fantastique lui semblait etre une des forces de l'esprit populaire. Elle se plaisait surtout a le saisir chez des populations qui ne semblent pouvoir reagir que par l'imagination contre la rude misere de leur vie materielle. Le \_Kobold\_ en Suede, le \_Korigan\_ en Bretagne, le \_Follet\_ en Berry, l'\_Orco\_ a Venise, le \_Drac\_ en Provence, il y a peu de ses romans d'aventures qui ne garde quelque souvenir de ces noms, quelque impression de ce genre, et qui ne soit une de ses reveries d'enfance continuee.

C'est ainsi qu'elle prelude a ce songe d'age d'or, a ce mirage d'innocence champetre qui la prit des l'enfance et la suivit jusque dans l'age mur. Malgre ces preoccupations assez sombres, elle n'etait pas triste pourtant; elle avait ses heures de franche, d'exuberante gaiete. Sa vie d'enfance et d'adolescence fut une alternative de solitude recueillie et d'etourdissement complet. Au sortir de ses longues revasseries, elle se livrait avec une sorte d'ivresse a des amusements tres simples et tres actifs qui faisaient le plus singulier contraste aux yeux des personnes habituees a la voir vivre. C'etaient "les deux

faces d'un esprit porte a s'assombrir et avide de s'egayer, peut-etre d'une ame impossible a contenter avec ce qui interesse la plupart des hommes, et facile a charmer avec ce qu'ils jugent pueril et illusoire.... Je ne peux pas, disait-elle, m'expliquer mieux moi-meme. Grace a ces contrastes, certaines gens prirent de moi l'opinion que j'etais tout a fait bizarre."

Cette vie interieure, qu'elle portait deja si vive et si intense dans le secret de sa pensee, manqua prendre un autre courant et une direction toute nouvelle, grace a un assez grave evenement; ce fut une crise religieuse qui, vers la seizieme annee, se declara chez elle. A la suite de dechirements de coeur qui se renouvelaient sans cesse et de quelques revelations maladroitement cruelles qui lui furent faites sur le passe de sa mere, Aurore avait resolu de renoncer a tout ce qui devait mettre dans l'avenir un plus grand intervalle entre sa mere et elle, qui vivaient generalement separees; elle voulut renoncer a la fortune de sa grand'mere, a l'instruction, aux belles manieres, a tout ce qu'on appelle le monde. Elle prit en horreur les lecons de son pedagogue Deschartres, dont elle a immortalise plus tard la figure, les vanites, les ridicules et la rude honnetete; elle se revolta, elle tourna a l'enfant terrible.

Mme Dupin, ne pouvant venir a bout de sa revolte, resolut de la mettre au couvent des Anglaises, qui etait alors la maison d'education en vogue a Paris pour les jeunes filles de la haute societe. La jeune pensionnaire, qui arrivait la le coeur brise des dernieres luttes entre sa mere et sa grand'mere, les deux etres qu'elle cherissait le plus, se reposa delicieusement dans cet abri. Elle nous a raconte avec un charme exquis, dans l'Histoire de ma vie, son sejour au couvent, egayant son recit de quelques vifs portraits de soeurs et de pensionnaires, decrivant les moeurs et les habitudes, les salles d'etude et les chambres, nous interessant a ces petits drames de la vie des religieuses, aux querelles des eleves, a leurs raccommodements, aux fautes et aux punitions encourues ou subies, a cette oisivete errante dans les couloirs, dans les souterrains et sur les toits du couvent, a la recherche d'un secret qui n'avait jamais existe et de victimes imaginaires dont on ne savait pas meme les noms, mais qu'on voulait delivrer d'une captivite romanesque. C'est deja, en action, la conception qui se realisera dans plusieurs de ses romans et qu'elle semble poursuivre sans cesse, les mysteres de la Daniella, de la Comtesse de Rudolstadt, du Chateau des Desertes, de Flamarande et de tant d'autres recits ou l'invention se complique de surprises materielles, de labyrinthes, de dedales d'architecture fantastique, et ou l'on croirait assister a une secrete collaboration d'Anne Radcliffe avec un ecrivain de genie. Il y a de ces idees fixes dans George Sand. Celle-la s'etait annoncee de bonne heure.

Dans cette compagnie de jeunes filles fort indisciplinees, dont quelques-unes l'entrainaient soit a leur suite, soit a leur tete, sa gaiete, un instant assoupie, se reveilla et meme a l'excès; elle devint diable, elle aussi, un nom caracteristique choisi par les pensionnaires qui ne voulaient se classer ni parmi les sages, ni parmi les betes. Puis tout d'un coup, apres deux annees d'etudes fort irregulieres et agitees, apres qu'elle eut epuise des amusements qui n'avaient guere de diabolique que le nom, et qui se reduisaient a un mouvement sans but, a la rebellion muette et systematique contre la regle, une revolution vint a s'operer dans son esprit. "Cela s'etait fait tout d'un coup, comme une passion qui s'allume dans une ame ignorante de ses propres forces." Un jour arriva ou son amour profond et



tranquille pour la mere Alicia ne lui suffit plus. "Tous ses besoins etaient dans son coeur, et son coeur s'ennuyait." Sous une vive impulsion, qui ressemblait a un coup de la grace, elle se sentit transformee. Elle entendit, elle aussi, un jour, dans un coin sombre de la chapelle ou elle s'abimait en meditations, le Toile, lege de saint Augustin, qu'un tableau naif representait devant elle. Tout d'un coup elle se donne, sans reserve, sans discussion, a la foi qui l'envahit; elle n'etait point lache, nous dit-elle, et se fit un point d'honneur de cet abandon total. Elle subit jusqu'au bout "la maladie sacree"; la devotion s'empara d'elle; elle connut les larmes brulantes de la piete, les exaltations de la foi, et parfois aussi elle en ressentit les defaillances et les langueurs. La fievre mystique l'agitait, comme saintement egaree, sous les arceaux du cloitre; elle usait ses genoux, elle repandait son ame en sanglots sur le pave de la chapelle ou elle avait eu sa revelation. Plus tard elle reprendra les souvenirs de cette periode de sa vie dans un recit brulant d'amour divin, dans Spiridion, ou plutot dans les premieres pages du recit; car il arrive un moment ou l'ame tendrement exaltee du jeune moine est en proie a des troubles et a des visions d'un autre genre qui le detournent de la foi simple et le jettent dans des voies nouvelles. Mais le debut du roman garde l'empreinte d'une grande et sincere emotion religieuse qui ne se rencontre nulle part, dans la vie de l'auteur, au meme degre qu'au couvent des Anglaises. Comme il arriva pour le jeune moine Spiridion, la vie vint bientot chez elle troubler ce beau reve mystique, deconcerter l'extase et apporter des elements nouveaux qui modifierent profondement l'impression recue. Mais elle en conserva toujours un germe d'idealisme chretien que les accidents de la vie, ses aventures memes ne purent jamais etouffer et qui reparaissait toujours apres des eclipses passageres.

La fievre religieuse s'apaisa bientot, a son retour a Nohant, ou la rappelait la sollicitude un peu inquiete de sa grand'mere et ou des incertitudes cruelles sur une sante precarie l'obligerent a rentrer dans les soucis de la vie pratique. Pendant les dix derniers mois que dura la lente et inevitable destruction d'une vie qui lui etait chere, Aurore vecut pres du lit de Mme Dupin, ou seule dans une tristesse presque sauvage. Cette melancolie profonde n'etait un instant suspendue que par des promenades a cheval, "par cette reverie au galop", et sans but, qui lui faisait parcourir une succession rapide de paysages, tantot mornes, tantot delicieux, et dont les seuls episodes, notes par elle et consignes dans ses souvenirs, etaient des rencontres pittoresques de troupeaux ou d'oiseaux voyageurs, le bruit d'un ruisseau dont l'eau clapotait sous les pieds des chevaux, un dejeuner sur un banc de ferme avec son petit page rustique Andre, style par Deschartres a ne pas interrompre son silence plein de songes. C'est alors qu'elle devint tout a fait poete par la tournure de son esprit et par la sensation aigue des choses exterieures, mais poete sans s'en apercevoir, sans le savoir.

En meme temps elle prenait la resolution de s'instruire et se mit avec ardeur a des lectures qui l'attacherent passionnement. Elle sentait le vide qu'avait laisse dans son esprit son education dispersee et fortuite sous la discipline bizarre de Deschartres ou sous la regle trop indulgente du couvent. Elle se mit a lire enormement, mais avec une curiosite tumultueuse, sans direction et sans ordre. Un nouveau changement se fit a cette epoque dans son esprit. Elle abandonna l'Imitation de Jesus-Christ et le dogme de l'humilite pour le Genie du Christianisme, qui l'initiait a la poesie romantique plutot qu'a une forme nouvelle de la verite religieuse. Bientot elle passa a la philosophie; chaque livre nouveau marquait en elle comme une nouvelle

ere. Je ne connais rien de dangereux comme la metaphysique, prise a grande dose et sans methode par un esprit ardent et completement inexperimente. Il y a pour ces jeunes intelligences un egal peril ou de s'attacher exclusivement a une doctrine, quand on est incapable de l'examiner avec sang-froid, et d'y puiser l'enthousiasme exclusif d'un sectaire, ou bien de tout confondre et de tout meler dans un eclectisme sans jugement, de rapprocher par des affinites de sentiment des noms et des dogmes disparates, comme Jesus-Christ et Spinoza. La jeune reveuse ne put echapper a ce double peril: elle passa tour a tour de l'enthousiasme qui confond tout a l'enthousiasme qui s'attache exclusivement a une pensee ou a un nom, tout cela au gre de la sensation presente ou du caprice de l'imagination. Mais elle augmentait rapidement son capital de connaissances, qui fut bientot considerable, bien qu'assez mal classe. Sans facons, elle s'etait mise aux prises avec Mably, Locke, Condillac, Montesquieu, Bacon, Bossuet, Aristote, Leibniz surtout, qu'elle mettait au-dessus de tous les autres comme metaphysicien (ce qui etait une vue et une preference heureuses), Montaigne, Pascal. Puis etaient venus les poetes et les moralistes, La Bruyere, Pope, Milton, Dante, Virgile, Shakespeare; le tout sans idee de suite, sans programme d'etudes, comme ils lui tomberent sous la main. Elle s'emparait de cette masse tourbillonnante d'idees avec une etrange facilite d'intuition; la cervelle etait profonde et large, la memoire etait docile, le sentiment vif et rapide, la volonte tendue. Enfin Rousseau etait arrive; elle avait reconnu son maitre, elle avait subi le charme imperieux de cette logique ardente, et son divorce avec le catholicisme fut consommé.

Dans ce conflit d'opinions et de doctrines, sa force nerveuse s'etait epuisee a essayer de tout comprendre, de tout concilier ou de choisir. Rene de Chateaubriand, Hamlet de Shakespeare, Byron enfin avaient acheve l'oeuvre. Elle etait tombee dans un desarroi intellectuel et moral, dans une melancolie qu'elle n'essayait meme plus de combattre. Elle avait resolu de s'abstenir autant que possible de la vie; elle avait meme passe du degout de la vie au desir de la mort. Elle ne s'approchait jamais de la riviere sans eprouver dans sa tete comme une gaiete febrile, en se disant: "Comme c'est aise! Je n'aurais qu'un pas a faire." Oui ou Non?--Voila ce qu'elle se repetait assez souvent et assez longtemps pour risquer d'etre lancee par le Oui au fond de cette eau transparente qui la magnetisait. Un jour, le Oui fut prononce; elle poussa son cheval hors de la voie marquee par le gue, dans le hasard des eaux profondes. C'en etait fait d'elle et des chefs-d'oeuvre futurs, si la bonne jument Colette ne l'avait sauvee, d'un bond extraordinaire, hors du gouffre.

La mort de sa grand'mere, dont elle raconte les derniers moments avec une douleur sans phrase et une sincerite touchante, termina la periode d'initiation. La separation entre les deux familles paternelle et maternelle fut consommee, legalement au moins, par l'ouverture du testament. Sa mere, prevenue par quelqu'un, connaissait depuis longtemps la clause qui la separait de sa fille; elle savait aussi l'adhesion donnee a cette clause. De la de nouvelles tempetes. On y ceda dans une certaine mesure. Aurore dut rompre avec ses parents de Villeneuve, a qui elle etait recommandee par le voeu de la morte. Ce fut un nouveau dechirement de famille.

Pour obvier a une situation fausse et parfois intolerable, Mme Dupin conduisit un jour sa fille a la campagne, chez des amis qu'elle avait rencontres trois jours auparavant et qui se trouvaient etre les meilleures gens de la terre, les Duplessis; ils habitaient avec leurs

enfants une belle villa de la Brie. Mme Dupin promit de venir la chercher "la semaine prochaine". Elle l'y laissa cinq mois, et c'est la que se fit, un jour, le mariage qui devait clore tout naturellement des relations de famille orageuses et parfois même extravagantes et constituer pour la jeune femme une existence normale en espérance.

Ici encore les déceptions ne manquèrent pas. Aurore passait pour une riche héritière, d'assez belle figure et d'un caractère gai, quand elle n'était pas en contact avec les emportements et les irritations de sa mère, qui avaient le privilège de la rendre affreusement triste. C'est dans la famille Duplessis qu'elle rencontra le fils naturel d'un colonel en retraite, M. Dudevant, dont la fortune était en rapport avec la sienne et qui la prit tout de suite à gré, "tout en ne lui parlant point d'amour, et s'avouant peu disposé à la passion subite, à l'enthousiasme, et, dans tous les cas, inhabile à l'exprimer d'une manière séduisante". On fit à Aurore la plaisanterie de la traiter comme sa femme future; il n'en fallut pas davantage. Elle se maria presque passivement, comme elle faisait tous les actes extérieurs de sa vie. Le mariage eut lieu en septembre 1822; ils partirent pour Nohant, où sa première occupation, pendant l'hiver de 1823, fut le souci de la maternité qui se préparait pour elle, à travers les plus doux rêves et les plus vives aspirations. La transformation fut complète pour elle. Les besoins de l'intelligence, l'inquiétude des pensées, les curiosités de l'étude comme celles de l'observation, tout disparut, dit-elle, aussitôt que le doux fardeau se fit sentir. "La Providence veut que, dans cette phase d'attente et d'espoir, la vie physique et la vie du sentiment prédominent. Aussi les veilles, les lectures, les rêveries, la vie intellectuelle en un mot fut naturellement supprimée, et sans le moindre mérite ni le moindre regret." Son mari était une nature négative et tatillonne; il passait sa vie à la chasse; elle, sans un seul point d'appui autour d'elle, s'abstint de rêver; elle fit des layettes avec une ardeur et bientôt une maestria de coup de ciseaux qui la surprirent elle-même.

Sauf l'épisode de la maternité, les commencements de cette existence nouvelle furent assez ternes. Ce ne fut que par accident que revinrent plus tard des accès de cette exaltation douloureuse qui avait fait jusque-là son secret supplice et, ce qui est plus dangereux, sa secrète et chère volupté. Quelques années se passèrent dans une sorte de tranquillité prosaïque et de bonheur négatif. Le rêve semblait s'être enfui bien loin; deux beaux enfants grandissaient autour d'elle. Elle était devenue, s'il faut l'en croire, une campagnarde engourdie, en apparence au moins; elle s'appliqua même à devenir une bonne femme de ménage, ce qui est plus difficile encore. Si sa pensée travaillait encore solitairement dans la condition très bourgeoise où elle semblait condamnée à vivre, la jeune mère n'avait pas le pédantisme de ses agitations morales; personne n'en avait le secret ni même le soupçon autour d'elle, et quand elle eut écrit ses premiers romans, un de ses plus chers amis, un habitué de Nohant, le Malgache, lui écrivait: "Lélia, c'est une fantaisie. Ça ne vous ressemble pas, à vous qui êtes gaie, qui dansez la bourrée, qui appréciez le lépidoptère, qui ne méprisez pas le calembour, qui ne cousez pas mal et qui faites très bien les confitures." Quand définitivement son intérieur fut trouble, vers 1831, quand les projets d'un avenir à sa guise eurent pris le dessus, quand on lui eut accordé une misérable pension et la liberté, qui devait plus tard se transformer en une séparation légale à son profit, quand elle fut arrivée à Paris pour y courir les risques effrayants d'une existence complètement affranchie, ce fut alors que l'on connut Mme Sand, une femme nouvelle avec un nom nouveau. Ce fut Henri Delatouche

qui la baptisa ainsi. Sand restait indivis entre Jules Sandeau et elle, réunis par une collaboration pour la première oeuvre. On fut vite d'accord sur les prénoms. Sandeau garda le sien; George était synonyme de Berrichon. "Jules et George, inconnus au public, passeraient pour frères ou cousins." Les deux noms conquièrent bientôt une célébrité qui les sépara de plus en plus l'un de l'autre.

Nous ne racontons pas une biographie, nous essayons seulement de tracer une esquisse psychologique. Notre dessein était de noter les épreuves diverses et les phases intellectuelles qui avaient marqué la jeunesse de Mme Sand. Elle arrivait à la vie littéraire avec un fonds de souffrances très réelles, bien qu'exagérées sans doute par une imagination forte, d'émotions intimes et d'agitations religieuses, irritée plutôt qu'apaisée par des lectures sans règle, avec une sensibilité aigüe et raffinée, un dédain profond pour les vérités relatives dont il faut bien parfois se contenter dans le train du monde, la haine instinctive de tous les jougs qu'impose la loi ou l'opinion, l'horreur innée de tout ce qui engage la liberté de la pensée ou celle du cœur. Ajoutez à cela qu'elle se trouve, presque à son coup d'essai et par le miracle d'une nature prodigue, en possession d'un style merveilleux, qui semble fait tout exprès et comme préparé pour recevoir son ardente pensée, qui s'était formée tout seul et sans conseils, depuis la longue série des petits cahiers consacrés à l'épopée de Corambe jusqu'au premier roman qu'elle donnera au public.

Comment se fit la première révélation de son talent d'écrire? il est curieux d'en connaître l'origine. Ce fut vers la fin du dernier automne qu'elle passa à Nohant. Elle avait beaucoup lu Walter Scott, dont les traces se retrouvent dans plusieurs de ses romans.

Elle ébauchait, pendant ces mois tristes, à travers ses longues promenades, l'idée d'une espèce de roman qui ne devait jamais voir le jour et qu'elle écrivit sur la tablette d'une vieille armoire, dans l'ancien boudoir de sa grand-mère, près de ses enfants: "L'ayant lu, dit-elle avec candeur, je me convainquis qu'il ne valait rien, mais que j'en pouvais faire de moins mauvais", et comme elle était alors très préoccupée du choix du métier qui lui assurerait sa liberté à Paris, elle vint à penser qu'en somme il n'était pas plus mauvais que beaucoup d'autres qui, tant bien que mal, faisaient vivre. "Je reconnus que j'écrivais vite, facilement, longtemps, sans fatigue; que mes idées, engourdis dans mon cerveau, s'éveillaient et s'enchaînaient, par la déduction, au courant de la plume; que dans ma vie de recueillement j'avais beaucoup observé et assez bien compris les caractères que le hasard avait fait passer devant moi, et que, par conséquent, je connaissais assez la nature humaine pour la dépeindre." Cela l'encouragea dans sa tentative; elle en conclut que, de tous les petits travaux dont elle était capable, la littérature proprement dite, dont elle avait le goût et l'instinct confus, était celui qui lui offrait le plus de chances de succès comme métier. Elle fit son choix. Mais elle avait bien hésité auparavant; elle avait essayé des portraits au crayon ou à l'aquarelle en quelques heures. C'était ressemblant, paraît-il, mais cela manquait d'originalité. Elle crut un instant avoir trouvé son aptitude véritable: elle peignait avec goût des fleurs et des oiseaux d'ornement, des compositions microscopiques sur des tabatières et des étuis à cigares en bois de Spa. Elle faillit même en vendre un quatre-vingts francs, chez un marchand à qui elle l'avait confié. À quoi tiennent les destinées littéraires! Si elle en avait obtenu cent francs, ce qu'elle demandait en tremblant, sans croire que ce fut possible, Consuelo et la Mare au Diable n'auraient jamais paru. Heureusement

la mode de ces objets passa vite, et Mme Dudevant fut obligée de chercher ailleurs ce qu'elle avait cru trouver là, *son gagne-pain*. Le mot est d'elle; il était strictement vrai dans les conditions qui lui étaient faites. Elle avait à payer de son travail son passage à travers la vie libre, après qu'elle avait d'abord et de guerre lasse abandonné tous ses droits à son mari, pour racheter son indépendance. Ce mari, que nous ne retrouverons pas sur notre chemin, sans être précisément une *réalité offensive* dans les premières années, sans être d'ordinaire ni méchant ni brutal, s'était arrangé de manière à devenir insupportable et à rendre la vie commune bien difficile à une femme d'un caractère solitaire et assez sauvage, qu'on ne pouvait ni asservir ni réduire dans ses habitudes et ses goûts. Quelques autres défauts, plus graves, paraît-il, vinrent s'ajouter aux difficultés conjugales et décidèrent une séparation, qui, d'abord partielle et librement consentie, devint définitive.

Il arriva enfin un jour où Mme Dudevant reconquit son droit entier à l'indépendance qu'elle avait tant de fois souhaitée. En 1836 un jugement du tribunal de Bourges prononça la séparation à son profit et lui laissa l'éducation des deux enfants. Mais déjà elle avait fait l'essai dangereux de la célébrité littéraire par des œuvres qui avaient surpris l'attention publique. Elle y était arrivée avec les qualités dont nous lui avons vu faire l'essai dans la retraite, intérieurement si agitée, ou elle avait vécu: l'habitude des longues reveries, qui était devenue un abri contre la vie réelle, une sensibilité très vive pour toutes les formes de la souffrance humaine, une bonté qui fut pour elle une source d'inspirations et en même temps une occasion perpétuelle d'erreurs et de malentendus dans son existence; enfin une imagination inépuisable dont elle avait suivi en secret, avec délices, les jeux et les combinaisons tour à tour ravissantes et terribles, jusqu'au jour où elle imagina de les jeter dans le public, qui s'en éprit passionnément et acclama le nom de l'enchanteresse. On lui donna presque aussitôt sa place, et ce fut souvent la première, dans cette illustre pléiade de romanciers qui embrassait les noms si divers de Balzac, d'Alexandre Dumas, de Jules Sandeau, et dans laquelle le nom de George Sand garda son éclat personnel sans rien emprunter aux astres fraternels et voisins.

#### NOTES:

[Note 1: Sa grand-mère était la propre fille du maréchal Maurice de Saxe et d'une des demoiselles Verrière, bien connues au XVIII<sup>e</sup> siècle. Son grand-père était le célèbre M. Dupin de Francueil, que Jean-Jacques Rousseau et Mme d'Épinay désignent sous le nom de Francueil seulement, et qui, à l'âge de soixante-deux ans, était encore un *reste d'homme charmant* du dernier siècle. De ce mariage était né Maurice Dupin, un militaire, brillant causeur la plume à la main, un peu trop ami des aventures, qui, très jeune, unit son sort à celui d'une fort aimable et spirituelle modiste de Paris, contre le gré de Mme Dupin, tour à tour indulgente et courroucée. Maurice Dupin eut, en 1804, une fille, Aurora, qui devait illustrer le nom de George Sand.]

## CHAPITRE II

### HISTOIRE DES ŒUVRES DE GEORGE SAND

#### L'ORDRE ET LA SUCCESSION PSYCHOLOGIQUE DE SES ROMANS

Quelle idee George Sand se faisait-elle du roman quand elle entreprit d'ecrire pour le public? Meme en faisant aussi large que l'on voudra la part de la spontaneite, peut-on croire que cette intelligence, si richement douee et si feconde, ait marche tout a fait au hasard, dans les voies qui se sont offertes a elle, avec l'indifference banale d'un talent qui ne vise qu'au succes, ou bien s'est-elle developpee selon la regle inapercue, mais active, d'instincts energiques et permanents? Elle va repondre pour nous:

"Je n'avais pas la moindre theorie quand je commencai a ecire, et je ne crois pas en avoir jamais eu quand une envie de roman m'a mis la plume en main. Cela n'empêche pas que mes instincts ne m'aient fait, a mon insu, la theorie que je vais etablir, que j'ai generalement suivie sans m'en rendre compte, et qui, a l'heure ou j'ecris, est encore en discussion. Selon cette theorie, le roman serait une oeuvre de poesie autant que d'analyse. Il y faudrait des situations vraies et des caracteres vrais, reels meme, se groupant autour d'un type destine a resumer le sentiment ou l'idee principale du livre. Ce type represente generalement la passion de l'amour, puisque presque tous les romans sont des histoires d'amour. Selon la theorie annoncee (et c'est la qu'elle commence), il faut idealiser cet amour, ce type par consequent, et ne pas craindre de lui donner toutes les puissances dont on a l'aspiration en soi-meme, ou toutes les douleurs dont on a vu ou senti la blessure. Mais, en aucun cas, il ne faut l'avior dans le hasard des evenements; il faut qu'il meure ou triomphe, et on ne doit pas craindre de lui donner une importance exceptionnelle dans la vie, des forces au-dessus du vulgaire, des charmes ou des souffrances qui dépassent tout a fait l'habitude des choses humaines, et meme un peu le vraisemblable admis par la plupart des intelligences. En resume, idealisation du sentiment qui fait le sujet, en laissant a l'art du conteur le soin de placer ce sujet dans des conditions et dans un cadre de realite assez sensible pour le faire ressortir."

George Sand n'a pas ete infaillible dans l'application de cette theorie. Il lui est arrive plus d'une fois d'idealiser dans le chimerique et le faux. Mais c'etait la l'erreur de son jugement, non de ses instincts; elle restait fidele d'intention a sa theorie, alors meme qu'elle la trahissait. Cette theorie parait bien simple et bien grande, par comparaison surtout avec ce qui s'est vu plus tard.

A travers toutes les aventures de sa vie reelle et de sa vie litteraire, George Sand garda intact son culte de l'ideal, elle resta poete. Le gout changeant des generations nouvelles ne lui ravira jamais cet honneur. C'est dans une conception poetique que naissent ces recits si riches, si varies, qui souvent s'alterent dans la suite des evenements, mais qui toujours ont des commencements merveilleux.

On comprend comment cette spontaneite d'une imagination dont j'ai essaye de retracer les origines troublees, qui ne se gouverne guere, qui s'excite elle-meme, comment le souvenir des crises morales traversees, l'espoir confus d'un avenir ou sa credulite enthousiaste voyait eclore des reves divins, comment toute cette nature inquiete, fremissante et superbe, avec ses illusions et ses vraies douleurs, va trouver d'instinct son expression dans des oeuvres etranges, audacieuses de pensee, d'un style exalte et inquietant, gemissantes et passionnees, debordantes de lyrisme, a propos de l'amour, a propos de la religion, a propos de la vie humaine. Que si, de plus, on vient a penser que cet

auteur est une femme froissée par la vie, déçue, irritée de mille manières, que jusqu'alors dans une existence très active au dedans, mais très solitaire et très retirée, elle est restée étrangère à tous les grands spectacles de la politique et de la société, et qu'elle se précipite dans ce monde inconnu, avec son inexpérience effrénée, ses vastes desirs et une compassion profonde pour les misères et les douleurs qui crient à travers l'humanité, et encore plus pour celles qui souffrent et saignent silencieusement: on comprendra que cette femme soit tout d'abord consternée et saisie à cette vue, comme toutes les belles âmes qui jugent le monde avec leur cœur et dont les aspirations sont violemment meurtries par la brutalité des faits. Elle demandera alors si à tant de maux il n'y a pas de remède.

Ce seront d'abord les préoccupations personnelles, religieuses et morales qui domineront son esprit et ses œuvres. Puis ce sera le tour des préoccupations sociales. Alors, autour de cette femme inspirée, de ce poète applaudi, de cet écrivain déjà populaire, vous verrez se presser en foule les docteurs de la rénovation universelle, les empiriques et les utopistes, les sophistes et les rêveurs, les apôtres sincères et les charlatans de la question sociale, les exploités et les exploités, les ambitieux et les naïfs. Ils ont trouvé dans George Sand l'éclatant porte-voix de leurs doctrines. C'est à qui lui proposera un plan nouveau, un système inédit, la philosophie, la politique, la religion de l'avenir. La nature de Mme Sand la prédisposait à subir le despotisme des convictions après et des imaginations fortes. Fanatique du bien absolu ou, à son défaut, d'un mieux immédiat, rêve plutôt qu'expérimente, plus paresseuse à concevoir l'idée qu'à la mettre en œuvre, reconnaissant elle-même que l'initiative intellectuelle lui manque, elle laisse envahir toute une période de sa vie par l'utopie politique, par le vague désir d'un âge d'or sur l'avènement duquel tout le monde est d'accord autour d'elle, sans que chacun renonce à son plan pour le faire éclore, et à son programme particulier pour le réaliser. Enfin, un beau jour (oui, ce fut un beau jour pour son talent et sa gloire) elle éprouvera comme une grande lassitude de cette agitation d'idées dans le vide, de ces théories, immaculées et superbes tant qu'elles demeurent sur le trône intérieur de la pensée pure, et qui, dès qu'elles descendent dans les aventures de la politique active et dans les mouvements de la rue, se laissent avilir et souiller par les événements. Ce grand esprit, qui a l'horreur de la violence, rentrera en soi sous une impression de fatigue et de dégoût; elle fera, si j'ose dire, une retraite spirituelle en elle-même dans le sanctuaire de ses plus chers souvenirs; elle se rendra à l'appel énergique que lui font ses secrets instincts, trop longtemps froissés par la discussion violente et la lutte ingrate; elle reviendra à son goût pour la campagne, pour ces champs du Berry, théâtre de la première poésie de ses rêveries d'enfant; il y aura en elle comme une éclosion soudaine et inespérée de souvenirs frais et charmants, d'émotions exquis et saines. Enfin, nous nous reposerons avec elle de toutes les agitations et de toutes les haines; la douce lumière, un peu voilée, de la campagne natale finira par éclipser l'éclat fiévreux du réformateur, le rêve enflammé du poète humanitaire.

N'est-ce pas la précisément le cercle parcouru par Mme Sand, et cette page de biographie intime n'est-elle pas l'histoire en raccourci de ses œuvres?

La première période de sa vie littéraire est toute au lyrisme spontané, personnel. Et comme je voudrais faire ici un tableau non de fantaisie, mais d'histoire, avec la précision relative que comportent ces sortes de divisions d'un caractère tout psychologique, je crois pouvoir étendre cette première période de 1832 à 1840 environ. Dans cet intervalle de neuf années paraissent, coup sur coup, les chefs-d'œuvre de la première manière, *Indiana*, *Valentine*, *Jacques*, *André*, *Mauprat*, *Lélia* et la charmante série des contes vénitiens[2].

Rappelons rapidement le sujet des œuvres principales. Nous verrons qu'elles procèdent toutes d'un fonds commun d'émotions et de douleurs personnelles, sans être pourtant la confidence et le récit de sa vie. Mme Sand a toujours protesté contre les applications trop strictement biographiques qui ont été faites de ses premiers romans.

Cependant il faut s'entendre sur ce point délicat. *Indiana*, elle nous l'assure, n'est pas son histoire dévoilée. C'était du moins l'expression de ses réflexions habituelles, de ses agitations morales, d'une partie de ses souffrances réelles ou factices; ce n'était pas sa vie, soit, c'était le roman ou le drame de sa vie, tel qu'elle l'avait conçu sous les ombrages de Nohant. Que ce ne fut pas, je veux le croire, une plainte formulée contre son maître particulier, c'était du moins une protestation contre la tyrannie dans le mariage, personnifiée par le colonel Delmare. C'était aussi la conception, l'idéal d'une femme aimante, telle qu'elle l'imaginait alors; c'est pour son propre compte qu'elle s'intéressait à la peinture d'un amour naïf et profond, exalté et sincère, passionné et chaste, que sa naïveté même trahit, que sa sincérité livre en proie et sans autre défense que le hasard à l'égoïsme voluptueux et féroce d'un homme du monde, et que sauve enfin du dernier désespoir un cœur héroïquement silencieux, un cœur digne d'elle, digne de la réconcilier avec la vie et l'amitié.-- *Valentine* recommence, avec des détails ravissants et une poésie incomparable, ce thème du mariage impie et malheureux que les convenances sacrilèges du monde ont imposé, et qui traîne à sa suite les plus lamentables et tragiques douleurs, le réveil violent de la nature et du cœur, les ardeurs fatales, les tentations plus fortes que la volonté, la famille deshonorée, une noble maison brisée, un foyer anéanti.-- *Jacques*, c'est son idéal de l'amour dans l'homme (comme *Indiana* est son idéal de l'amour dans la femme); c'est un stoïcien devenu amoureux avec la profondeur et l'élevation qu'un stoïcien peut mettre dans ces sortes de choses, avec un courage triste jusqu'à la mort des qu'il pressent une faiblesse ou une trahison, un dévoué qui abdique sans éclat tous ses droits et se résigne au suicide pour épargner à Fernande, adorée jusque dans sa faute, l'humiliation de ses joies coupables et la honte de son bonheur adultère.-- L'amour dans une nature gracieuse et faible qu'il exalte et qu'il brise, l'amour encore, mais dans une nature sauvage qu'il dompte et qu'il élève à la plus haute éducation de l'intelligence et du cœur, ce sont deux rêves sur les effets divers de la grande passion, c'est *André*, c'est *Mauprat*.-- *Lélia*! Qui ne se rappelle toujours, après l'avoir lu une fois, ce poème étrange, incohérent, magnifique et absurde, où le spiritualisme tombe si bas, où la sensualité aspire si haut, où le désespoir déclame en si beau style, où l'esprit, ravi, étonné, scandalisé, passe brusquement d'une scène de débauche à une prière sublime, où l'inspiration la plus fantasque s'élance de l'abîme au ciel pour retomber au plus profond de l'abîme? C'est le doute qui blasphème, qui maudit, qui s'attendrit jusqu'à l'extase; c'est l'amour qui s'injurie lui-même sans pitié et qui analyse ses misères avec une sorte de fureur désespérée; c'est la foi qui tantôt se renie et tantôt se livre à ses transports; c'est l'idéal qui se deshonne dans les bras



des prostituees, et qui demande a l'orgie l'impuissante consolation de ses reves et de ses elans trompes. Ce lyrisme excessif, bien qu'il ait vieilli, offre encore au lecteur un spectacle etonnant ou le vertige et la fievre se melent a des aspirations de la plus grande beaute.--Dans *\_Spiridion\_*, le jeune moine Alexis, qui n'est pas sans ressembler beaucoup a George Sand elle-meme en consultation aupres de Lamennais, represente l'ame en peine a la recherche de la verite religieuse, touchee de l'ideal divin et le cherchant avec une douloureuse anxiete a travers les symboles et les livres, et surtout a travers les angoisses d'un vieux moine mourant qui legue a son successeur la flamme, recueillie dans le feu de l'orage, mais la flamme ou s'allumera la revolte religieuse et plus tard la Revolution.

A cote de ces grands romans il ne faut pas oublier des oeuvres moindres, non par le talent, mais par l'etendue. Qui ne connait pas les nouvelles de Mme Sand l'ignore vraiment ou est expose a la meconnaitre dans l'etonnante souplesse de son art. A travers ses plus grandes oeuvres, a toutes les epoques de sa vie, mais surtout dans la premiere periode, se joue par intervalles un courant vif et bondissant d'esprit tout francais, l'esprit renaissant du XVIIIe siecle, de fantaisie elegante et de curiosite aventureuse qui trouve a se repandre en liberte dans des fictions dont l'amour est le theme perpetuellement varie. A-t-on jamais manie l'ironie legere d'une main plus gracieuse que celle qui a ecrit *\_Cora\_*, *\_Lavinia\_*, ou qui a trace ces pages ou la derniere marquise du XVIIIe siecle nous peint, en jouant avec son éventail, les moeurs et les caracteres de son temps et nous raconte la seule emotion qui ait failli troubler le cours harmonieux d'une longue existence, vouee aux amours faciles! Et *\_Lavinia\_*, qui pourrait l'oublier? Nous gardons, longtemps apres qu'elle a disparu, l'impression de ce sourire ou a passe la maligne vengeance d'un coeur trahi, qui voit revenir a lui le transfuge et qui l'abandonne a son tour, avec une tristesse souriante, a ses remords vite consoles. Comme tous ces recits sont d'une invention naturelle, d'une allure vive, d'un tour et d'un style exquis! *\_Metella\_* nous montre, au vif et au naturel en meme temps, l'art de peindre les troubles les plus graves du coeur, d'un trait discret qui laisse tout deviner presque sans rien marquer et en courant a la surface. *\_Le Secretaire intime\_*, *\_Teverino\_* sont deux inspirations de la plus brillante poesie.

J'aime moins *\_Leone Leoni\_*, malgre la vigueur extraordinaire du ton, et je goute mediocrement quelques pages dans *\_la Derniere Aldini\_*. La mere ne me plait guere quand elle veut epouser son gondolier, et la fille m'effraye quand elle se jette a la tete du chanteur. Mais combien d'autres pages pleines de fraicheur et d'eclat, et quel riant coloris! que de finesse et de grace dans la scene ou Lelio se trouve pour la premiere fois en tete-a-tete avec la jeune Alezia! quelle lutte ingenieuse, et le charmant triomphe pour tous les deux! L'eclat des grandes oeuvres de George Sand a ete trop vif; elles ont ete celebrees ou discutees avec trop de feu, pour que les *\_nouvelles\_* n'eussent pas un peu a en souffrir. Il y a la cependant quelques-uns des plus purs joyaux de cet ecrin deja si riche. Toutes les elegances de l'esprit s'y unissent comme pour faire un cadre d'or a un sentiment delicat. Grace emue, fantaisie souriante, originalite tour a tour piquante et attendrie, que de dons aimables, et quel malheur que George Sand ne s'en soit pas contentee! Pourquoi a-t-elle voulu faire de son talent un instrument plus sonore, mais souvent faux, de doctrines mal etudiees?

De ces nouvelles, dont le cadre et le paysage sont empruntes a l'Italie et surtout a Venise, il faut rapprocher les *\_Lettres d'un voyageur\_*,

publiees a differentes dates et a d'assez grands intervalles, mais dont les premieres, les lettres venitiennes, offrent un interet etrange et passionne que les autres n'ont pas au meme degre. Ces premieres lettres, vrai poeme en prose, chroniques de voyage dans les Alpes et vers le Tyrol, recit de conversations ou d'impressions solitaires a Venise, sont l'expression attristee, dramatique, d'un esprit souffrant, malade, deja cruellement eprouve par la douleur, trompe par l'amour, comme si, apres quelques annees a peine d'experience, il avait du se demontrer a lui-meme que les passions les plus romanesques ne sont pas a l'abri de la souffrance, pas plus que les existences les plus bourgeoises. C'est tantot un jugement amerement resigne sur la vie et les hommes, tantot une plainte aigre, un cri d'angoisse, un de ces cris qui se font entendre a travers le monde, et qui ont un long retentissement. C'est, a coup sur, la confiance la plus sympathique et la plus curieuse que Mme Sand nous ait donnee sur elle-meme par la sincerite de l'accent, avec une exquise discretion de la douleur. Dans ces simples pages s'agitent en une seule ame tous les sentiments les plus sacres de l'ame; ils s'agitent, ils palpitent sous le voile; ni le sexe ni l'age de ce pauvre et poetique voyageur de la vie ne s'y revelent un seul instant; la passion et la souffrance y gardent une admirable pudeur, et le charme en est double.

Toutes ces oeuvres si diverses par la conception, par la fantaisie, par le cadre, portent la trace brulante d'un esprit jeune. Le sujet, a peu pres unique a travers la variete eblouissante des aventures, c'est la peinture de l'amour noble aux prises avec les tentations et les surprises de la vie, avec les defaillances ou les trahisons, ce sont les fortunes de ce pauvre et grand coeur humain dans ses elans trompes vers l'heroisme et dans ses chutes prodigieuses; c'est aussi la lutte des ames aimantes contre les perfidies du sort, qui les jette en proie a la violence; c'est la revolte de la nature contre les erreurs fatales de la societe; c'est une protestation contre les servitudes du code, ou de l'opinion, en un mot, contre tout ce qui gene le libre elan des amours vrais. C'est enfin la poursuite inquiete et passionnee de l'ideal religieux, d'un ideal souvent chimérique et trouble, mais ardemment espere, entrevu a travers les doubles tenebres \_de la superstition et du scepticisme\_. Telle est l'inspiration qui domine dans cette premiere periode, et tel est le motif de ces premiers chants. Chacune de ces oeuvres est un poeme consacre a l'amour divin et surtout a l'amour humain, tous les deux fort etonnes d'etre si intimement meles et confondus. La question sociale ne parait que dans un vague lointain et incidemment. L'idee d'une reformation ne va guere d'abord au dela du mariage, critique moins encore dans son principe que dans sa pratique. Elle ecrivait alors, comme elle le dit, sous l'empire d'une emotion, non d'un systeme.

## II

Le systeme se fait jour bientot et refoule l'emotion dans certaines limites. L'emotion et le systeme, l'une venue de l'ame meme de l'auteur, l'autre venu du dehors, se partageront, a parts plus ou moins egales, les romans de la seconde periode, ceux qui remplissent la vie litteraire de Mme Sand de 1840 a 1848 environ.

Ce fut un malheur, au point de vue de l'art, que ce partage. On ne peut pas dire precisement que le talent ait baisse dans les oeuvres de la seconde maniere; mais, a coup sur, l'interet est moins vif, la sympathie, a chaque instant deconcertee, se refroidit. Il y a des

parties entieres frappees d'une mortelle langueur. Cela devait etre, et cela est. Ce qu'elle nous avait promis dans le roman, c'etait la peinture plus ou moins idealisee du coeur humain, l'analyse de l'ame jetee dans des situations fictives et se developpant, dans cette combinaison d'evenements imaginaires, au gre de l'auteur, observateur ou poete. Ce qui nous plaisait dans cette lecture, c'etait d'y gouter l'ineffable oubli du monde reel, le repos de ce labeur tumultueux ou tout ce que nous avons de sentiment et d'activite s'epuise, par l'effet necessaire de la vie pratique, dans des luttres si apres et toujours renaissantes, souvent pour de si miserables objets. On aimait a s'y distraire du combat, du bruit et de la poussiere de chaque jour. O poete, vous m'avez presente l'amorce d'une fiction aimable, je vous ai suivi sans defiance et d'un coeur charme; vous avez sollicite ma curiosite, vous l'avez ravie; vous m'avez emu, je subis la douce ivresse que votre art m'a preparee. Et, tout d'un coup, voici que mon emotion s'arrete et se glace. Qu'avez-vous fait? Au milieu de l'idylle enchantee, voici une tirade traitresse dont je reconnais l'inspirateur, voici le sermon socialiste qui commence, et le charme cesse d'agir. Vous me rejetez de vive force, et par une sorte de perfidie, dans ce milieu discordant et agite que je voulais fuir. Je reconnais ici le discours de M. Michel (de Bourges), la le pamphlet enflamme de M. de Lamennais, ailleurs le reve philosophique et religieux de M. Pierre Leroux; courez apres mon emotion, essayez de la ressaisir, elle est bien loin. J'ajoute que, par la force des choses, dans ces episodes de predication intermittente, le talent ni le style ne sont plus les memes. On sent trop bien que l'inspiration vient du dehors et que cette parole n'est qu'un echo. L'inevitable declamation arrive, comme toujours, quand le style n'est plus le son meme de l'ame, directement frappee par son emotion propre. L'eloquence se guinde, la verve forcee prend des airs d'emphase.

Que l'on eprouve cette critique sur les principaux romans de cette seconde periode. C'est vers 1840, avec \_le Compagnon du tour de France\_, que le systeme arrive et que le socialisme entre en campagne. Certes il y a des parties charmantes dans ce roman, des types et des situations saisis avec art. Le fond de l'oeuvre est, ou du moins devrait etre, le contraste de l'amour genereux et vraiment grand de Pierre Huguenin, avec la passion vaniteuse et sensuelle d'Amaury, l'un devouant l'ardeur de sa chaste pensee a une vierge austere, grave, qui est toute intelligence et toute ame, l'autre cherchant la satisfaction d'un gout d'artiste dans la seduction d'une femme elegante et coquette, qu'il aime avec tout l'orgueil de ses sens et toute l'exaltation d'une fantaisie. Ce qui est vrai dans ce roman, ce qui est bien observe et vraiment beau, c'est l'effet de ce faux et mauvais amour sur Amaury. Ce coeur bien doue, mais faible, dupe de sa vanite, expie cruellement sa faute, non par la perte de son avenir, mais, ce qui est plus terrible, par la degradation successive de ses belles qualites. La volupte et l'ambition l'ont touche, elles le possederont a jamais. Ce qui est vrai aussi, et admirablement decrit, c'est l'effet d'un noble amour sur Pierre Huguenin; c'est la peinture de son elevation morale, de la delicate fierte de ses sentiments, de ce courage et de cette probite du bon sens qui se tient a l'ecart et dans l'ombre ou doivent se releguer les passions impossibles. Mais, a chaque instant, helas! ces belles analyses s'arretent brusquement. Cette etude profonde et charmante des effets de deux passions contraires sur deux ames plebeiennes s'interrompt pour laisser passer le flot de la declamation politique. Je ne connais pas de personnage plus incommode, plus bruyant, plus sottement bavard que cet Achille Lefort, qu'on est sur de trouver a tous les detours des allees, toutes les fois que l'idylle s'y promene. Je ne sache rien de plus

invraisemblable que le caractère de M. de Villepreux, ce complice d'Achille Lefort qu'il méprise, mélange indéfinissable d'un grand seigneur sceptique, d'un membre de l'opposition constitutionnelle, d'un conspirateur sans conviction, qui, à certains moments, semble monter sur le trépied de la sibylle humanitaire, et qui, l'instant d'après, en redescend avec le sourire d'un Machiavel du Palais-Bourbon. Mais surtout, je ne sache rien de plus faux, de plus déclamatoire de plus dissonant que le personnage de la noble Yseult, dans la dernière partie du roman, où l'on est tout étonné de découvrir que cette jeune fille, qui semble être la raison même, avec tant de grâce et de charme, n'est rien qu'une conspiratrice exaltée, une pédante infatuée. Voyez-la initié Pierre Huguenin aux mystères du carbonarisme, fondant, au milieu de cette campagne splendide et de ce beau parc, la loge Jean-Jacques Rousseau; puis, à son tour, initiée par la vertu de l'ouvrier à la vraie doctrine de l'égalité, tout à coup, dans une scène étrange, lui demandant, devant Dieu qui les voit et qui les entend, s'il l'aime comme elle l'aime, et lui avouant que, depuis le jour où elle a pu raisonner sur l'avenir, elle a résolu d'épouser un homme du peuple afin d'être peuple, comme les esprits disposés au christianisme se faisaient baptiser afin de pouvoir se dire chrétiens. Charmante et douce Yseult, où êtes-vous? Je ne sais quel fantôme, échappé du club des femmes, a pris votre place. Je ne vous reconnais plus[3]. Ainsi s'entremêlent, à chaque instant, au grand dépit du lecteur, les deux parties du roman, l'une tout aimable et tout émue, empreinte de ce charme qui est la grâce dans l'art, l'autre surchargée de tons violents et criards qui font peur à la grâce et qui la forcent à s'envoler bien loin.

Horace serait l'analyse intéressante d'un caractère misérablement personnel et faible, si le roman n'était pas gâté par le contraste trop visiblement cherché d'Arsène, l'homme du peuple sublime, héros du socialisme naissant, type de toutes les vertus selon la morale nouvelle. Dans Jeanne on voit poindre l'idée druidique, si chère à quelques amis de Mme Sand, mêlée à je ne sais quelle vague synthèse ou quel chaos religieux. Ici encore, on voudrait choisir dans cette œuvre si mêlée. Quelques épisodes charmants, comme la rencontre de Jeanne endormie dans les Pierres Jomates et comme le poisson d'avril, quelques scènes rustiques, admirablement peintes, comme l'incendie dans un hameau, les lavandières, la mort à la campagne, la fenaison, ne suffisent pas à sauver le roman de l'ennui que vous cause la préoccupation du système, incessamment ramené à la traversée du sentiment. Peu à peu le système tue le roman. Il arrive un moment où Jeanne n'est plus cette fille des champs, admirablement simple et pure, dont le charme naïf inspire de l'amitié ou de l'amour à tous ceux qui la rencontrent, et qui s'en étonne ou s'en effraye avec tant de modestie et de pudeur. Elle se transforme à vue d'œil. Elle devient tantôt la Velleda du Mont-Barlot, tantôt la Grande Pastoure, elle grandit sans cesse, si c'est grandir, au point de vue de l'art, que de passer à l'état de mythe et d'allégorie. Elle symbolise l'âme héroïque et rêveuse du peuple des campagnes. Je le veux bien, mais je ferme le livre au moment où la jeune paysanne devient une si belle paroleuse, et je passe avec empressement à Consuelo.

Ici encore, malgré les trésors d'invention et d'art qui s'y dépensent, n'éprouverai-je aucune déconvenue? Certes je ne suis pas assez sottement empressé de prouver ma critique, pour discuter l'étonnante fécondité d'invention, la curiosité, la passion répandues dans tout ce roman et même dans la première partie de la Comtesse de Rudolstadt, qui en est la suite. Mme Sand, comme elle l'avoue, sentait là un beau sujet, des

types puissants, une époque et des pays semés d'accidents historiques, dont le côté intime était précieux à explorer, et à travers lesquels son imagination se promenait avec une émotion croissante, à mesure qu'elle avançait au hasard, toujours frappée et tentée par des horizons nouveaux. Des lectures récentes qui avaient vivement saisi son esprit mobile l'attiraient à cette entreprise singulière et complexe, en lui faisant pressentir tout ce que le XVIII<sup>e</sup> siècle offre d'intérêt sous le rapport de l'art, de la philosophie et du merveilleux, trois éléments produits par ce siècle d'une façon très hétérogène en apparence, et dont le lien était cependant curieux à établir sans trop de fantaisie. Siècle de Marie-Thérèse et de Frédéric II, de Voltaire et de Cagliostro: siècle étrange qui commence par des chansons, se développe dans des conspirations bizarres, et aboutit par des idées profondes à des révolutions formidables! Je reconnais volontiers, avec Mme Sand, la grandeur du sujet, et, plus libérale qu'elle envers elle-même, je reconnais qu'elle en a tiré le plus souvent un grand parti, par l'intérêt de l'intrigue, le charme étrange de certaines situations, la vive peinture des sentiments et des caractères. Comme on aime cette Consuelo, intelligence élevée, noble cœur, admirable artiste, dans les débuts chaste ment aventureux de sa vie errante à Venise, dans ses premiers triomphes et ses premières tristesses, à son arrivée à ce terrible château des Géants par une nuit de tempête, dans toute cette fantasmagorie des vieilles ruines et des grands souterrains, dans son amour pour le jeune comte Albert si longtemps combattu par l'effroi, dans sa fuite, dans sa rencontre à travers champs avec Haydn presque enfant, dans ce long voyage enfin, le plus ravissant et le plus fantastique que l'imagination puisse rêver!

Et plus tard, quand, aux prises avec des événements terribles, triste fiancée de la mort, sous le coup d'un effrayant mystère dont parfois sa raison se trouble, nous voyons reparaitre Consuelo, vierge et veuve, comtesse de Rudolstadt, toujours grande et noble artiste, à la cour de Frédéric et dans la dangereuse intimité de la princesse Amélie, que de scènes pleines d'attrait et de terreur! Sa prison, son enlèvement, cette fuite nouvelle sous la conduite des Invisibles, ces émotions douloureuses d'une passion énigmatique qui l'attire comme un amour permis et qui l'effraye comme une sorte d'adultère envers un mort, tout cela est raconté avec un intérêt, un entrain incomparables. Mais, pour Dieu! que le comte Albert ne soit donc pas si fatal, si prolixe et si nuageux! S'il aime Consuelo, qu'il lui parle de son amour et qu'il ne lui commente pas sans fin, dans une histoire de fantaisie, les sanglantes légendes de Jean Ziska et des Hussites! Si sa démence n'était pas si prétentieuse, il pourrait nous intéresser; s'il ne repassait pas à chaque instant dans le roman, avec son front pâle, son œil fixe et son manteau noir semé de larmes d'argent comme un drap mortuaire, il pourrait nous sembler aimable. Mais c'est bien mal à lui de déraisonner si souvent pour effrayer Consuelo et pour impatienter le lecteur! Et quand le moment de l'initiation arrive, quand l'oracle parle enfin au fond du souterrain, est-ce que je me trompe? Est-ce le noble comte qui parle? Il me semble reconnaître de vieilles phrases qui ont fait un long et vaillant service dans la Démocratie pacifique de ce temps et ailleurs: "Une secte mystérieuse et singulière revêt, entre beaucoup d'autres, de réhabiliter la vie de la chair, et de réunir dans un seul principe divin ces deux principes arbitrairement divisés. Elle veut sanctionner l'amour, l'égalité, la communauté de tous, les éléments de bonheur. Elle chercha à relever de son abjection le prétendu principe du mal et à le rendre, au contraire, serviteur et agent du bien" ... etc., etc.... Le noble comte peut continuer longtemps ainsi, il y a longtemps que je rêve, et je soupçonne Consuelo de n'avoir tant de

patience a l'entendre que parce qu'elle fait comme moi. Mais tout cela n'est rien en regard du second volume de la Comtesse de Rudolstadt. C'est ici qu'un grand courage pourrait se donner le spectacle de la maree montante du systeme et de la declamation. L'ennui atteint tout a coup des hauteurs demesurees. Qui pourrait suivre Consuelo dans ce Pantheon bizarre que lui ouvrent les pretres et les pretresses de la verite, qui est decore, entre chaque colonne, des statues des plus grands amis de l'humanite, et ou l'on voit figurer Jesus-Christ entre Pythagore et Platon, Apollonius de Tyane a cote de saint Jean, Abailard aupres de saint Bernard, Jean Huss et Jerome de Prague a cote de sainte Catherine et de Jeanne d'Arc? De grace, arretons-nous sur le seuil du temple avant que Spartacus n'arrive pour clore l'histoire, et que toutes les figures plus ou moins touchantes du roman ne disparaissent dans les brumes d'un symbolisme universel. Encore un roman qui finit par ce qu'il y a de plus froid au monde, l'allegorie, uni a ce qu'il y a de plus pompeusement vide, la theosophie humanitaire.

Ce serait vraiment abuser de l'evidence que d'insister davantage et de repeter longuement la meme et triste epreuve sur le Meunier d'Angibault, ou l'on voit, au commencement, un artisan heroique, le grand Lemor, refuser la main d'une veuve patricienne qu'il adore, parce que la richesse est contraire a ses principes, et la riche veuve, a la fin du roman, se rejouir de l'incendie qui devore son chateau, parce qu'elle voit tomber, avec le dernier pan de mur qui lui appartient, le dernier obstacle qui la separait du socialisme et de son amant. Parlerons-nous du Peche de M. Antoine, dont le plus gros peche n'est pas, a mes yeux, d'avoir une aussi jolie fille que Gilberte, mais bien d'avoir rendu M. de Boisguilbault le plus insupportable des hommes en lui enlevant sa femme. Tout le monde est plus ou moins communiste ici, dans le singulier monde ou s'agitent les personnages du roman: M. Antoine, gentilhomme dechu; Jean, le paysan philosophe; Janille, la servante; Emile, Cardonnet, le jeune sage; M. de Boisguilbault, le vieux fou. Il n'y a que M. Cardonnet le pere qui ne trempe pas dans l'idee nouvelle; mais aussi on a bien soin, comme si cela ne s'entendait pas de soi-meme, d'en faire le type de l'industriel sans coeur, dont la froide brutalite fait mourir sa femme, et qui broie les idees comme les hommes sous la meule de son usine. Tout ce monde-la (toujours M. Cardonnet excepte) a les deux caracteres obliges des personnages: l'heroisme du coeur et l'argumentation intarissable. C'est a qui fera les plus belles actions et parlera le plus longtemps. La palme reste a M. de Boisguilbault.

### III

Deja pourtant, a la meme epoque ou le reve humanitaire obsedait si cruellement cette belle imagination, il s'etait fait en elle plus d'une revolte sourde contre la tyrannie des amities et des idees systematiques. Plus d'une fois elle avait ose, pour respirer le grand air des libres espaces, soulever un instant le joug de plomb qui l'ecrase. Entre le Meunier d'Angibault et le Peche de M. Antoine, ces deux grosses machines socialistes, elle avait donne au monde attentif et ravi une delicieuse idylle, la Mare au Diable, et prelude ainsi, par un petit chef-d'oeuvre d'exquise chastete et de poesie champetre, a la nouvelle maniere qui devait marquer pour elle une autre periode, une periode de renaissance. Bonheur inattendu! Dans ces pages privilegiees, pas un mot de politique ni d'utopie. Rien qui divise, rien

que de pudique et d'attendri, rien que de noble sans effort, de beau sans emphase, de touchant sans phrase! Un petit voyage de trois lieues, qui dure une nuit parce que l'on s'égare; une conversation plusieurs fois interrompue, reprise, quittée, entre le fin laboureur Germain, qui va chercher femme à Fourche, et la petite Marie, qui s'en va bergère aux Ormeaux; deux personnages épisodiques, mais non étrangers à l'action, Petit-Pierre, qui voudrait bien avoir Marie pour seconde mère, et la Grise, une bonne et belle jument qu'on aime comme si elle était une personne; le bivouac improvisé sous les grands chênes et où la nuit se passe tout gentiment, pour Marie, à jaser et à dormir, pour Germain, à causer et à rêver; une émotion bien vite reprimée par le brave paysan devant tant d'innocence et de candeur, et, ce qui vaut mieux, un bon projet de mariage qui germe dans sa tête et qu'il remportera demain à la ferme, voilà tout; ce n'est rien, et ce rien restera dans notre littérature d'imagination parmi les œuvres accomplies, nées sous un rayon propice, et consacrées. La poésie est le talisman de Mme Sand; dès qu'elle y touche, la sympathie renaît et les mauvais rêves avec l'ennui s'enfuient.

Cette veine d'innocence et de poésie renouvelées devait porter bonheur à Mme Sand. Après s'être efforcée d'oublier M. de Boisguilbault et son communisme dans les brillantes aventures de son Piccinino, elle revint avec amour à la veine d'or où elle avait déjà recueilli un trésor de grâce et de sentiment: elle y puisa François le Champi. On eut peur en ouvrant le livre. On avait aperçu, parmi les premières lignes, quelques mots de funeste augure, je ne sais quelle théorie de la connaissance, de la sensation et de leur rapport qui est le sentiment, et l'on tremblait que M.P. Leroux n'eût répandu les lumières troubles de sa psychologie sur cette œuvre nouvelle. On se rassura bien vite. On respira en s'apercevant que cette page était absolument un hors-d'œuvre, une dernière concession à l'amitié. On respira, mais l'alerte avait été chaude. Il restait un roman berrichon de la tête aux pieds. Mme Sand avait plié son beau style à cette fantaisie du langage rustique, imité dans ses dernières finesses et saisi dans tout son naturel, pour raconter l'histoire de ce brave Champi, de la bonne Madelon, de leur bucolique amitié à l'ombre du moulin, amitié de mère de la part de Madelon, amitié de fils de la part de Champi, mais qui se change avec les événements et les années en une tendresse bien vive et qui les mène, l'un donnant le bras à l'autre, jusqu'à l'église du village, avec le petit Jeannie derrière eux, souriant de son plus fin sourire: ne faut-il pas bien souvent un Ascagne enfant dans les romans de village comme dans les poèmes épiques, pour servir de prétexte aux premières effusions de l'amour naissant? Mais pendant que se déroulait cette épopée tranquille dans le feuilleton du Journal des Débats, au moment même où le roman arrivait à son dénouement, un autre dénouement, qui fit beaucoup de tort au premier, nous dit Mme Sand, trouvait sa place dans le premier Paris dudit journal. C'était la révolution de 1848.

La crise fut vive pour Mme Sand. L'émotion de la première heure faillit arrêter la renaissance de son talent, et couper brusquement la veine nouvelle. Des amitiés exigeantes arrivées au pouvoir faillirent compromettre cette plume exquise dans les violences de la polémique; des Lettres au peuple et des Bulletins du ministère de l'intérieur, voilà ce qui remplaça, pendant quelques mois, les fables charmantes dont elle s'enchantait la veille et dont elle nous enchantait tous. Il fallut l'insurrection terrible de Juin pour rompre le charme et affranchir l'imagination devenue captive. "C'est à la suite de ces nefastes journées, dit-elle, que, troublée et navrée jusqu'au fond de l'âme par les orages extérieurs, je m'efforçai de retrouver dans la solitude,

sinon le calme, au moins la foi.... Dans ces moments-la un genie orageux et puissant comme celui de Dante ecrit, avec ses larmes, avec sa bile, avec ses nerfs, un poeme terrible, un drame tout plein de tortures et de gemissements. De nos jours, plus faible et plus sensible, l'artiste, qui n'est que le reflet et l'echo d'une generation assez semblable a lui, eprouve le besoin imperieux de detourner la vue et de distraire l'imagination, en se reportant vers un ideal de calme, d'innocence et de reverie. Dans les temps ou le mal vient de ce que les hommes se meconnaissent et se detestent, la mission de l'artiste est de celebrer la douceur, la confiance, l'amitie, et de rappeler ainsi aux hommes endurcis ou decourages que les moeurs pures, les sentiments tendres et l'equite primitive sont ou peuvent etre encore de ce monde. Les allusions directes aux malheurs presents, l'appel aux passions qui fermentent, ce n'est point la le chemin du salut; mieux vaut une douce chanson, un son de pipeau rustique, un conte pour endormir les petits enfants sans frayeur et sans souffrance, que le spectacle des maux reels, renforces et rembrunis encore par les couleurs de la fiction." Ces lignes sont ecrites au devant de la Petite Fadette, comme un adieu a la politique orageuse et un engagement, pris a demi-voix, de s'en tenir desormais a des reves plus doux. La Petite Fadette fut le premier gage de la reconciliation de Mme Sand avec son genie. Dans ces annees inquietes, dans ces heures incertaines dont chacune apportait un peril ou une menace, une discorde nouvelle entre les chefs des partis et un fremissement des masses, avec quelle joie on echappait aux anxietes de cette vie preciaire en suivant Mme Sand dans les traines fleuries, vers la riviere qui s'endort la-bas, sous les branchages! Que de larmes melees de sourires, un peu par contraste avec les evenements, firent couler l'amitie des deux bessons de la Bessonniere, la jalousie de Sylvinet, la tendresse etonnee d'abord, bientot emue et vive, du beau Landry pour la Fadette, la gentillesse croissante de la Fanchon, transformee par le charme magique d'un amour vrai! Ce fut un succes de grace renaissante. Les plus beaux jours du talent etaient revenus, l'emotion publique les reconnaissait et les saluait. C'est a la meme source d'inspiration champetre qu'il faut rapporter quelques oeuvres, plus voisines de nous par le temps, comme les Maitres sonneurs, un recit bien original, et les Visions de la nuit dans les campagnes, piquante fantaisie d'une imagination qui aime a traduire les naives terreurs, les superstitions et les legendes, non sans s'emouvoir elle-meme de ces jeux de la peur, qui sont la poesie de minuit et le drame nocturne des champs.

Vers cette epoque, la passion du theatre, qui avait ete tres vive chez Mme Sand, se reveilla avec une force nouvelle. L'effort infructueux de Cosima avait irrite cette passion plus encore qu'elle ne l'avait decouragee. Gabrielle, les Sept Cordes de la Lyre, les Mississippiens avaient ete comme un spectacle ideal que Mme Sand avait donne a son imagination. Dans sa studieuse retraite de Nohant, sa recreation la plus chere, avec ses enfants et ses amis, etait, nous le verrons plus tard, un theatre de fantaisie, ou chacun, sur un scenario prepare d'avance, apportait la verve improvisee de son esprit ou la malice piquante de sa raison, sa melancolie ou sa gaiete.--En 1849 elle fit jouer sa comedie pastorale de Francois le Champi. Nous ne la suivrons pas longuement dans cette voie nouvelle, dans laquelle l'auteur ne rencontrera jamais un succes egal a son merite, a son effort, a son visible desir de bien faire. Le tour particulier de son talent, amoureux de l'analyse et de la poesie, ne lui profitait pas ici autant qu'ailleurs. Ce qu'il faut, au theatre, c'est la science du relief, l'instinct de la perspective, l'habilete des combinaisons et surtout l'action, encore l'action et toujours l'action; c'est la gaiete



naturelle qui enlève le rire, ou le secret des émotions fortes et l'imprevu qui saisissent l'esprit. L'action vive et rapide n'était pas le fait de Mme Sand. Ni l'esprit dramatique ni la *vis comica* ne se rencontrent chez elle. Son théâtre manque de relief; les formes trop simples et trop nues de son art, son habitude des analyses délicates et des sentiments fins, le style même, d'une prodigieuse facilité, mais un peu prolixe et parfois un peu déclamatoire, qui tantôt ne brille que par une simplicité savante et tantôt s'illumine de l'éclair lyrique, mieux à sa place dans un roman, voilà autant d'obstacles à sa popularité sur la scène. Quoi qu'il en soit, pendant de longues années, dans la dernière période de sa vie, depuis *François le Champi* et *le Mariage de Victorine* (1851) jusqu'au *Marquis de Villemer* (1864), Mme Sand fut, avec un succès inégal, passionnément occupée de son théâtre.

Elle sentait très vivement chez les autres, elle appréciait ce don du théâtre qu'elle fit tant d'efforts pour acquérir et pour imposer au public. Quoi qu'on en ait dit plus tard, elle n'y réussit jamais complètement. Nous avons cependant assisté à des reprises récentes de quelques-unes de ses pièces, un peu trop vite abandonnées autrefois, et qui ont été très bien accueillies par un public nouveau; nous venons d'applaudir[4] à cette jolie comédie romanesque *les Beaux Messieurs de Bois-Dore* et à ce drame sentimental *Claudie*, qui a réussi malgré le ton de prédication suranne du père Remy. Je suis assuré qu'on pourrait faire la même et heureuse épreuve sur d'autres pastorales, mises au théâtre, comme *François le Champi*, ou des drames voués à l'étude des âmes d'artistes, comme *Maitre Favilla*. Il faut tenir compte d'un mouvement de réaction très marqué qui s'opère dans les esprits en faveur du théâtre idéaliste, pour comprendre ce genre de succès qui fait honneur au public lettré. Malgré cela et quelques autres raisons tirées du charme sentimental de l'écrivain tardivement retrouvé, on peut dire que Mme Sand ne réussit que deux fois, d'une manière durable, au théâtre: dans *le Mariage de Victorine* et dans *le Marquis de Villemer*. Encore est-il juste de dire que, ces deux fois, elle avait eu deux précieux collaborateurs: pour la première pièce, Sedaine; pour la seconde, Alexandre Dumas fils.

Pendant cette période, disputée au roman et en partie usurpée par des tentatives dramatiques, Mme Sand n'abandonnait pas la voie que lui montrait sa vraie vocation.

#### IV

Elle donnait successivement: des romans du genre historique, comme *les Beaux Messieurs de Bois-Dore*, dont était sortie presque aussitôt la pièce du même nom, cette étrange hallucination, ce rêve rétrospectif sur les amours et la religion antédiluviennes, qu'elle a intitulé *Evenor et Leucippe*; quelques romans agréables, comme *la Filleule*, *Adriani*, *Mont-Reveche*, qui nous semblent particulièrement significatifs par la peinture très vive et très soignée des caractères, par la gracieuse variété des situations, par le mouvement de l'intrigue et surtout par le désintéressement très marqué de toute théorie sociale, le parti pris de revenir à sa conception primitive du roman, pur de toute préoccupation étrangère[5].

Les bucoliques ne peuvent durer toujours. Elles avaient valu à Mme Sand un regain de succès et une popularité qui avait monté pendant quelque temps jusqu'au ton de l'enthousiasme; on avait pu craindre un instant qu'elle ne se s'attardât dans ces paysanneries qui l'avaient si

heureusement affranchie de la haineuse politique. Aussi ce fut avec un grand plaisir qu'on la vit revenir à la véritable patrie du roman, la société tout entière, dans sa complexité infinie, aujourd'hui, mais pas pour longtemps, parmi les ouvriers de la Ville-Noire, hier dans le salon bourgeois et puritain des Obernay, avant-hier dans l'aristocratique boudoir de la vieille marquise de Villemer ou sur les montagnes de l'Auvergne.

Dans la longue série des œuvres qui couronnent d'une flamme vive encore, bien que par instants palissante, les derniers travaux de Mme Sand, deux surtout méritent de fixer l'attention de la postérité, *Jean de la Roche* et *le Marquis de Villemer*. Je viens de relire ces deux romans et je suis retombé sous le charme d'autrefois. Je l'ai senti presque aussi vif et pénétrant. Combien y en a-t-il, parmi les œuvres de pure imagination, qui résistent à l'épreuve d'une seconde journée quand elles ont perdu pour nous l'attrait de l'inconnu et cette première fleur de la nouveauté, souvent si fragile et si artificielle?

Ces deux œuvres sont de la meilleure manière de George Sand, avec le progrès que l'expérience la plus délicate de la vie a pu apporter dans les conceptions primitives de son art, sans que l'âge ait refroidi l'inspiration. Le sujet de *Jean de la Roche* est peut-être le plus original et le plus simple. Il n'échappe pas à la poétique du genre qui condamne tout roman à n'être, plus ou moins, que l'histoire d'un amour malheureux. Ce sera donc encore l'éternelle lutte de l'amour contre les obstacles qui l'entourent à chaque pas et le détournent de son but. Mais la nouveauté est ici dans la nature de l'obstacle. Jean de la Roche est d'une naissance au moins égale à celle de Miss Love; sa fortune est convenable, et M. Butler, grâce à Dieu, n'a rien de commun avec les pères barbares qui remplissent les romans et les drames des éclats de leur colère. Quand tout semble conspirer au bonheur de cet amour partagé et béni, d'où vient donc l'obstacle? D'où jaillira la source des larmes? Miss Love a pour frère un enfant, un terrible enfant, qui, voyant que sa sœur va se marier, tombe dans une sorte de désespoir. Il est jaloux à sa manière, chagement, mais maladivement jaloux. Sa langueur silencieuse et obstinée, une fièvre nerveuse, des rechutes terribles, voilà tout le noeud du roman. L'enfant est jaloux jusqu'à en mourir, et, comme elle l'adore, comme elle est le sacrifice même, le sacrifice qui garde le sourire aux lèvres, sans hésiter elle immole ses plus chères espérances. L'analyse de cette passion étrange d'un enfant fait l'originalité de ce roman. Ce n'est plus de vive lutte que l'on peut enlever un obstacle de cette nature; il faut des soins et des ménagements infinis pour traiter cette maladie de l'âme qui menace à chaque instant d'emporter une vie fragile; il faut surtout une résignation gaie et le plus difficile courage, celui qui ne craint pas de se mesurer avec le temps et d'attendre, presque sans espérance, un changement invraisemblable. À travers quels incidents variés un art ingénieux conduit l'intérêt, le soutient en le graduant et le variant sans cesse, comment tout se démele enfin sous la main délicate de l'auteur, comment l'épreuve de ces deux âmes vaillantes se termine et se consacre par un bonheur qui n'est que le résultat naturel et comme l'œuvre de leurs généreuses qualités, voilà où se marque le talent renouvelé de l'auteur. La dernière partie du roman, la rencontre de Jean de la Roche, déguisé et méconnaissable, avec la famille Butler, une excursion très pittoresque au Mont-Dore, qui lui fournit l'occasion de s'assurer si on l'aime encore après cinq longues années d'absence et de malentendu, le repentir tardif de Hope Butler, l'expiation qu'il offre pour le mal déjà fait, mais qui, dans l'enfant devenu jeune homme, garde encore son caractère étrange et maladif, ces dernières scènes, si

naturelles et si bien preparees en meme temps, achevent l'emotion du lecteur.

Nous ne raconterons pas le Marquis de Villemer, popularise par le theatre aussi bien que par le roman. Bien des fois deja on avait vu le drame ou le roman aux prises avec des donnees analogues. Ni dans la litterature anglaise, ni dans la notre, l'histoire de l'institutrice ou de la demoiselle de compagnie n'est nouvelle. Mais ce qui est nouveau ici, c'est l'analyse des personnages, traces avec autant de nettete que d'elegance; c'est surtout l'abondance et la variete des plus charmants details d'interieur. Quels piquants entretiens que ceux de Caroline de Saint-Geneix avec la vieille marquise, une personne compliquee, faussee par l'abus des relations sociales, incapable de vivre seule, incapable meme de penser quand elle est seule, mais esprit charmant des qu'elle est en communication avec l'esprit d'autrui, et dont la jouissance unique en ce monde est la conversation, qui lui rend le service d'activer ses idees, de les rendre gaies par le mouvement, de la tirer hors d'elle-meme! Ce qui frappe le lecteur, c'est le grand air qui regne d'un bout a l'autre de ce charmant recit, c'est l'attitude et le ton de la vie aristocratique, si naturellement pris et si naturellement garde dans tout ce roman. On n'a pas assez remarque ce caractere de l'esprit de Mme Sand dans ses anciennes oeuvres. La democratie des idees a fait illusion et donne le change sur l'habitude et l'allure de ce style, qui n'est jamais mieux a sa place que dans les peintures de la haute vie, ou il excelle sans effort, ou il se meut avec une aisance merveilleuse. Qu'on la compare, sur ce point, avec Balzac! quelle superiorite aisee chez George Sand!

C'est le caractere des esprits vraiment superieurs de se continuer sans se repeter et de savoir se renouveler. Toutes les oeuvres de la derniere periode ne meritent pas cependant le meme eloge. L'auteur y laisse sentir quelques traces de fatigue, dont la plus marquee est une prolixite que ne peuvent aviver quelques traits d'analyse morale et quelques pages de description saisissante. Il n'en reste pas moins vrai que c'est un prodige de fecondite que cette vie litteraire de Mme Sand, vue dans son ensemble, enchantant de ses fictions ou troublant de ses reves quatre ou cinq generations, a travers tant de catastrophes publiques ou privees, presque toujours egale a elle-meme, mais n'ayant jamais dit le dernier mot de son art, deconcertant a chaque instant la critique, qui croit l'avoir enfin saisi, lui reservant toujours de nouvelles surprises, tandis qu'autour d'elle, et sur la route qu'elle a parcourue, se sont amoncelés tant de ruines intellectuelles, tant de debris, de talents incomplets, frappes ou d'impuissance ou de ridicule et, dans leur infatuation, ne s'apercevant meme pas qu'ils ont cesse d'exister.

Dans l'intervalle des romans, qui etaient l'oeuvre principale de sa vie, elle trouvait le temps de se meler activement, meme sous forme litteraire, de la vie des autres, soit qu'elle racontat toute sorte d'histoires a ses petits-enfants, le Chateau de Pictordu, la Tour de Percemont, le Chene parlant, les Dames Vertes, le Diable au Champ, toutes les varietes des Contes d'une grand'mere, ou se montre une imagination intarissable; soit qu'elle ecrivit d'une plume negligente sur le bord de la table de famille ses impressions un peu vagues sur la litterature du jour; soit enfin que plus tard, sous le coup des emotions les plus vives, a la date de l'annee terrible, elle retracat dans le Journal d'un Voyageur pendant la guerre les angoisses publiques, les douleurs et les inquietudes privees dans un style attriste, mais viril, tout vibrant de patriotisme. Le reste de

cette vie prodigieusement active, s'il pouvait y avoir encore un excédent de minutes libres dans des journées si occupées, était la partie réservée à une Correspondance infatigable, qui était comme le complément tenu au jour le jour de cette biographie commencée d'après un vaste plan, l'Histoire de ma vie, remontant beaucoup trop haut dans la généalogie de sa famille, arrêtée trop tôt, où abondent les pages les plus curieuses, d'autres tout simplement exquis, comme le récit du séjour au couvent des Anglaises.

Et dans cette nomenclature rapide, que d'œuvres nous omettons, que de petits chefs-d'œuvre nous laissons dans l'ombre!

Nous avons essayé de faire l'histoire des œuvres de Mme Sand. C'est quelque chose comme la biographie de son talent, repartie en quatre périodes: la première (1831-1840), qui est celle du lyrisme personnel, où les émotions contenues pendant une jeunesse solitaire et rêveuse éclatent dans des fictions brillantes et passionnées; la seconde (1840-1848), où l'inspiration est moins personnelle et où l'auteur s'abandonne à l'influence des doctrines étrangères, c'est la période du roman systématique; la troisième (1848-1860 environ), qui se marque par une lassitude visible des théories, par une tendance à un genre simple, naïf et vrai, par le triomphe de l'idylle et par la poursuite d'une forme nouvelle du succès, le succès au théâtre; la dernière, qui embrasse toute la fin de cette vie si féconde (1860-1876), et que signale un retour au roman de la première manière, mais où la flamme est tempérée par l'expérience, parfois même amortie par l'âge, quelque peu languissante en dépit de chefs-d'œuvre qui subsistent et semblent protester contre cette impression par la vigueur toujours jeune et la pureté de l'inspiration.

NOTES:

[Note 2: Citons les dates des principaux romans: En 1832, Indiana, Valentine; en 1833, Lélia; en 1834, les Lettres d'un voyageur et Jacques; en 1835, André et Leone Leoni; de 1833 à 1838, le Secrétaire intime, Lavinia, Metella, Mattea, la Dernière Aldini; Mauprat fut écrit à Nohant en 1836, au moment où Mme Sand venait de plaider en séparation. Ces rapprochements éclairent la pensée de l'auteur.]

[Note 3: Le roman russe nous a montré souvent, dans ces derniers temps, ce type d'une Yseult nihiliste. En France ce type est resté une fiction.]

[Note 4: Mai 1887.]

[Note 5: Citons encore, mais sans nous arrêter: la Daniella, un roman très romanesque; Narcisse, les Dames Vertes, l'Homme de neige, Constance Verrier, la Famille de Germandre, Valvedre, la Ville-Noire, Tamaris (1862); Mademoiselle de La Quintinie (1863), la Confession d'une jeune fille (1865), Monsieur Sylvestre, le Dernier amour, Cadio (1868), Mademoiselle Merquem, Pierre qui roule, le Château de Pictordu, Flamarande, etc., etc.; puis les Légendes rustiques, Impressions et souvenirs, Autour de la table, les Contes d'une grand'mère, etc., etc.]

## CHAPITRE III

### LES SOURCES DE L'INSPIRATION DE GEORGE SAND

#### LES IDEES ET LES SENTIMENTS

Peut-on démêler exactement et réduire à quelques-unes les sources principales de l'inspiration de Mme Sand dans sa longue vie littéraire? Quelle était sa doctrine sur les grands sujets de la méditation humaine dont elle se montre passionnément occupée: les lois sociales, l'amour, la nature, les idées, le sentiment du divin dans le monde et dans la vie? Comment gouverne-t-elle et mélange-t-elle ces diverses inspirations? N'ont-elles pas produit quelquefois, par leur conflit, quelque effet discordant, quelque confusion dans son œuvre?

Certes ce serait un insupportable pédantisme que d'évoquer les ombres charmantes et légères de ses divers romans, de demander à chacune d'elles ce qu'elle représente dans le monde et de réduire en syllogismes ces fantaisies d'un esprit si libre et si varié. Dans le sens rigoureux du mot, il n'y a pas de doctrine chez Mme Sand: c'est une imagination puissante qui s'épanche en liberté, ce n'est pas une théorie qui se développe. D'ailleurs la passion est bien plus forte et bien plus vivante chez elle que l'idée, et, quand c'est un principe, vrai ou faux, qui l'inspire, il a fallu d'abord que ce principe cessât d'être une abstraction et devint un sentiment. On dit que Mme Sand a eu plusieurs maîtres de philosophie. Je veux bien le croire, puisqu'elle-même nous le laisse supposer. Mais son premier maître de philosophie a été son cœur, un maître plein d'illusions et de chimères, et ce n'est que par l'intermédiaire de celui-ci que les autres ont pu agir et se faire écouter.

Il n'y a donc pas lieu de chercher bien rigoureusement la doctrine de Mme Sand, mais seulement d'analyser ses idées à travers ses sentiments.

Trois sources d'inspiration semblent intarissables chez Mme Sand: l'amour, la passion de l'humanité, le sentiment de la nature. Plusieurs autres peuvent être distinguées à côté de celles-là, mais elles s'absorbent insensiblement et finissent par disparaître.

Il semble, à l'en croire, que l'amour est l'unique affaire de la vie, que la vie elle-même, c'est-à-dire l'action, sous ses formes les plus variées, n'ait pas d'autre objet ni d'autre emploi. Avant d'avoir aimé, on ne vivait pas; quand on n'aime plus ou qu'on n'est plus aimé, à peine a-t-on le droit de vivre encore. Cela seul, aimer, être aimé donne du prix à l'existence. Je vois bien apparaître un autre mobile, vaguement déjà dans les romans de la première manière, très nettement dans les romans de la seconde période, le sentiment humanitaire; mais ce mobile lui-même se subordonne au premier. Dans des romans comme *le Compagnon du tour de France*, *la Comtesse de Rudolstadt*, *le Meunier d'Angibault*, c'est l'amour qui est l'initiateur suprême à la doctrine égalitaire. On se voue au grand œuvre, comme le comte Albert, soit, mais Consuelo est la récompense espérée et prévue de ce dévouement. Tout ce qu'il y a d'activité virile ou d'héroïsme dans le monde a pour but l'amour à mériter ou à conquérir. Si l'opinion sociale ou les hasards de la vie ont creusé un abîme entre eux et l'objet aimé, les héros de Mme Sand déploient une force incalculable pour le franchir. Il y a même là une idée touchante, que l'auteur a employée plusieurs fois avec un singulier bonheur. Que d'énergie montre ce paysan demi-lettre, Simon,

dans le rude assaut de sa destinee! Pour s'elever jusqu'a Fiamma, il aura la force de conquerir la fortune, le talent meme. Mauprat, le coeur pris par l'image d'Edmee, deviendra, avec une resolution et des peines incroyables, de bandit et de sauvage, honnete homme, heros. Quand il n'y a pas d'abime a franchir, on se croise les bras et on aime; on ne sait bien faire que cela dans le petit monde que gouverne l'amoureuse fantaisie de Mme Sand. Voyez Octave, dans \_Jacques\_, il ne lui vient pas a l'idee qu'il puisse y avoir d'autre occupation ou d'autre devoir ici-bas. Il aime Sylvia; quand il ne l'aime plus, c'est Fernande qu'il aime. Son inutilite dans la societe n'est pour lui ni un souci ni un remords; d'ailleurs il n'y pense pas, et s'il y pense, il n'y croit pas. Sa fonction sociale est d'aimer; Dieu sait s'il s'en acquitte en conscience. Benedict, dans \_Valentine\_, ne s' imagine pas non plus que son intelligence ou ses bras puissent servir a autre chose. Du jour ou il a rencontre Valentine, sa vie exterieure s'arrete. Il abdique toute son activite, tout son avenir; il ne songe pas que l'existence a ses exigences et ses devoirs. Il vit avec son amour et de son amour, dans l'immobilite d'une extase orientale, que troublent seulement ses fureurs et ses desespoirs.--La raison de vivre, c'est l'amour; le droit de vivre cesse avec lui. Ceux qui persistent a trainer sur la terre l'inutile fardeau d'une existence sans amour sont des ames faibles qui n'ont pas su trouver en elles l'energie d'une resolution supreme. Mais croyez bien que ces volontes inertes, qui n'ont pas l'energie de la mort, n'ont pas eu celle du veritable amour. Andre, apres la mort de Genevieve, se promene malade au bras de Joseph Marteau, le long des traines, lentement, les yeux baisses, comme s'il craignait encore de rencontrer le regard de son pere. \_L'infortune\_, nous dit Mme Sand, \_n'avait pas eu la force de mourir\_. C'est qu'aussi Andre n'a porte dans la passion que les agitations et les terreurs de la faiblesse. Voyez les vrais heros de l'amour, ils sauront quitter la vie quand l'amour les quittera. Valentine mourra de la mort de Benedict. Indiana ne veut pas survivre a son coeur. Jacques, trahi, va chercher une mort inconnue dans les glaciers. A qui n'a plus l'amour il ne reste plus rien a faire en ce monde. Ainsi le veut l'esthetique du roman. Quel contraste avec les idees de Carlyle, le philosophe anglais, sur le meme sujet! "Ce qu'il execrait le plus violemment dans les romans de Thackeray, c'est que l'amour y est represente (a la facon francaise) comme s'etendant sur toute notre existence et en formant le grand interet; tandis que l'amour, au contraire (\_la chose qu'on appelle l'amour\_), est confine a un tres petit nombre d'annees de la vie de l'homme, et que, meme dans cette fraction insignifiante du temps, il n'est qu'un des objets dont l'homme a a s'occuper, parmi une foule d'autres objets infiniment plus importants.... A vrai dire, toute l'affaire de l'amour est une si miserable futilite qu'a une epoque heroique personne ne se donnerait la peine d'y penser, encore bien moins d'en ouvrir la bouche[6]?" Qui a raison?

Si l'on s'etonne que l'amour soit, non pas le plus grand, mais presque l'unique devoir de la vie, Mme Sand vous l'expliquera en disant qu'il vient de Dieu. On sait qu'il etait fort a la mode, en ce temps, de meler ce nom aux plus vifs emportements de la passion. Nos poetes mettaient alors une sorte de mysticisme dans les aventures les plus risquees du coeur. Mais aucun poete, aucun romancier n'a plus ouvertement que Mme Sand, je dirai plus candidement, abuse de Dieu dans l'amour. Certes il y a de nobles passions qui grandissent l'ame, et, comme la raison humaine cherche l'ideal divin dans tout ce qui est grand et beau, on peut croire parfois, en sentant l'homme meilleur, a une secrete intervention de Dieu dans ces sentiments privileges. Mais quel enthousiasme indiscret et perilleux d'appliquer a tous les amours, quels qu'ils soient, cette

complaisante faveur de la Providence! De quelles coupables lachetes de coeur, de quelles perfidies, de quelles defaillances morales on la rend ainsi involontairement complice! Ecoutez Mme Sand nous retracer a sa facon les hautes origines de l'amour: "Ce qui fait l'immense superiorite de ce sentiment sur tous les autres, \_ce qui prouve son essence divine\_, c'est qu'il ne naît point de l'homme meme, c'est que l'homme n'en peut disposer; c'est qu'il ne l'accorde pas plus qu'il ne l'ote par un acte de sa volonte; c'est que le coeur humain le recoit d'en haut sans doute pour le reporter sur la creature choisie entre toutes dans les desseins du ciel; et quand une ame energique l'a reçu, c'est en vain que toutes les considerations humaines eleveraient la voix pour le detruire; il subsiste seul et par sa propre puissance. Tous ces auxiliaires qu'on lui donne, ou plutot qu'il attire a soi, l'amitie, la confiance, la sympathie, l'estime meme, ne sont que des allies subalternes; il les cree, il les domine, il leur survit." Et, quelques lignes plus loin, elle ajoute: "La supreme Providence, qui est partout en depit des hommes, n'avait-elle pas preside a ce rapprochement? L'un etait necessaire a l'autre: Benedict a Valentine, pour lui faire connaitre ces emotions sans lesquelles la vie est incomplete; Valentine a Benedict, pour apporter le repos et la consolation dans une vie orageuse et tourmentee. Mais la societe se trouvait la entre eux, qui rendait ce choix absurde, coupable, impie! La Providence a fait l'ordre admirable de la nature, les hommes l'ont detruit; a qui la faute?" Qu'il y ait une predestination divine entre Benedict et Valentine, j'ai peine a le croire, mais que Dieu intervienne expres pour autoriser jusqu'aux inconstances du coeur, voila ce que je ne peux, en conscience, accorder a Jacques. "Je n'ai jamais travaille mon imagination, dit-il, pour allumer ou ranimer en moi le sentiment qui n'y etait pas encore ou celui qui n'y etait plus; je ne me suis jamais impose la constance comme un role. Quand j'ai senti l'amour s'eteindre, je l'ai dit sans honte et sans remords, et \_j'ai obei a la Providence qui m'attirait ailleurs\_." La singuliere fonction pour la Providence, d'appeler Jacques a de nouvelles amours! Du reste, Jacques fait des proselytes a sa doctrine, sa femme la premiere. Car, plus tard, lorsque sa femme le trahit, c'est religieusement, si je puis dire. On n'avait jamais pousse la piete si avant dans l'adultere. Imaginez, pour consacrer son bonheur, le projet que forme l'aimable Fernande. "O mon cher Octave! ecrit-elle a son amant, nous ne passerons jamais une nuit ensemble sans nous agenouiller et sans prier pour Jacques." Voila un mari bien console.

On ne doit pas s'etonner, d'apres cela, si les heros de Mme Sand croient rendre a Dieu une sorte de culte en cedant a l'amour. Les amants prennent tout a coup, dans leurs extases, des airs d'inspires. Quand ils racontent leurs joies, c'est avec une sorte d'exaltation pieuse. Ils semblent voir la quelque chose comme des rites sacres, ou ils apportent un orgueil attendri. Ce ne sont plus des amants, ce sont des grands pretres.

De quel ton religieux Valreg raconte l'in vraisemblable bonheur qui lui est arrive, le mensonge bizarre et l'heroisme cynique par lequel la Daniella s'est livree a lui! Je n'insisterai pas, je veux seulement indiquer la note qui domine dans cette etrange action de graces. Les metaphores les plus mystiques se pressent sous sa plume delirante. "Une vierge sage calomniant sa purete, eteignant sa lampe comme une vierge folle, pour rassurer la mauvaise et lache conscience de celui qu'elle aime et qui la meconnait! Mais c'est un reve que je fais!... \_Je suis dans un etat surnaturel.... Je me trouve tel que Dieu m'a fait. L'amour primordial, le principal effluve de la divinite s'est repandu dans l'air que je respire; ma poitrine s'en est remplie.... C'est comme un fluide

nouveau qui le penetre et qui le vivifie.... Je vis enfin par ce sens intellectuel qui voit, entend et comprend, un ordre de choses immuable, qui coopere sciemment a l'oeuvre sans fin et sans limites de la vie superieure, de la vie en Dieu\_", etc., etc. Ce n'est plus seulement un apotre de l'amour, c'est un illumine.

Venant de Dieu, l'amour est sacre. Y ceder, c'est faire acte pie; y resister serait un sacrilege; le blamer dans les autres, une impiete. Le voeu de la nature, n'est-ce pas l'appel meme de Dieu a ces elus d'une nouvelle espece? Est-il besoin d'ajouter que l'amour se legitime par lui-meme? Il est irresponsable, puisqu'il est divin. Les egarements qu'il amene rencontrent dans l'auteur et dans ses principaux personnages la plus large indulgence, la sympathie la plus illimitee: "Marthe, dit Eugenie (dans le roman d'\_Horace\_), pourquoi donc cette douleur? Est-ce du regret pour le passe, est-ce la crainte de l'avenir? Tu as dispose de toi, tu etais libre, personne n'a le droit de t'humilier." Ceux memes qui auraient quelque droit de se plaindre, comme les maris abandonnes, sont les premiers, quand ils ont de grandes ames, a repandre leur benediction heroique sur le couple adultere: "Ne maudis pas ces deux amants, ecrit Jacques a Sylvia. Ils ne sont pas coupables, ils s'aiment. Il n'y a pas de crime la ou il y a de l'amour sincere". Et ailleurs: "Fernande cede aujourd'hui a une passion qu'un an de combats et de resistance a enracinee dans son coeur; je suis force de l'admirer, car je pourrais l'aimer encore, y eut-elle cede au bout d'un mois. Nulle creature humaine ne peut commander a l'amour, et nul n'est coupable pour le ressentir et pour le perdre." Mais ou donc s'arretera cette indulgence pour les egarements de l'amour? J'ai peur qu'elle ne s'etende bien loin, jusqu'aux dernieres limites ou peut s'etendre la vie libre. Je me rappelle involontairement une apologie tres vive (\_pro domo sua\_) d'Isidora la courtisane, demontrant a Laurent que toutes ces femmes de plaisir et d'ivresse qu'un stoicisme pueril meprise, ce sont les types les plus rares et les plus puissants qui soient sortis des mains de la nature. Mme Sand peut dire qu'Isidora parle ainsi par circonstance ou par situation, et que d'ailleurs il ne faut pas discuter si severement les folles pensees qui s'echangeent au bal masque. Soit; mais plus loin, dans le meme livre, Laurent developpe un theme analogue, et conclut hardiment, devant la noble Alice, que la societe n'a pas donne d'autre issue aux facultes de la femme, belle et intelligente, mais nee dans la misere, que la corruption. Et la pudique Alice repond avec une expansion douloureuse: "Vous avez raison, Laurent". Le mot est d'une bouche bien grave, cette fois!

Dans toutes les fautes qui peuvent entrainer une femme, dans celles memes qui l'abilissent aux yeux du monde, il n'y a de coupable que la societe, qui entrave les libres elans de Dieu dans les ames. On va bien loin avec cette theorie. J'ai peur que les ames qui, par malheur, la prendraient au serieux, ne s'enervent dans une sorte de fatalisme oriental. C'est la foi dans la liberte qui nous fait libres. Croyez-y vigoureusement, vous la sentirez vivre et agir en vous. Cessez d'y croire, et vous tomberez au rang de ces ames serviles que la passion agite sous son joug de fer. On est libre dans la mesure ou l'on croit l'etre, car c'est precisement cette affirmation de notre force qui nous affranchit. Ceci est un dogme de la plus pure philosophie; c'est un dogme religieux aussi, car la religion nous dit que la grace ne se refuse pas a qui la merite par l'effort. Je ne pretends pas que l'homme soit impeccable, ni que l'opinion doive s'armer d'une ridicule severite pour chatier ses defaillances. Ce que je veux uniquement, c'est retablir la responsabilite la ou elle doit etre, et empecher qu'on n'aggrave encore des faiblesses trop reelles par ces complaisances de doctrines



empressees a les absoudre. Il y a une certaine grandeur morale, meme dans une faute, a s'en reconnaitre le libre auteur, plutot que d'en chercher la lache excuse dans une fatalite que nous faisons nous-memes en y croyant.

L'idealite sensuelle, voila le vice secret de presque tous les amours dans Mme Sand. Ses heros s'elevent aux plus hautes cimes du platonisme. Mais regardez de plus pres dans le coeur, vous y apercevrez un sensualisme delicat ou violent qui gate les plus nobles aspirations. Un exemple suffira. Lelia est moins une femme qu'un symbole. Parmi tous les grands sentiments qu'elle symbolise, il faut placer incontestablement l'amour pur. Mme Sand a voulu en faire la plus brillante expression de l'idealisme dans la passion. Certes elle parle un magnifique langage quand elle s'ecrie: "L'amour, Stenio, n'est pas ce que vous croyez; ce n'est pas cette violente aspiration de toutes les facultes vers un etre cree, c'est l'aspiration sainte de la partie la plus etheree de notre ame vers l'inconnu. Etres bornes, nous cherchons sans cesse a donner le change a ces insatiables desirs qui nous consomment; nous cherchons un but autour de nous, et, pauvres prodigues que nous sommes, nous parons nos perissables idoles de toutes les beautes immaterielles apercues dans nos reves. Les emotions des sens ne nous suffisent pas. La nature n'a rien d'assez recherche dans le tresor de ses joies naives pour apaiser la soif de bonheur qui est en nous; il nous faut le ciel, et nous ne l'avons pas!" Et le discours, lance ainsi par une pensee impetueuse et sublime vers l'infini, ne s'arrete plus. L'ame, entraine a sa suite, gravit les cimes les plus elevees du sentiment. Mais tournez le feuillet: l'ame redescend la montagne. Quelle scene! et comme le grand coeur de Lelia est pres de faiblir! Se rappelle-t-on les pages brulantes qui commencent ainsi: "Lelia passa ses doigts dans les cheveux parfumes de Stenio, et, attirant sa tete sur son sein, elle la couvrit de baisers...." Il y a dans ces pages un si indefinissable melange de platonisme et de volupte, l'un reprenant sans cesse ce que l'autre a ravi, et la volupte vaincue revenant a chaque instant se jouer du platonisme tour a tour indigne et attendri, il y a dans cette lutte dangereuse et trop longtemps decrite quelque chose de si irritant pour l'imagination, que je n'hesite pas a juger Pulcherie, la pretresse du plaisir, moins impudique dans ses ivresses, que cette sublime Lelia dans les hallucinations de sa cynique chastete. Les nobles idees elles-memes qui se presentent au milieu de ce delire ne font qu'en aggraver l'etrange abandon. "Comme ton coeur bat rude et violent dans ta poitrine, jeune homme! C'est bien, mon enfant; mais ce coeur renferme-t-il le germe de quelque male vertu? Traversera-t-il la vie sans se corrompre ou sans se secher?... Tu souris, mon gracieux poete, endors-toi ainsi." Je ne peux souffrir cette sollicitude pour la vertu future de Stenio en un pareil moment. Lelia proteste en vain contre nos soupcons. En vain elle declare qu'elle se complait dans la beaute de Stenio avec une candeur, une puerilite maternelle. Je me defie malgre moi de ces candeurs et de ces maternites factices.

Une des consequences de la theorie sur l'origine providentielle de la passion est cet axiome romanesque, que l'amour egalise les rangs. C'est la societe seule qui fait les castes. Dieu n'est pour rien dans nos pueriles combinaisons. D'ou il faut conclure que, dans ce travail providentiel qui predestine les ames les unes aux autres, il n'est tenu aucun compte des degres de la hierarchie sociale ou le hasard et le prejuge distribueront ces ames a leur entree dans la vie. Il y a egalite devant Dieu, il y aura egalite dans l'amour, qui est son oeuvre. Et l'on verra toutes ces nobles heroines, Valentine de Raimbault, Marcelle de Blanchemont, Yseult de Villepreux et tant d'autres, aller chercher leur

ideal sous la blouse du paysan ou la veste de l'ouvrier, jalouses de relever leurs freres abaisses et de remettre chacun d'eux a sa vraie place. Ainsi se font les mariages d'ames, d'une extremite a l'autre de l'echelle sociale, dans le monde des romans de Mme Sand. Elle se plait, dans les jeux de son imagination, a rapprocher les conditions et a preparer (elle le croit du moins) la fusion des castes par l'amour.

Qu'y a-t-il de vrai dans cette idee? L'amour egalise-t-il les rangs dans la vie comme dans le roman? C'est une de ces questions delicates qui n'admettent pas de reponse absolue, et que d'autres juges que les hommes pourraient seuls eclairer avec leurs instincts et leurs fines inductions. Si j'en crois quelques temoignages, cette idee de Mme Sand seduirait beaucoup l'imagination des femmes. Il y a, en effet, dans le coeur de chacune d'elles, une tendance au devouement dans l'amour, une sorte d'instinct chevaleresque qui s'exalte dans l'idee d'une lutte genereuse avec les disgraces immeritees de la societe ou de la fortune. Quelle ame feminine resisterait, en imagination au moins, au plaisir de relever une grande intelligence refoulee dans l'ombre, un coeur vaillant egare, par les hasards d'un sort contraire, dans les rangs obscurs de la vie? Mais cet heroisme va-t-il au dela du reve? Une femme nee dans un rang eleve, entouree de ce luxe et de cet eclat qui sont comme le cadre naturel des hautes existences sociales, pourra-t-elle, de cette region ou elle vit, distinguer dans la foule humaine ce noble declasse qu'elle doit remettre a son vrai niveau? Et si par un hasard miraculeux elle le decouvre, les circonstances se feront-elles assez les complices de son desir pour rapprocher ces deux coeurs entre lesquels le monde met des intervalles plus infranchissables que l'Ocean avec ses abimes, que le desert avec ses immensites? Je suppose ces obstacles vaincus et les deux ames mises en contact l'une avec l'autre par une destinee propice, tout sera-t-il dit pour cela, et ne verra-t-on pas s'elever tout a coup, par le seul effet d'une connaissance plus longue, des obstacles imprevis et cette fois invincibles? L'amour survivra-t-il a cette delicate epreuve de l'intimite familiere? Songez que, de ces deux ames, l'une apporte cette indelebile habitude de manieres, de langage et de ton, qui est devenue pour elle une seconde nature plus necessaire que la premiere. Songez que l'autre vient d'ailleurs et que toute la distinction du coeur ne rachete pas ces inexperiences de la vie sociale, ces ignorances qui ne sont sublimes que dans les livres. Il faut au moins que la culture intellectuelle et des instincts particulierement delicats viennent combler ces abimes ou l'amour, cruellement desappoinete, risquerait fort de s'engloutir. Sans doute, l'amour ne consulte pas les regles de la hierarchie sociale; mais il sera difficile d'admettre que ces regles soient absolument interverties. Et, pour preciser ma pensee, j'accorde a Mme Sand qu'Edmee puisse aimer Mauprat: il est de sa famille et, apres quelques annees de soins, ce sera un fort galant homme; ou que la derniere Aldini laisse son imagination d'abord, son coeur ensuite, s'eprendre de Lelio: c'est un artiste celebre, un esprit charmant, un noble coeur; que Valentine enfin pardonne a Benedict quelques rudesses de manieres: c'est une sorte de genie, inculte seulement a la surface, plein d'eloquence naturelle et d'idees fortes. Mais je doute que les grandes dames et les nobles demoiselles de Mme Sand puissent aimer, ailleurs que dans les romans, les unes un gondolier ignare, les autres un ouvrier illettre; surtout que, si elles ont eu le vertige de ces amours disproportionnes, elles poussent l'imprudance au dela, et qu'elles revent des unions plus impossibles que leur amour. En tout ceci je ne fais qu'exprimer des doutes et marquer des nuances. Je pose des questions, je me garderai bien de les resoudre. Qui oserait, sans folie, affirmer qu'il y a quelque chose que l'amour ne puisse pas faire? Mais alors c'est a titre d'exception.

Nous avons indique la theorie de l'amour dans Mme Sand, si pourtant ce n'est pas forcer le sens des mots que de voir une theorie dans ces inspirations ardentes d'une sensibilite sans regle. Et malgre tout, en depit des plus justes critiques, il est difficile de ne pas subir le charme. Il faut tenir sa raison bien en garde pour l'empecher d'etre entraine. Jamais on n'a porte une candeur plus eloquente dans le paradoxe, ni une loyaute plus enthousiaste dans l'erreur. Et puis, quelle injustice ce serait de ne voir dans Mme Sand que le peintre seduisant des egarements ou des sophismes de la passion! Comme il y a de grandes et nobles parties dans sa conception de l'amour! Quelle generosite, quelle delicate fierte, quel devouement chevaleresque dans ses types les plus aimes! Il y a sur quelques-uns d'entre eux l'imperissable rayon de la grace ideale. Genevieve, creature plus fraiche et plus pure que les fleurs au milieu desquelles s'ecoulait ta vie, jusqu'au jour fatal ou l'on te ravit ton bonheur en troublant ta purete; Consuelo, ravissante et fiere image de la conscience dans l'art et de l'honneur dans l'amour, chaste fille religieusement fidele a un souvenir a travers les aventures de votre vie errante; Edmee, type envie des femmes, une des plus touchantes creations du roman moderne, douce heroine qui avez si souvent visite les reves des jeunes ames enthousiastes, dans ce fantastique costume de chasse sous lequel vous vit pour la premiere fois votre sauvage amant, avec cet air de calme souriant, de franchise courageuse et d'invincible honneur; et vous aussi, vous Marie, l'heroine de *la Mare au Diable*, qui n'aviez pour inspirer un grand amour que votre ingenuite et qui avez vaincu avec cette arme l'ame rude d'un paysan, qui avez fait par votre desinterressement l'education de cette generosite ignoree d'elle-meme, qui avez fait eclore par votre honte sans art la justice et le devouement, la ou le calcul regnait en maitre; vous enfin, Caroline de Saint-Geneix, qui avez vaincu un ennemi plus fort que la rudesse du paysan, l'implacable orgueil d'un prejugé, et qui, a force de reserve, de pudeur, de grandeur d'ame, d'heroisme simple et modeste, avez soumis toutes les resistances, ameliore toutes les ames, transforme autour de vous toutes les fatalites d'education et de race; vous toutes, vous avez su noblement et delicatement aimer, vous avez fait connaitre un jour, une heure, la vraie grandeur dans l'amour vrai. Vous avez emu l'ame de plusieurs generations. Vous vivrez maintenant au milieu de ce peuple ideal que le genie cree et qui vit du souffle immortel de l'art.

La conception que Mme Sand s'est faite de l'amour n'a pas ete indifferente; elle a eu des consequences d'une certaine portee. C'est par l'idee de la passion irresponsable que la lutte de Mme Sand a commence contre l'opinion, contre les lois sociales, et que cette lutte s'est tout d'abord introduite dans les romans, ou plus tard elle s'est fait une si large place.

La s'est revelee une lacune qu'il serait inutile de ne pas signaler dans la nature morale de Mme Sand, tant elle s'y trahit manifestement d'elle-meme. Ce qui manque a cette ame si puissante et si riche d'enthousiasme, c'est une humble qualite morale qu'elle dedaigne et qu'elle calomnie meme, quand elle vient a en parler, la resignation, qui n'est pas, comme elle semble le croire, l'inerte vertu des ames basses, pliees d'avance a tous les jous dans une superstitieuse servilite devant la force. C'est la une fausse et degradante resignation; la veritable procede de la conception de l'ordre universel, au prix duquel les souffrances individuelles, sans cesser d'etre une occasion de merite, cessent d'etre un droit a la revolte. Que deviendrait la societe si chacun, armant sa passion de la force, la jetait en guerre a travers

les interets legitimes ou les droits contraires? Ce serait la societe elementaire selon Hobbes, la lutte de l'homme devenu un loup pour l'homme. La resignation, entendue dans son vrai sens, philosophique et chretien, est une acceptation virile des lois morales et aussi des lois necessaires au bon ordre des societes, elle est une adhesion libre a l'ordre, un sacrifice consenti par la raison d'une partie de son bien particulier et de sa liberte personnelle, non a la force ou a la tyrannie d'un caprice humain, mais aux exigences du bien general, qui ne subsiste que par l'accord des libertes individuelles et des passions reglees. Cette conception manque tout a fait a Mme Sand. Elle ne sait pas se resigner, et l'orgueil de la passion fremit dans toutes ses oeuvres, superbe et revolte.

De la ces declamations celebres sur les droits de l'etre humain a secouer le joug des lois sociales, des lois sans pitie et sans intelligence, qui meurtrissent le coeur et violentent la liberte. De la tant de propheties irritees et cette utopie du mariage ideal: "Je ne doute pas, s'ecrie Jacques, que le mariage ne soit aboli, si l'espece humaine fait quelque progres vers la justice et la raison; un lien plus humain et non moins sacre remplacera celui-la, et saura assurer l'existence des enfants qui naitront d'un homme et d'une femme, sans enchaîner jamais la liberte de l'un et de l'autre. Mais les hommes sont trop grossiers et les femmes trop laches, pour demander une loi plus noble que la loi de fer qui les regit; a des etres sans conscience et sans vertu il faut de lourdes chaines." Demander une loi, c'est bientot dit, une loi qui affranchisse la liberte des epoux sans detruire la famille que fonde le pacte de ces deux libertes. Qu'on essaye donc de la concevoir, cette loi, dans la contradiction de ses termes! A moins de conclure tout simplement a l'union libre, je defie les legislateurs de l'avenir de sortir de ce dilemme: il faut que l'homme et la femme alienent leur liberte ou que la famille perisse. Encore s'il n'y avait que l'homme et la femme, le probleme serait bientot resolu. Ils se quitteraient des qu'ils ne s'aimeraient plus, a supposer pourtant qu'ils puissent vivre l'un sans l'autre. C'est une panacee commode a l'usage des deux epoux, quand ils ont tous deux des rentes ou meme quand ils n'ont rien. Mais que deviendront les enfants, sous la loi de ces mariages ephemeres? Mme Sand ne s'en occupe pas. Pas davantage la Sibylle, quand elle prepare dans le temple des Invisibles les decrets de l'avenir: "Oui, dit-elle, l'abandon de deux volontes qui se confondent en une seule est un miracle, car toute ame est libre en vertu d'un droit divin. Arriere donc les serments sacrileges et les lois grossieres! Laissez-leur l'ideal, et ne les attachez pas a la realite par les chaines de la loi. Laissez a Dieu le soin de continuer le miracle." A merveille; mais enfin, si Dieu ne continue pas le miracle? Si l'enthousiasme qui a entraine cet homme et cette femme a se donner l'un a l'autre par le pacte toujours revocable de l'amour; si cette ferveur qui les fait s'ecrier a la premiere heure de l'amour: "Non pas seulement dans cette vie, mais dans l'eternite"; si la passion, enfin, se refroidit et disparaît, le mariage ideal cessera-t-il par la meme? L'enthousiasme est une base bien fragile pour supporter la famille. Le roman de Jacques nous montre une femme qui s'est mariee dans la plenitude de sa liberte, qui a connu et pratique cette ferveur exigee dans le mariage ideal et qui disait, elle aussi: "Pour l'eternite". Et pourtant, apres quelques annees, que deviennent Fernande et la famille qu'elle a fondee? Mme Sand elude la difficulte; elle envoie aux enfants une maladie, qui les enleve, elle conseille a Jacques d'aller se tuer dans quelque gouffre ignore, pour laisser sa femme libre d'aimer ailleurs. Fort bien, mais la realite ne se laisse pas gouverner comme le roman. Et si les enfants s'obstinent a vivre? Et si Jacques ne veut pas

mourir? Il serait trop cruel, en verite, de recommander l'exemple de Jacques a tous les maris que leurs femmes cessent d'aimer. Quelle hecatombe!

George Sand avait-elle ete coupable, des ses premiers romans, de pareilles intentions? Elle s'en etait defendue dans une reponse bien curieuse, courtoise mais vive, a M. Nisard, qui a du etre ecrite vers 1836 et qui a ete annexe, sous forme de post-scriptum, aux Lettres d'un Voyageur. C'est comme une apologie personnelle des romans de sa premiere maniere et de leurs tendances: "S'il ne s'agissait pour moi que de vanite satisfaite, disait-elle au critique severe et delicat qui s'etait occupe de la partie sociale de ses oeuvres, je n'aurais que des remerciements a vous offrir, car vous accordez a la partie imaginative de mes contes beaucoup plus d'eloges qu'elle n'en merite. Mais plus je suis touche de votre suffrage, plus il m'est impossible d'accepter votre blame a certains egards.... Vous dites, monsieur, que la haine du mariage est le but de tous mes livres. Permettez-moi d'en excepter quatre ou cinq, entre autres Lelia, que vous mettez au nombre de mes plaidoyers contre l'institution sociale, et ou je ne sache pas qu'il en soit dit un mot.... Indiana ne m'a pas semble, non plus, lorsque je l'ecrivais, pouvoir etre une apologie de l'adultere. Je crois que dans ce roman (ou il n'y a pas d'adultere commis, s'il m'en souvient bien) l'amant (ce roi de mes livres, comme vous l'appelez spirituellement) a un pire role que le mari-- Andre n'est ni contre le mariage, ni pour l'amour adultere.--Enfin dans Valentine, dont le denouement n'est ni neuf ni habile, j'en conviens, la vieille fatalite intervient pour empecher la femme adultere de jouir, par un second mariage, d'un bonheur qu'elle n'a pas su attendre--Reste Jacques, le seul qui ait ete assez heureux, je crois, pour obtenir de vous quelque attention."

Et l'apologie, tres habile, commence par l'aveu que l'artiste a pu pecher, que sa main sans experience et sans mesure a pu tromper sa pensee, que son histoire ressemble un peu a celle de Benvenuto Cellini, qui s'arretait trop au detail en negligiant la forme et les proportions de l'ensemble. C'est quelque chose de semblable qui a du lui arriver a elle-meme en ecrivant ce roman, et sans doute aussi tous ses autres romans se ressentent de cette hate d'ouvrier ardent et malhabile, qui se complait a la fantaisie du moment, et qui manque le but a force de s'amuser aux moyens. Cette premiere excuse une fois admise, on voudra bien considerer qu'il y a en elle plus de la nature du poete que de celle du legislateur, qu'elle ne se sent pas la force d'etre un reformateur; qu'il lui est arrive souvent d'ecrire lois sociales a la place des vrais mots, qui eussent ete les abus, les ridicules, les prejuges et les vices du temps, lesquels lui semblent appartenir de plein droit a la juridiction du roman, tout aussi bien qu'a celle de la comedie. A ceux qui lui ont demande ce qu'elle mettrait a la place des maris, elle a repondu naivement que c'etait le mariage, de meme qu'a la place des pretres, qui ont compromis la religion, elle croit que c'est la religion qu'il faut mettre. Elle a fait peut-etre une autre grande faute contre le langage, lorsque, en parlant des abus et des vices de la societe, elle a dit la societe; elle jure qu'elle n'a jamais songe a refaire la Charte constitutionnelle; elle n'a pas eu, d'ailleurs, l'intention qu'on lui prete de donner au monde son malheur personnel en preuve de sa these, faisant ainsi d'un cas prive une question sociale. Elle s'est bornee a developper des aphorismes aussi peremptoires que ceux-ci: "Le desordre des femmes est tres souvent provoque par la ferocite ou l'infamie des hommes".--"Un mari qui meprise ses devoirs de gaiete de coeur, en jurant, riant et buvant, est quelquefois moins excusable que la femme qui trahit les siens en

pleurant, en souffrant et en expiant." Mais enfin quelle est sa conclusion? Evidemment cet amour qu'elle edifie et qu'elle couronne sur les ruines de l'\_infame\_ est son utopie; cet amour est grand, noble, beau, volontaire, eternel; mais cet amour, "c'est le mariage tel que l'a fait Jesus, tel que l'a explique saint Paul, tel encore, si vous voulez, que le chapitre VI du titre V du Code civil en exprime les devoirs reciproques". C'est, en un mot, le mariage vrai, ideal, humanitaire et chretien a la fois, qui doit faire succeder la fidelite conjugale, le veritable repos et la veritable saintete de la famille a l'espece de contrat honteux et de despotisme stupide qu'a engendres \_la decrepitude\_ du monde.

Malgre tout, l'objection de fond subsiste toujours. Comment tirer un pacte irrevocable d'elements aussi changeants, aussi fugaces que l'amour? Comment le sacrement social du mariage pourra-t-il avoir une chance quelconque de stabilite, s'il n'est que la constatation de la passion? Ne faut-il pas toujours y faire intervenir un element plus solide, plus substantiel, ou l'honneur ou un serment social, ou un engagement religieux qui lui donne une regle et un appui? Et que deviendront, dans le peril de ces unions mobiles si facilement rompues, la faiblesse de la femme abandonnee ou celle de l'enfant trahi?

On dirait que Mme Sand elle-meme a reconnu tardivement la force de l'objection. Elle s'est fort amendee dans les derniers romans. Comme exemple, voyez \_Valvedre\_, la contre-partie de \_Jacques\_ dont la conclusion logique etait que le mariage tombe de soi avec l'amour. Rien n'est plus curieux que de voir le meme sujet traite deux fois par un auteur sincere, a vingt-sept ans de distance, chaque fois avec les preoccupations differentes qu'apporte la vie et qui imposent aux heros du roman des destinees si differentes, au roman lui-meme deux denouements contraires. Le sujet est le meme: la lutte du mari et de l'amant; mais comme cette lutte se termine differemment! Par malheur, \_Valvedre\_ ne vaut pas \_Jacques\_. La verve et le charme se sont en partie eclipses. Alida, c'est encore Fernande, mais depouillee de sa poesie, passionnee a froid et dans le faux. L'amant n'a guere change. Qu'il s'appelle Octave ou Francis, c'est toujours le meme personnage qui prodigue l'heroisme dans les mots et qui debute dans la vie par immoler une femme a son amour-propre. Mais le mari n'est plus cet insense sublime qui se tue pour n'etre pas un obstacle dans la vie de celle qu'il aime follement et pour faire que le bonheur de sa femme ne soit pas un crime. Jacques s'appelle maintenant Valvedre; il a reflechi, il a cherche des consolations dans l'etude. Il a tue en lui la folie du desespoir; il n'abdique pas son role et son devoir de mari; il ne cede plus volontairement sa femme a Octave, et quand sa femme l'a quitte, quand elle meurt de la situation fausse ou l'a jetee le depot plus que l'amour, il apparait pres du lit funebre; il reprend a l'amant faible et inutile le coeur de cette femme qui va mourir. Il ecrase Francis de sa generosite, tout en lui enlevant la joie de la derniere pensee d'Alida. Le denouement est, on le voit, tout l'oppose de l'ancien roman. La reflexion a fait son oeuvre, la vie aussi.

Il est certain que c'est l'attaque vive contre les lois a propos du mariage qui introduisit plus tard la question sociale tout entiere dans les romans de George Sand. Elle s'enhardit en dehors des limites qu'elle avait tout d'abord tracees autour de sa pensee. Elle ne s'arreta pas, comme en 1836, a la crainte de se poser en reformateur de la societe; elle entreprit de porter remede, sur les principaux points, a \_l'infame decrepitude du monde\_.

Exaltation dans le sentiment, faiblesse et incohérence dans la conception, voilà ce qui caractérise les théories sociales de Mme Sand. Nous n'insisterons pas sur ce côté si connu et si souvent discuté de ses œuvres, ou d'ailleurs il y aurait bien des questions de propriété ou de voisinage à résoudre entre elle et ceux qu'elle se plut à nommer ses maîtres dans l'œuvre de destruction et de reconstruction qu'elle préparait. D'ailleurs, il faut bien se le dire, depuis ces âges lointains des politiciens et des philosophes dont la pensée agitait les réformes futures, cette partie des romans de Mme Sand a étrangement vieilli. Il semble, lorsqu'on les relit à près de cinquante ans de distance, que l'on assiste à une exhumation de doctrines antediluviennes. Étrange et magnifique supériorité de la poésie, qui est la fiction dans l'art, sur l'utopie, qui est la fiction violente dans la réalité sociale! Tout ce qui reste de l'art pur, de l'art désintéressé, dans les récits de cette période, conserve à travers les années la sérénité d'une incorruptible et radieuse jeunesse. Les figures aimées, qu'on y rencontre avec tant de plaisir, dans les intervalles de la thèse qui déclame, peuplent encore notre imagination et sont comme le charme immortel de notre souvenir. Au contraire, tout ce qui relève du système, toutes ces doctrines si trompeuses, si vagues, si pleines de spécieuses promesses et de formules sibyllines, tout ce qui rappelle ces grandes épopées de la philosophie de l'avenir, tout cela porte les traces d'une effroyable caducité, tout cela est mort, irremissiblement mort. Qui aurait le courage, aujourd'hui, de relire ou de discuter des pages, écrites pourtant avec une conviction ardente, sous la dictée des grands prophètes, comme celles qui remplissent le second volume de *la Comtesse de Rudolstadt*, les trois quarts du *Pêche de M. Antoine*, et cet *Evenor*, dont je ne peux évoquer le souvenir sans un indicible effroi? Est-il besoin de rappeler même les traits fondamentaux de la doctrine, le mélange d'un mysticisme *historique* élaboré par Pierre Leroux, et d'un radicalisme révolutionnaire naïvement imité de Michel (de Bourges)? Mme Sand a toujours eu un goût très vif, une passion véritable pour les idées, mais elle les interprète en les mêlant et les confondant toutes. Sa métaphysique est fort incertaine et vague. George Sand est idéaliste, sans doute, et c'est par là qu'elle se distingue profondément de l'école des romanciers qui l'ont suivie. Mais qui pourrait définir clairement sa pensée dans les œuvres diverses où elle a essayé de l'exprimer? Elle a l'élan vigoureux, elle a le coup d'aile vers les régions mystérieuses. Mais quelle doctrine précise rapporte-t-elle de ces explorations sublimes? Que l'on essaye seulement de comprendre quel sens prend sous sa plume, en certaines circonstances solennelles, ce grand mot Dieu, dont elle use avec une sorte de prodigalité? Que devient-il, ce nom, au bout des transformations que sa pensée a subies dans ses diverses phases, à travers les maîtres qu'elle a écoutés avec une curiosité docile et passionnée? Que devient-il dans cet immense laboratoire humanitaire, ce Dieu de l'amour pur, que Lelia appelait dans sa prière désespérée, dans l'église des Camaldules, ce Dieu de vérité que Spiridion invoquait, d'un cœur enflammé, à travers les persécutions des moines, dans les sombres visions du cloître? Sous l'influence de Pierre Leroux, il semble bien qu'il soit devenu le commencement et le terme du *circulus* universel. Plus tard, affranchie de la secte, Mme Sand rendra au nom de Dieu une partie de sa signification compromise et de ses attributs perdus. Mais ce serait toute une histoire que de raconter l'odyssée de ce Dieu successivement transformé, anéanti et finalement retrouvé. C'est tout un *avatar* dont le sens reste souvent une énigme.

Loin de nous toute pensée d'ironie! Ces choses sont graves, et il faudrait être misérablement gai pour en rire; d'ailleurs ces idées

philosophiques et sociales ont vécu dans une âme sincère, c'est assez pour que l'on n'en plaisante pas. J'accorde de grand cœur mon respect, non aux théories elles-mêmes, mais au loyal enthousiasme qui les a embrassées. Au reste, il faut bien le dire, ces doctrines sont mortes, et bien mortes; elles ont succombé sous leur impuissance en face des faits, et le socialisme doctrinal de 1848 a été trouvé incapable de résoudre pratiquement le plus mince problème. Mais ce qui n'est pas mort, ce sont les problèmes eux-mêmes; ce qui n'est pas mort, c'est la nécessité économique et morale de les poser, et d'en chercher au moins la solution partielle. Ce qui n'est pas mort, enfin, c'est la misère et l'imprescriptible obligation, pour quiconque a une conscience et du cœur, de consacrer une part de sa pensée et de sa vie à ces souffrances de nos frères inconnus. Les théories de ce temps-là sont bien finies, je le crois, mais la cause qui les a fait naître survit, et ce n'est pas trop dire que de déclarer que cette cause est celle même du christianisme, que ces deux causes n'en font qu'une, et que nul n'est vraiment ni chrétien ni philosophe qui n'est pas résolu à opposer aux tristes conquêtes de la misère l'effort croissant de la sympathie et du dévouement. Ne nous inquiétons pas trop de savoir si le progrès est indéfini et continu. Nous savons, en tout cas, qu'il n'est pas fatal et qu'il dépend de nous. Travailler au progrès partiel, sur un atome de l'étendue, sur un point du temps, c'est peut-être tout ce que nous pouvons faire, faisons-le. Occupons-nous moins d'aimer l'humanité de l'avenir que les hommes qui sont près de nous, à la portée de notre main et de notre cœur. Tout cela n'est pas chose nouvelle, c'est le socialisme de la charité, et c'est le bon.

Qui de nous ou de Mme Sand se trouve le plus rapproché de M. de Lamennais, la seule intelligence vraiment philosophique qu'elle ait connue? Avait-elle lu ces admirables lignes dans les *Oeuvres posthumes*: "On ne saurait tromper plus dangereusement les hommes qu'en leur montrant le bonheur comme le but de la vie terrestre. Le bonheur n'est point de la terre, et se figurer qu'on l'y trouvera est le plus sûr moyen de perdre la jouissance des biens que Dieu y a mis à notre portée. Nous avons à remplir une fonction grande et sainte, mais qui nous oblige à un rude et perpétuel combat. On nourrit le peuple d'envie et de haine, c'est-à-dire de souffrances, en opposant la prétendue félicité des riches à ses angoisses et à sa misère." Et, avec un admirable geste d'âme, l'illustre penseur s'écrie: "Je les ai vus de près, ces riches si heureux! Leurs plaisirs sans saveur aboutissent à un irréparable ennui qui m'a donné l'idée des tortures infernales. Sans doute, il y a des riches qui échappent plus ou moins à cette destinée, mais par des moyens qui ne sont pas de ceux que la richesse procure. La paix du cœur est le fond du bonheur véritable, et cette paix est le fruit du devoir parfaitement accompli, de la modération des desirs, des saintes espérances, des pures affections. Rien d'élevé, rien de beau, rien de bon ne se fait sur la terre qu'au prix de la souffrance et de l'abnégation de soi, et le sacrifice seul est fécond." Pour cette simple page d'un vrai penseur qui tempère par des traits d'une raison si forte ses indignations et ses colères, je donnerais de grand cœur tous les discours de Pierre Leroux et surtout la fameuse conversation du pont des Saints-Pères, un soir que les Tuileries ruisselaient de l'éclat d'une fête, ou M. Michel (de Bourges) tenta d'initier à des doctrines farouches l'intelligence vraiment naïve de Mme Sand, ou elle eut l'étonnement et presque le scandale de cette éloquence furibonde, débridée à cette heure jusqu'à une sorte de férocité apocalyptique. La naïveté dans le génie, peut-on la nier, puisque, malgré l'horreur avouée de cette conversation, tout entière en sanglants dithyrambes, Mme Sand continua quelque temps encore à croire à l'esprit politique de son



prolix et bruyant ami?

Pour moi, je ne pardonnerai jamais à cet ami et à beaucoup d'autres d'avoir exalté dans le faux cette sensibilité d'artiste, si facile à recevoir les impressions fortes, et jete cette vive imagination dans les chimeriques violences de leurs doctrines. Au fond, ils trouvaient d'avance un complice dans son cœur, qui longtemps ne vit pas la transition trop facile entre les idées de réforme et les utopies sanglantes; elle-même l'avoua plus tard. Son cœur fut la première dupe.

Tout enfant, dans les campagnes du Berry, plus tard au couvent, ce qui avait éclaté dans les premiers traits de sa nature, c'était une immense bonté, une compassion infinie, une tendresse profonde pour la misère humaine. Il était impossible de s'approcher d'elle, même avec les préventions les plus contraires, sans être désarmé par cette grâce rayonnante du sentiment. Rarement elle se fâchait, soit contre les hommes, soit contre les choses, même quand elle en souffrait le plus cruellement. Elle se retirait avec tristesse, mais sans colère, des contacts ou des situations les plus injurieux pour sa dignité. Et quand elle regardait autour d'elle, c'était avec un regard de tendre et profonde sympathie. Après bien des essais différents de morale applicable à sa vie, elle avait fini par se faire à elle-même une morale qui tenait dans cette règle unique: Être bon. Chacun se fait une morale selon son cœur. Le jour où elle s'était élevée à cette conception claire du but et de l'emploi de la vie, les grandes émotions qui avaient soulevé la sienne jusque dans son fond s'étaient pacifiées. Une lumière supérieure avait pénétré à travers le trouble et le tumulte de son cœur qui, jusqu'alors, n'avait eu que des instincts facilement égarés. Cette idée, qui résume en effet la morale sociale, avait pris chez elle une importance et une sorte de royauté intellectuelle: \_le devoir de sortir de soi\_. Elle avait fini par comprendre, à force de douloureuses expériences, ce qu'il y a d'égoïsme implacable dans la passion. Elle avait fini par concevoir que la vraie vie, c'est de penser non toujours à soi et pour soi, mais aux autres et pour les autres, et aussi à tout ce qui est grand, noble et beau, à tout ce qui peut nous distraire de ce moi, toujours prêt à se prendre pour l'objet de sa monotone analyse et de sa lugubre idolâtrie.

C'est par ce grand côté de sa nature, la sensibilité toute prête et la bonté absolue, qu'elle avait été si facilement prise par les thèses sociales émergées du cerveau de chaque réformateur en disponibilité. Ces thèses elles-mêmes, qu'était-ce, sinon des formes variées de l'utopie qui l'avait séduite dès son enfance et dont le premier mobile avait été le sentiment profond du mal humain, du mal social; utopie qui pouvait se croire innocente et sainte tant qu'elle n'avait pas essayé de régner en dehors des imaginations et des cœurs, et qu'elle n'avait pas encore tenté la force comme dernier moyen d'apostolat?

"Il n'y a en moi, disait-elle un jour, rien de fort que le besoin d'aimer." C'est par ce besoin d'aimer qu'elle parvint à maintenir en elle, au-dessus des tentations du doute et même un peu contre l'opinion de son siècle "qui n'allait pas de ce côté-là pour le moment", une doctrine toute d'idéal et de sentiment qui ressemblait assez à une sorte de platonisme chrétien. Leibniz d'abord, et puis Lamennais, Lessing, puis Herder expliqués par Quinet, Pierre Leroux, Jean Reynaud enfin, voilà les principaux maîtres qui l'empêchèrent, par des secours successifs, de trop flotter dans sa route à travers les diverses tentatives de la philosophie moderne. "Chaque secours de la sagesse des maîtres vient à point en ce monde, où il n'est pas de conclusion absolue

et definitive. Quand, avec la jeunesse de mon temps, je secouais la voute de plomb des mysteres, Lamennais vint a propos etayer les parties sacrees du temple. Quand, indignes apres les lois de septembre, nous etions prêts encore a renverser le sanctuaire reserve, Leroux vint, eloquent, \_ingenieux, sublime\_, nous promettre le regne du ciel sur cette meme terre que nous maudissions. Et, de nos jours, comme nous desesperions encore, Reynaud, deja grand, s'est leve plus grand encore, pour nous ouvrir, au nom de la science et de la foi, au nom de Leibniz et de Jesus, l'infini des mondes comme une patrie qui nous reclame." Que de noms divers et contradictoires successivement invoques!

Elle n'avait pas eu trop de ces secours pour rester fidele a quelques-unes des idees qui, sous des formules plus ou moins variees, donnent du prix a la vie et un sens a l'esperance. Apres la periode de devotion et d'extase qu'elle avait traversee au couvent des Anglaises et les annees qui suivirent, avec des oscillations diverses terminees un jour par une rupture avec la foi ancienne, elle avait eu de grandes perplexites et de grands abattements. Elle avait connu le doute et avait revele l'etat de son ame dans plusieurs de ses livres.

"Tu me demandes, dit-elle a un de ces amis reels ou imaginaires qui sont les confidents commodes du \_Voyageur\_, si c'est une comedie que ce livre (\_Lelia\_), que tu as lu si serieusement.--Je te repondrai que \_oui\_ et que \_non\_, selon les jours. Il y eut des nuits de recueillement, de douleur austere, de resignation enthousiaste, ou j'ecrivis de belles phrases de bonne foi. Il y eut des matinees de fatigue, d'insomnie, de colere, ou je me moquais de la veille et ou je pensai tous les blasphemes que j'ecrivis. Il y eut des apres-midi d'humeur ironique et facetieuse, ou je me plus a faire Trenmor (le forcat philosophe) plus creux qu'une gourde." Tous les types avaient represente, a un certain moment, des etats de son esprit en lutte. Ce ne sont des personnages ni completement reels, ni completement allegoriques. Pulcherie, c'etait l'epicurisme heritier de la partie mondaine et frivole du dernier siecle; Stenio, l'enthousiasme et la faiblesse d'un temps sans point de repere et sans appui; Magnus, le debris d'un clerge corrompu et abruti; Lelia, l'aspiration sublime, qui est l'essence meme des intelligences elevees. Tel etait son plan; jusqu'a quel point elle l'a execute, dans quelle mesure elle l'a fait sortir d'une demi-realite, ou sont plonges tous les personnages, pour lui confier parfois une realite choquante, c'est la la part et c'est aussi l'oeuvre de l'artiste, la responsabilite de l'artiste. Quant a l'idee philosophique qui preside au livre, elle ressort de chaque page; c'est l'idee concue \_sous le coup d'un abattement profond\_ devant l'enigme de la vie, qui jamais n'avait pese plus lourdement et plus cruellement sur elle. Elle s'etonna des fureurs qui accueillirent ce livre, ne comprenant pas que l'on haisse un auteur a travers son oeuvre. C'etait un livre de bonne foi, c'est-a-dire de doute sincere, d'un doute qui remue a de grandes profondeurs les idees et les ames. Ceux qui ne comprirent pas ou qui n'entendirent pas ce cri de conscience, cette plainte entrecoupee, melee de fièvre et de sanglots, se scandaliserent.

Ce qui dura toute sa vie, ce qui la consola infailliblement et toujours dans ses heures de detresse, ce fut l'amour de la nature, un des rares amours qui ne trompent pas. Cet amour fut le plus sur de son inspiration et la moitie au moins de son genie. Personne, comme elle, avec des mots, de simples mots choisis et combines entre eux, de ces mots qui servent a chacun de nous et qui expriment les sensations communes avec une desesperante froideur, personne n'a reussi a traduire, dans la realite vivante d'un paysage, ces lumieres et ces ombres, ces harmonies et ces

contrastes, cette magie des sons, ces symphonies de la couleur, ces profondeurs et ces lointains des bois, cet infini mouvant de la mer, cet infini étoile du ciel. Personne surtout n'a su comme elle saisir, exprimer cette âme intérieure, cette âme secrète des choses qui repand sur la face mystérieuse de la nature le charme de la vie.

A quoi tient cette supériorité de peintre de la nature, qui frappe au premier aspect chez Mme Sand? La première raison qui s'offre est si naïve que j'ose à peine l'exprimer. Mme Sand voit la nature, elle la regarde, elle ne l'invente pas. La preuve en est dans la netteté des détails et de l'ensemble, qui fait voir exactement ce qu'elle voit elle-même. La pensée du lecteur reconstruit avec facilité les grandes scènes qu'a décrites son ample et souple pinceau. J'ai trouvé l'explication de cet effet si simple, et pourtant si rare, dans ces lignes jetées au bas d'une page perdue: "Il est certain, dit Mme Sand, que ce qu'on voit ne vaut pas toujours ce qu'on rêve. Mais cela n'est vrai qu'en fait d'art et d'œuvre humaine. Quant à moi, soit que j'aie l'imagination paresseuse à l'ordinaire, soit que Dieu ait plus de talent que moi (ce qui ne serait pas impossible), j'ai le plus souvent trouvé la nature infiniment plus belle que je ne l'avais prévu, et je ne me souviens pas de l'avoir trouvée maussade, si ce n'est à des heures où je l'étais moi-même." Le trait propre de Mme Sand, c'est précisément d'avoir une imagination qui ne précède pas son regard, qui ne déflore pas son plaisir, qui n'interpose pas les jeux d'un prisme personnel entre elle et la nature. Elle voit la nature telle qu'elle est, longuement, profondément. Elle garde grave en traits indelebiles le tableau qui a passé sous ses yeux, elle le conserve inaltéré. On pourrait dire qu'elle apporte plus de mémoire imaginative que d'imagination dans ses souvenirs et ses visions de la réalité. C'est même cette absence d'un brillant défaut qui donne aux traits de son paysage une si lumineuse précision. Un des grands peintres de son temps, M. de Lamartine, avait trop de splendeurs dans son âme pour bien voir au dehors. Je parierais qu'il trouvait toujours la nature moins belle qu'il ne l'avait prévu. L'éclat de son rêve éclipsait la réalité tant qu'elle était sous ses yeux, et, plus tard, quand il voulait revoir dans son souvenir le paysage entrevu, quand il voulait le peindre, c'était encore son imagination qui travaillait autant que sa mémoire. Sa peinture était splendide, mais confuse; elle avait la mobilité scintillante d'un rayonnement; le regard ébloui ne pouvait ni s'y fixer ni en rien saisir avec tranquillité.

L'art fatigue à la longue l'esprit. La nature le repose et le recrée sans cesse. Quand Mme Sand voyageait en Italie, son compagnon de voyage, Alfred de Musset, n'était avide que de marbres taillés. "Quel est donc, disait-on de lui, ce jeune homme qui s'inquiète tant de la blancheur des marbres?" Au bout de peu de jours il fut rassasié de statues, de fresques, d'églises et de galeries. Son plus doux souvenir fut celui d'une eau limpide et froide où il lava son front chaud et fatigué dans un jardin de Gènes. "C'est que les créations de l'art parlent à l'esprit seul, et que le spectacle de la nature parle à toutes les facultés. Il nous pénètre par tous les pores comme par toutes les idées. Au sentiment tout intellectuel de l'admiration l'aspect des campagnes ajoute le plaisir sensuel. La fraîcheur des eaux, les parfums des plantes, les harmonies du vent circulent dans le sang et les nerfs, en même temps que l'éclat des couleurs et la beauté des formes s'insinuent dans l'imagination."

La nature tout entière passe dans l'homme; elle lui parle le langage le plus varié. Il y a quelques pages, à la fin du premier volume de la

Daniella\_, qui sont une tentative étonnante pour exprimer l'effet d'orchestre que réalisent pour des oreilles intelligentes ces jeux sonores et combinés de la campagne. Jean Valreg est monté, le soir, sur la petite terrasse du château de Mondragon, et là il recueille tous les bruits des collines et des vallées qui montent jusqu'à lui, il étudie cette musique produite par la rencontre des sons épars qui constitue en ce pays la musique naturelle, locale. "Il y a, dit-il, des endroits comme cela qui chantent toujours", et celui-ci est le plus mélodieux ou il se soit jamais trouvé. Et il énumère, dans une langue bien curieuse, tous ces bruits divers: la chanson des grandes girouettes, si régulièrement phrasée à son début qu'il a pu écrire six mesures parfaitement musicales, lesquelles reviennent invariablement à chaque souffle du vent d'est. Ces girouettes pleurardes et radoteuses, avec leurs notes d'une tenue impossible, sont comme les tenors aigus qui dominent l'ensemble. "Je ne sais quel esprit de l'air les met d'accord avec le son des cloches des Camaldules.... D'autres chants se mêlent à ces bruits: ce sont les refrains des paysans épars dans la campagne.... Les basses continues sont dans le bruissement lourd des pins démesurés et d'une cascade qui recueille les eaux perdues des ruines. Puis il y a les cris des oiseaux, des vautours, et des aigles surtout." En écoutant tout cela, Valreg poursuit une idée qui l'a bien souvent frappé dans ces harmonies naturelles que produit le hasard; par cela même qu'elles échappent aux règles tracées, elles atteignent à des effets d'une puissance et d'une signification extraordinaires; elles remplissent l'air d'une symphonie fantastique qui ressemble à la langue mystérieuse de l'infini.

À la réalité découverte ou devinée du paysage se joint, chez Mme Sand, un charme de sensibilité et un attrait tout particuliers. On ne s'intéresse pas seulement à sa peinture, on en est ému, on l'aime. Ce nouvel effet tient à l'art délicat ou plutôt à l'heureux instinct de ne jamais décrire uniquement pour décrire, et d'associer toujours à la nature quelque chose de l'âme humaine, une pensée ou un sentiment. Le paysage ne va jamais seul, chez elle; il est choisi en harmonie ou en contraste avec l'état de l'âme qui s'y répand. Mais ce contraste lui-même est une sorte particulière d'harmonie plus intime. Au moment où il semble que, dans l'imposante solitude des montagnes, tout le reste va être oublié, il surgira de l'ombre du rocher une petite pastourelle espagnole, et nous voilà qui mettons dans un coin du paysage son piquant profil, son joli sourire, sa chevelure flottante, \_mêlée au vent comme la queue d'une jeune cavale\_. Et ainsi l'âme, en retrouvant la figure humaine, se détend de la grandeur trop austère que lui imposent les cimes et les torrents. Si nos regards se perdent dans les horizons de la mer, on nous y montre une voile, et sous cette voile nous devinons un rude travailleur qui peine et qui souffre. S'ils se portent vers les profondeurs sans limites du ciel, on nous y fait supposer des peuples d'âmes inconnues, animant de leurs joies ou de leurs souffrances la bleue immensité. Toujours un sentiment joue autour du paysage et ajoute à l'infini de la nature l'infini plus mystérieux de l'âme. Une fleur, une herbe, tout s'harmonise avec nos pensées. Des traits charmants éclatent à chaque instant à travers les dialogues ou les rêveries, comme celui-ci: "En portant mes mains à mon visage, je respirai l'odeur d'une sauge dont j'avais touché les feuilles quelques heures auparavant. Cette petite plante fleurissait maintenant sur la montagne, à plusieurs lieues de moi. Je l'avais respectée; je n'avais emporté d'elle que son exquise senteur. D'où vient qu'elle l'avait laissée? Quelle chose précieuse est donc le parfum, qui, sans rien faire perdre à la plante dont il émane, s'attache aux mains d'un ami, et le suit en voyage pour le charmer et lui rappeler longtemps la beauté de la fleur qu'il aime? Le parfum de

l'ame, c'est le souvenir...." Cette page m'a toujours frappe comme un exemple de l'heureuse facilite avec laquelle Mme Sand mele l'ame aux choses et l'homme a la nature.

On n'oublie plus ces paysages. Ils se marient si bien a la situation du roman ou au caractere des personnages, que les deux souvenirs restent inseparablement lies et n'en font bientôt plus qu'un. Est-il possible de penser a Valentine sans se reporter a cette scene enchanteresse ou son ame, vaguement impatiente d'amour, en pressent le mysterieux appel dans la campagne deserte, qu'elle traverse seule, le soir de la fete, au pas negligent de son cheval, quand tout a coup, aux murmures de l'eau voisine et de la brise qui s'eleve, vient se joindre une voix pure, un chant jeune et vibrant? C'est Benedict qui s'approche, c'est la rencontre, c'est l'amour; la destinee fait son oeuvre. Et Andre, qui de nous ne saurait le retrouver, s'il l'avait perdu?

Il est la, bien sur, dans cette gorge inhabitee, ou de riviere coule silencieusement entre deux marges la verdure, promenant les reves de son adolescence romanesque et troublee. Il est la, je l'ai vu, evoquant ses heroines, Alice et Diana Vernon, derriere ce massif de trembles ou il a cru voir un jour passer une ombre, une fee, qui sera Genevieve.--Il y a des attitudes qui restent gravees dans l'esprit. "Il m'enveloppa dans mon couvre-pied de satin rose et me porta aupres de la fenetre. Je jetai un cri de joie et d'admiration a la vue du sublime aspect deploye sous mes yeux. Ce site sauvage et romantique me plait a la folie.... Ah! ne changeons rien aux lieux que tu aimes, Jacques! Comment aurais-je d'autres gouts que les tiens? Crois-tu donc que j'aie des yeux a moi?" Ainsi ecrivait, ainsi parlait Fernande, et plus tard, quand Octave aura passe dans sa vie et que Jacques sera trahi, nous la reverrons involontairement a cette fenetre d'ou elle apercut ses riches domaines, et nous saisirons la, dans cette attitude et dans ce moment, les faciles extases d'une ame faible.--Mauprat! son nom seul evoque l'ombre sinistre de son chateau effondre, la herse brisee, les traces du feu encore fraiches sur les murs et le souterrain a demi comble ou Edmee sentit defaillir son courage. Stenio, enfin, le charmant poete, allez le contempler pour la derniere fois dans le premier de ses sommeils que ne vint pas troubler l'orgueilleuse et orageuse image de Lelia. Le voila, baigne du flot bleu, les pieds ensevelis dans le sable de la rive, sa tete reposant sur un tapis de lotus, son regard attache au ciel.

Ainsi tous ces souvenirs nous reviennent dans le cadre heureux qui les recut la premiere fois et les fixa pour toujours. Chacun des romans de George Sand se resume dans une situation et dans un paysage dont rien ne peut rompre ni deconcerter la poetique union. L'homme associe a la nature, la nature associee a l'homme, c'est une grande loi de l'art. Nul peintre ne l'a pratiquee avec un instinct plus delicat et plus sur.

C'est qu'en effet la nature nous ecrase de son silence et de sa grandeur quand la voix de l'homme ne vient pas l'emouvoir, quand ses muettes harmonies n'expriment pas une ame imaginaire que la notre concoit et interprete. L'homme, dit quelque part Mme Sand, n'est pas fait pour vivre toujours avec des arbres, avec des pierres, ni meme avec l'eau qui court a travers les fleurs ou les montagnes, mais bien avec les hommes ses semblables. Dans les jours orageux de la jeunesse on reve de vivre au desert, on s' imagine que la solitude est le grand refuge contre les atteintes, le grand remede aux blessures que l'on recevra dans le combat de la vie; c'est une grave erreur: l'experience nous aura bientôt detrompes et nous apprendra que, la ou l'on ne vit pas avec des semblables, il n'est point d'admiration poetique ni de jouissance d'art

capables de combler l'abîme. C'est la pensée, c'est la souffrance, c'est le don humain de sentir ou d'aimer qui repand la vie au dehors et crée le paysage avec l'âme particulière qui le contemple. Mais, pour aider à ce travail d'idéalisation, la nature prête ses formes, ses harmonies, ses couleurs, et le tout, ainsi combiné, devient la matière immortelle de l'art.

La passion et la nature, Mme Sand est la tout entière. Tout ce qui est en dehors de cette double inspiration lui est comme étranger, comme venu d'une âme pour ainsi dire extérieure, et si les formes de son talent se plient encore, avec leur admirable souplesse, à quelque nouvelle sorte d'inspiration qui ne viendrait pas du fond même, on sent bientôt l'effort et le parti pris. Elle n'est elle-même, dans la plénitude de ses forces et la liberté de son art, qu'alors qu'elle raconte les troubles délicats de l'amour naissant, les violentes émotions des cœurs éprouvés par la vie ou qu'elle esquisse à grands traits les paysages alpestres, comme dans le voyage aux Pyrénées[7], la vie et l'aspect de Venise, comme dans les *Lettres d'un voyageur*, ou les scènes tranquilles de la campagne du Berry, dont l'image la poursuivait à travers les enchantements de l'Italie. Elle arrive au comble de son art quand elle unit ces deux inspirations l'une à l'autre, et que, mêlant l'âme de l'homme à la nature, elle attendrit le paysage et ajoute à la grandeur la sympathie.

Cet amour de la nature, elle ne l'avait pas pris seulement à l'école de Jean-Jacques Rousseau, elle l'avait pris en elle-même. Elle avait senti la grandeur religieuse de la terre, la nourrice féconde; son âme virgilienne avait vécu, pendant une grande partie de son enfance et de sa jeunesse, dans l'intimité des champs et des bois; elle était vraiment la fille de ce sol natal qui l'avait bercée dans ses sillons, nourrie avec les petits pastours, façonnée à son image, formée de ses influences familiales, consolée dans bien des chagrins sans cause, charmée de ses vagues terreurs. Par cette communauté de sensations, elle s'était faite elle-même la sœur des petits paysans qui avaient été pendant de longs mois sa compagnie vagabonde et qui, depuis, avaient grandi. De là lui vint tout naturellement au cœur le goût de la bucolique et de l'idylle qui apparaissent dans presque toutes ses œuvres et qui deviendront même, à un moment de sa vie, un refuge contre les émotions violentes de la politique et comme un genre privilégié. C'est alors que, en face des injustices sociales dont elle était blessée, elle évoquera l'image de la vie champêtre et le tableau des intérieurs rustiques; elle transportera de la scène du monde, qu'elle a jugée artificielle, sur une scène aussi humaine et plus naturelle à son gré, le conflit des passions et les drames du cœur, qu'elle poursuit toujours. Mais elle y transportera aussi quelques-unes des illusions de son imagination; elle n'y verra bien souvent que des types embellis ou rectifiés de paysan poète, prêtre de la nature, officiant, bénissant les travaux de la campagne, ou de paysanne vertueuse, sentimentale, chevaleresque, héroïque même (comme Jeanne, la grande pastoure). C'est de la poésie, assurément, et si sincère qu'elle paraît naturelle. Balzac et les romanciers modernes concevront autrement les paysans et les peindront avec une aptitude dure, même féroce, de pinceau; ne sera-ce pas une exagération dans un autre sens? Ce que je reprocherais plus volontiers à George Sand, ce n'est pas sa peinture du bon paysan, qui, après tout, a sa réalité, pourvu qu'on l'aide un peu à se dégager d'une enveloppe de sensations et d'impressions vulgaires, c'est sa conception chimérique du paysan philosophe, lettré, comme Patience, qui serait plutôt un transfuge de la société, un renégat des villes, un Jean-Jacques Rousseau réfugié dans les forêts, et qui n'a plus rien de l'âme élémentaire des champs.

Quant au paysan, legerement idealise par George Sand, il n'est pas aussi faux qu'on l'a dit; cet ensemble de bons sentiments et ces germes de poesie champetre peuvent se trouver en lui, dans certaines circonstances et par d'heureuses rencontres. L'auteur n'a fait que les degager de leur rudesse native et les eclaircir par le langage. Il ne les a pas crees, il les a exprimes. Tous ses personnages de la campagne sont a la rigueur possibles; il ne faut a chacun d'eux, pour devenir ce qu'ils sont dans ses recits, qu'une occasion favorable, une excitation venue du dehors, une combinaison d'evenements qui les eleve au-dessus de leur maniere ordinaire de sentir et de parler, et les revele a eux-memes. C'est la l'oeuvre de l'artiste, qui n'invente pas, a proprement parler, mais qui ajoute a la realite humaine la conscience, par laquelle elle s'apercoit, et la voix, par laquelle elle se rend compte d'elle-meme en se traduisant aux autres. C'est l'oeuvre propre de George Sand dans ses adorables paysanneries. Elle est interprete plutot que creatrice, si l'on excepte quelques personnages faux et artificiels qui n'ont rien du paysan que l'apparence et le nom, et qui se sont introduits, par une sorte de fraude, dans ses bergeries.

NOTES:

[Note 6: \_Mme Carlyle.--Portraits de femmes\_, par Arvede Barine.]

[Note 7: \_Histoire de ma vie\_, t. VIII.]

#### CHAPITRE IV

#### L'INVENTION ET L'OBSERVATION CHEZ GEORGE SAND. SON STYLE. CE QUI DOIT PERIR ET CE QUI SURVIVRA DANS SON OEUVRE

Quelle part Mme Sand fait-elle a l'imagination et quelle part a l'observation? Comment se combinent en elle la puissance d'invention, qui est si variee et si feconde, avec l'experience de la vie reelle, dans les differentes situations qu'elle decrit et les caracteres qu'elle met en jeu? On a souvent tranche la question d'un mot: Idealiste et romanesque, Mme Sand n'observe pas.

C'est bientot dit; il serait pourtant injuste de croire que ces facultes soient toujours contraires et divisees et d'en conclure qu'il y ait dans le roman deux ecoles radicalement opposees, celle de George Sand et celle de Balzac. Il n'y aurait meme pas de paradoxe a etablir que Mme Sand observe tres finement, et que Balzac, de son cote, imagine avec une sorte d'intrepidite. Au fond, il se pourrait bien qu'il n'y eut pas deux ecoles contraires en litterature, comme on se plait a le repeter, celle de l'imagination ou l'idealisme, celle de l'observation ou le realisme. Je n'attache, pour ma part, qu'une mediocre importance a ces distinctions tranchantes de programmes et a ces pretentions absolues en sens divers. Peut-etre meme, en realite, n'y a-t-il pas d'ecoles litteraires proprement dites; il n'y aurait que des temperaments differents, organises plus specialement pour l'observation ou l'imagination: les uns plus sensibles a l'exactitude du detail, les autres donnant libre carriere a leur puissance d'invention. Une ecole se cree artificiellement lorsqu'un ecrivain d'un temperament donne, ayant experimente son initiative ou son succes dans un certain sens,

s'institue, un beau jour, le maître d'un genre. Il se fait accepter, a ce titre, par une foule d'esprits secondaires qui prennent le mot d'ordre et se mettent à la suite, exagérant la manière de l'initiateur et dociles au succès, qui révèle souvent un goût changeant de l'opinion. C'est ainsi qu'on arrive à faire un système tout simplement avec les qualités et surtout avec les défauts d'un homme.

Toutes ces querelles d'écoles nous paraissent vaines. Il n'y avait pas eu, à l'origine, de dissentiment absolu entre Mme Sand et Balzac, qu'elle rencontra plusieurs fois dans les années de son noviciat littéraire à Paris. Elle déclare elle-même, avec un eclectisme très dégagé et une spirituelle tolérance, que toute manière est bonne et tout sujet fécond pour qui sait s'en servir. "Il est heureux, disait-elle, qu'il en soit ainsi. S'il n'y avait qu'une doctrine dans l'art, l'art périrait vite, faute de hardiesse et de tentatives nouvelles." Balzac était une preuve vivante à l'appui de sa théorie. "Elle poursuivait l'idéalisation du sentiment qui faisait le sujet de son roman, tandis que Balzac sacrifiait cet idéal à la vérité de sa peinture." Mais il se gardait bien de faire de ce sacrifice un programme d'école; c'était une simple tendance de son esprit qu'il exprimait ainsi. Plus libéral que ne le furent plus tard ses disciples, il admettait au même titre la tendance contraire et félicitait Mme Sand d'y rester fidèle. Ainsi, ces deux grands artistes se maintenaient justes et tolérants l'un pour l'autre. Balzac, d'ailleurs, lui aussi, ne s'asservissait pas à un dogme. Il essayait de tout; il cherchait et tâtonnait pour son propre compte. Ce n'est que beaucoup plus tard que l'école, s'étant formée, attribua au chef un système absolu qui n'avait été d'abord qu'une préférence de goût.

À plus forte raison peut-on le dire des dynasties qui se sont succédé depuis Balzac, et dont les chefs principaux n'ont fait que rédiger dans des programmes les qualités dominantes de leur esprit, soit Flaubert, l'homme d'un chef-d'œuvre unique et d'un immense labeur, soit les frères Goncourt, deux artistes de la sensation subtile et aigüe, soit Alphonse Daudet, dont l'observation profonde et cruelle a eu de si fortes prises sur les esprits de son temps, ou bien encore Zola, qui a créé l'épopée du roman ultra-démocratique, le maître de l'Assommoir et de Germinal, jusqu'à l'avènement nouveau de Paul Bourget et de Guy de Maupassant, l'un psychologue raffiné et souffrant "du mal de la vie", l'autre doué d'un humour naturel et d'un style de race qui dissimulent mal un fond effrayant de mépris pour l'homme, peut-être même, si l'on pénètre plus loin, une tristesse presque tragique. En réalité, peut-on dire que chacun de ces noms représente une école? Assurément non; ce qu'il faut y voir, ce sont des diversités d'esprits à l'infini, dont chacun s'attribue l'initiative et la souveraineté d'un genre nouveau; il y a des variations de genres d'un esprit à un autre, comme, à certains moments, il y a des variations du goût dans l'esprit public. Les modes n'ont qu'un temps; elles se succèdent les unes aux autres sans se détruire et même sans se remplacer, par une sorte de rythme régulier. Nul ne peut dire de quel côté ira la génération prochaine, quand on sera fatigué des excès de l'observation brutale. Ce sera peut-être l'occasion de revenir à George Sand, trop délaissée un instant par une époque exclusivement positive, amoureuse des faits plus que des idées, éprise de méthodes expérimentales la même ou elles n'ont que faire, et défiante des belles chimères. Et déjà paraissent chez des esprits en éveil des symptômes d'une réaction vers la créatrice de tant de beaux romans.

George Sand était portée, par son temperament d'esprit, à la conception d'aventures plus ou moins chimeriques, au conflit des passions idéales



avec des evenements imaginaires; elle s'y complaisait delicieusement. Mais on se tromperait fort en croyant qu'elle observait mediocreement la vie reelle et qu'elle ne s'en inspirait que rarement. Que de preuves nous pourrions donner du contraire! Dira-t-on qu'elle n'est pas, en meme temps qu'une merveilleuse artiste d'inventions superbes, une psychologue penetrante dans presque toutes ses oeuvres, dans certaines parties au moins? Au moment ou elle ecrivait ses premiers romans, a l'aurore de sa vie litteraire, que d'observations fines et variees elle deploye deja, quelle experience de la vie reelle, profondement sentie, se revele, bien que moins en dehors que chez Balzac, moins etalee en surface, mais bien delicate et d'un ton si juste, jusqu'au moment ou la chimere s'empare de l'auteur et l'emporte avec le lecteur au ciel ou aux abimes.

Vous rappelez-vous, au hasard des premieres oeuvres, l'interieur glacial de ce petit castel de la Brie? Comme cela est bien vu, finement observe! Comme toutes ces attitudes diverses ont ete notees dans un souvenir exact! Comme tous ces details d'interieur sont rendus! Comme on sent peser lourdement sur chacun des acteurs le poids d'une soiree d'automne pluvieuse qui a suivi une journee plus monotone encore! Ce vieux salon, meuble dans le gout Louis XV, que le colonel Delmare arpente avec la gravite saccadee de sa mauvaise humeur, cette jeune creole, toute fluette, toute pale, Indiana, enfoncee sous le manteau de la cheminee, le coude appuye sur son genou, dans sa premiere attitude de tristesse non encore revoltee, mais prete a l'etre au premier signal de la passion; en face d'elle, ce Ralph, fixe et petrifie, comme s'il craignait de deranger l'immobilite de la scene, de meme que dans tout le roman il craindra de troubler les evenements par sa modeste personnalite, jusqu'a ce que les evenements lui imposent un role d'heroisme qui le trouvera pret: n'y a-t-il pas dans chacun de ces traits comme une experience personnelle, une impression de vie reelle, une preparation des destinees qui vont s'accomplir? Combien elle est curieuse aussi, dans une autre oeuvre, voisine de celle-ci par la date, la psychologie d'Andre, avec cette sensibilite naive, emportee en dedans, craintive au dehors, avec cette tendresse de coeur qui le rendait presque repentant devant les reproches, meme injustes! Ce sont la d'admirables etudes de caracteres. L'insurmontable langueur de ce personnage, cette inertie triste et molle, l'effroi des recriminations, cette avidite vague et febrile de l'inconnu, tout cela ne fait-il pas de lui la victime inevitable du conflit qui va briser sa vie entre le marquis de Morand, son pere, un tyran sans mauvaise humeur, un joyeux et loyal butor, et sa maitresse, Genevieve, une pauvre fleuriste qui prendra tout ce coeur desherite et qui mourra de cet amour! Pas une page ici, pas une ligne qui ne soit du roman experimental, sauf la poesie, qui transfigure tout, meme l'analyse, meme l'observation. Nous pourrions faire la meme enquete, qui nous donnerait le meme resultat, jusqu'a Jean de la Roche, jusqu'au Marquis de Villemer, en insistant sur ce trait que les situations donnees et les caracteres indiques sont presque toujours pris dans la realite la mieux observee, et que ce n'est que dans la suite et sous la pression d'une imagination qui ne se contient plus que les caracteres s'alterent, se deforment ou s'idealisent a l'excès.

Il y a un de ses romans surtout, dont elle dit elle-meme "qu'il est un livre tout d'analyse et de meditation", et qui m'a semble se detacher en relief sur l'ensemble de son oeuvre, comme une des plus fortes etudes qui aient jamais ete faites sur une des formes malades de l'amour, la jalousie; je veux parler de Lucrezia Floriani. Il importe peu que ce soit un chapitre de psychologie intime, ou les personnages reels du drame de sa vie peuvent se reconnaitre eux-memes sous des noms nouveaux.

Il importe moins encore que George Sand se soit faiblement defendue d'avoir voulu faire dans ce roman des portraits tres exacts[8]. Ce qui importe, c'est l'exactitude de la peinture morale qu'elle nous a donnee, quel que soit l'exemplaire vivant ou elle en a pris les traits. Le point de depart, ce fut un de ces amours reputes impossibles et qui sont precisement ceux qui eclatent avec le plus de violence. "Comment le prince Karoll, cet homme si beau, si jeune, si chaste, si pieux, si poetique, si fervent et si recherche dans toutes ses pensees, dans toutes ses affections, dans toute sa conduite, tomba-t-il, inopinément et sans combat, sous l'empire d'une femme usee par tant de passions, desabusee de tant de choses, sceptique et rebelle a l'egard de celles qu'il respectait le plus, credule jusqu'au fanatisme a l'egard de celles qu'il avait toujours niees, et qu'il devait nier toujours?" Ce fut, en effet, un terrible malentendu; le chatiment ne se fit pas attendre. A peine la destinee de cet invraisemblable amour s'est-elle accomplie, l'imagination du prince Karoll s'excite sur toutes les circonstances de la vie de Lucrezia, meme sur ce passe qu'on ne lui a pas cache; les difficultes commencent; tout s'assombrit dans cette ame ou le soupcon est entre; la vie entre ces deux etres n'est plus qu'un long orage. Comment naît la jalousie, comment elle jette son poison secret dans les rapides joies de ce bonheur, etonne d'abord de lui-meme, comment elle le corrompt sans le detruire, produisant les courtes folies, les angoisses delirantes, les fureurs qui eclatent ou celles qui tuent par de longs silences, comment les ruines morales s'accumulent sous les coups d'un insense, jusqu'au denouement fatal, vulgaire et poignant, voila ce que raconte ce livre avec une logique de deductions, une surete de traits, une profondeur d'analyse qui trahissent la vie observee de pres et profondement sentie. La jalousie incurable du passe, voila la maladie du prince Karoll. Les details et la gradation du mal sont marques avec une precision presque scientifique. Il a aime cette femme, sachant tout, et, malgre tout, il l'a aimee quand elle n'etait plus ni tres jeune ni tres belle, en depit d'un caractere qui etait precisement l'oppose du sien, et n'ayant pu prendre jamais son parti de ces moeurs imprudentes, de ces devouements effrenes, de cette faiblesse d'un coeur jointe a cette hardiesse d'un esprit qui semblaient une violente protestation contre tous les principes et les sentiments sur lesquels il a vecu jusque-la. Il n'a jamais pu pardonner a cette femme d'etre si differente de lui-meme. Il la poursuivra de sa folie croissante et devenue a la fin presque furieuse jusqu'au jour ou Lucrezia tombe, sans avoir, une seule heure, inspire de confiance a son etrange amant, sans avoir conquis son estime, sans avoir cesse d'etre aimee de lui comme une maitresse, jamais comme une amie.--Que ceux qui refusent a George Sand la faculte d'analyse relisent ce roman et qu'ils disent s'il n'y a pas la une admirable et profonde etude de passion, si chaque page n'est pas ecrite avec une observation ou un souvenir?

Ce qui a donne le change sur l'absence pretendue de la faculte d'observation chez George Sand, c'est qu'il arrive un moment, meme dans ses plus belles fictions, ou le romanesque s'introduit a forte dose dans le roman, l'absorbe tout entier et efface tout le reste. Le romanesque, c'est l'exaltation dans la chimere: il marque l'age d'une generation et la date d'un livre; il se reconnaît a la maniere d'aimer (surtout a la facon de dire que l'on aime), a la maniere de concevoir et d'imaginer les evenements, a la maniere plus ou moins agitee et surexcitee d'ecrire. Un maitre de la critique, M. Brunetiere, a marque fortement ces traits: "... Cette facon forcenee d'aimer fut celle de toute la generation romantique. Tout le monde n'aime pas de la meme maniere, et chacun a la sienne; mais les romantiques ont aime comme personne avant eux n'avait fait, ni depuis.... Certes, Indiana, Valentine, Lelia

même et Jacques sont de curieuses études de l'amour romantique. George Sand, selon son instinct, n'a pris, dans la réalité, qu'un point de départ ou d'appui, qu'elle quitte aussitôt pour revenir au rêve intérieur de son imagination.... Il y a dans ces romans une partie romanesque et sentimentale qui a étrangement vieilli[9]."

Prenons, dès les débuts, deux des œuvres les plus célèbres, Valentine et Mauprat, et voyons comment ce jugement se vérifie, et aussi comment le pronostic se réalise. Dans chacune d'elles il y a une matière riche, neuve, variée, d'invention naturelle, et aussi semblable au vrai qu'il est possible, mêlée bientôt à des exagérations de caractères ou de détails qui étonnent ou revoltent l'imagination la plus docile et la plus crédule. Que la ravissante Edmée aime son cousin Bernard, qu'elle l'ait aimé dès sa rencontre avec lui dans la société épouvantable des Mauprat, qu'elle ait tacitement choisi ce rustre, ce sauvage qui sait à peine signer son nom, qu'elle ait pris à tâche de le civiliser pour le rendre digne d'elle, qu'elle ait réussi enfin, à force de dévouement actif et silencieux, à en faire un vaillant homme, un honnête homme, en l'élevant jusqu'au niveau de son cœur, tout cela, c'est le roman même, et quel beau, quel noble roman!

Mais à travers ce courant divers ou mélange de deux existences, séparées à l'origine par des abîmes et que le plus sincère amour a rapprochées dans la vie, l'élément invraisemblable se glisse, grandit, intercepte l'intérêt, contrarie à chaque instant les belles et saines émotions du roman, les empêche de germer à l'aise. C'est la perpétuelle apparition du père Patience à tous les carrefours du pays et à chaque page du roman; c'est l'inévitable intervention de cet homme qui a tout appris dans la vie des champs, qui sait tout du présent et de l'avenir, de ce grand justicier, de ce magistrat improvisé qui impose silence aux puissances de la province, de ce paysan qui joue, à chaque occasion, le rôle de Mirabeau, conduisant par sa parole les événements, nouant et dénouant l'action? N'est-ce pas le faux et l'invraisemblable en personne? Qui nous délivrera de ce type artificiel, de son bavardage et de son infaillibilité? C'est vraiment trop demander à notre bonne volonté que de nous faire accepter ce prolix collaborateur, éclairé des feux de la révolution prochaine, travaillant, au nom du contrat social, à la justification de Bernard, qui n'est pas coupable, et au dénouement du roman, qui se dénouerait fort bien sans lui. Élément romanesque, et d'autant plus blâmable ici qu'il est inutile. Ce bonhomme Patience m'a bien l'air de jouer la Mouche du coche, et le mutisme actif de Marcasse fait dix fois plus de besogne, sans en avoir l'air, bien qu'il ait, lui aussi, une bonne part de romanesque.

Valentine est, à côté de Mauprat, un des plus charmants et des plus tragiques récits d'amour. Car, que demander à Mme Sand? Au fond, elle ne sait que l'amour. Elle a prodigué, ici encore, les plus merveilleuses peintures de ce sentiment, elle l'a encadré dans le théâtre de ses longues et continuelles reveries, dans ces paysages du Berry qu'elle a tant aimés. Elle a trahi, par la grâce d'un incomparable pinceau, l'incognito de cette contrée modeste, de cette Vallée-Noire, dont elle dit: "C'était moi-même, c'était le cadre, c'était le vêtement de ma propre existence". Et tout cela elle l'a livré au public, comme attirée par un charme secret et le répandant à son tour. De là est sortie cette analyse de passion qu'on n'oublie plus et qui fait de chaque lecteur un complice de Benedict. On le suit, on le voit arrêté, contemplant Valentine, sur le bord de l'Indre, tandis qu'assis sur un frein mal équarri, il s'enivre de son image, tantôt réfléchi dans l'onde immobile, tantôt troublé par un frisson de l'eau. Il ne pense pas, dans

ce moment-la, il jouit, il est heureux; il boit par les yeux le poison fatal dont il mourra. Les evenements se developpent; mais deja peu a peu quelques-uns des caracteres d'abord indiques changent et se deforment. Benedict est le paysan sublime et passionne. M. de Lansac, le fiance de Valentine, d'abord un tres galant homme, devient le type legerement charge d'abord, puis demesurement avili de l'homme du monde sans passion genereuse, sans jeunesse morale, use et fletri au dedans, d'ailleurs cupide et debauchee, tout ce qu'il faut pour rendre la lutte difficile a Valentine, facile a Benedict. Mme de Raimbault, une femme du monde, qui a simplement des prejuges, passe tout a coup a l'etat d'une vieille coquette, coureuse de bals de sous-prefecture, qui se desinteresse de sa fille a un point invraisemblable, ainsi que plus tard M. de Lansac de sa femme, sans doute pour laisser les incidents les plus graves se developper a leur aise, sans la gene de la vie de famille, ou la plus simple surveillance entraverait les libres allures du roman. Ainsi s'explique ce va-et-vient des personnages les plus compromettants et les plus faciles a compromettre, qui entrent dans le parc et le chateau, ou bien en sortent, comme il leur plait, le jour et meme la nuit. Benedict en profite a souhait, d'abord pour essayer de tuer a l'affut, dans la soiree meme du mariage, l'epoux, M. de Lansac, sous le pretexte etonnant de punir "une mere sans entrailles qui condamnait froidement sa fille a \_un opprobre legal\_, au dernier des opprobres qu'on puisse infliger a la femme, au viol", puis, pour s'introduire au chateau furtivement, et prendre la place de M. de Lansac absent dans la chambre nuptiale. Et de la une des plus incroyables folies qui puissent traverser une imagination exaltee, cette scene capitale de la nuit de noces entre Valentine malade, alienee d'elle-meme, tombee par desesperoir dans une sorte de somnambulisme, et Benedict, qui passe pres d'elle les heures troublantes de la nuit, s'exaltant de la presence aimee, livre a toutes les furies de la passion, qu'heureusement une serie de hasards transforme en un inoffensif et delirant monologue. Tout cela est bien etrange. "Il ne faut pas oublier, dit Mme Sand ingenument, que Benedict etait un naturel d'exces et d'exception." Il le prouvera jusqu'a la fin, a travers des incidents sans nombre, des surprises et des rendez-vous manques, jusqu'a un meurtre absurde, jusqu'au coup de fourche qui atteint le heros par suite d'un ridicule malentendu. Toute cette seconde partie du roman est une serie de drames vulgaires et forcenes ou l'invraisemblable tue l'interet. Le charme s'est evanoui. Mais qu'il etait grand, irresistible dans la premiere partie du livre!

George Sand avait elle-meme conscience de cette impulsion etrange qui la portait a un romanesque exagere: "Je declare aimer beaucoup, disait-elle dans le preface de Lucrezia Floriani, les evenements romanesques, l'imprevu, l'intrigue, l'\_action\_ dans le roman.... J'ai fait tous mes efforts, cependant, pour retenir la litterature de mon temps dans un chemin praticable entre le lac paisible et le torrent.... Mon instinct m'eut pousse vers les abimes, je le sens encore a l'interet et a l'avidite irreflechie avec lesquels mes yeux et mes oreilles cherchent le drame; mais quand je me retrouve avec ma pensee apaisee, je fais comme le lecteur, je reviens sur ce que j'ai vu et entendu, et je me demande le pourquoi et le comment de l'action qui m'a emue et emportee. Je m'apercois alors des brusques invraisemblances ou des mauvaises raisons de ces faits que le torrent de l'imagination a poussees devant lui, au mepris des obstacles de la raison ou de la verite morale, et de la le mouvement retrograde qui me repousse, comme tant d'autres, vers le lac uni et monotone de l'analyse".

On pourrait faire un travail de ce genre sur la plupart des romans de George Sand et fixer les proportions variables de ces deux elements

qu'elle emploie, le chimerique pousse a outrance et le reel finement observe. C'est la que se revelerait le grand defaut de cette belle imagination creatrice. Elle ne sait pas composer une oeuvre; elle ne sait y conserver ni l'unite du sujet, qui change souvent, ni l'unite de ton dans les caracteres qui s'alterent sans cesse. Elle n'en a d'avance arrete ni le but ni les proportions. Quand par hasard il lui arrive de conserver l'unite de l'oeuvre, c'est a son insu et comme par un coup de la grace. Elle concevait des personnages dans une situation donnee, qui etait presque toujours un etat de passion, elle s'eprenait d'eux, elle s'y interessait ardemment et pour son propre compte, tandis qu'elle les racontait et les peignait avec la flamme interieure; elle s'abandonnait a une sorte de hasard d'inspiration qui amenait les grandes lutttes, mais qu'elle gouvernait bien peu, disait-elle, au point d'ignorer d'avance comment ces batailles de la vie se termineraient et comment le roman se denouerait. C'etait veritablement le triomphe de ce qu'on a nomme plus tard l'\_inconscient\_ dans le talent ou dans le genie. Je ne puis, en effet, mieux exprimer ce singulier phenomene dont elle donnait le spectacle etonnant dans sa methode de travail, qu'en disant que c'etait un phenomene d'inconscience superbe, mais bien peu sure dans le resultat. Rien de calcule, en apparence, rien de premedite; pas meme les grandes lignes arretees; tout procedait dans son art comme dans la vie. Quand une rencontre dramatique a lieu, quand une grande aventure commence, qui peut dire, dans le train de l'existence, ce qui devra arriver le lendemain? Il en etait de meme dans le domaine de son imagination. Elle ne savait pas la veille ce qui arriverait de ses heros ou a ses heros. Elle les livrait a la fatalite de son art, comme la vie les livre a la fatalite des evenements. De la ce contraste saillant dans ses oeuvres: l'entrain, la fougue, les merveilleux preludes, le commencement enchanteur de presque toutes ses fictions, des plus belles. Puis, a un certain moment, il se produit une sorte de fatigue: la richesse des developpements devient de la prolixite, le recit se traine en meandres inutiles; le style aussi se lasse et se neglige. Et cependant il faut bien finir. On finit, mais c'est une fin de raison, non d'inspiration. La composition languit, tout simplement parce qu'il n'y a pas eu de plan prepare, et que la composition n'est pas portee jusqu'au bout par l'ardeur de la pensee ou de la passion. Les denouements n'egalent jamais les preludes de l'oeuvre. On la voyait vivement preoccupee d'une idee de roman, possedee par son sujet, a tel point que tous ceux qu'elle avait traites auparavant semblaient ne plus exister pour elle, et, quelque temps apres, elle avait hate de dire adieu a ses personnages les plus chers d'un jour. Elle avait use et comme consume par le feu de son imagination les plus beaux enfants de son reve; elle les replongeait dans le passe, en un tour de main, je pourrais dire dans le neant. N'etait-ce pas un neant relatif que cet oubli qui succedait si vite en elle a la presence reelle de tous ces personnages, dont le nom meme sortait parfois de sa memoire? La fournaise ardente s'etait refroidie; pour se rallumer, elle attendait d'autres types, d'autres moules d'ou allait sortir un monde nouveau.

Quand le chimerique s'introduit ainsi dans ses oeuvres, forcant les evenements et les caracteres, c'est une preuve que chez elle l'inspiration s'epuise, que la fatigue se trahit et que l'auteur ressent une certaine hate d'en finir avec le sujet dont elle a deja exprime la substance et la fleur. Mais il faut bien se garder de confondre ce romanesque mediocre, qui exprime une lassitude dans son talent, avec un autre genre de romanesque, qui produit chez elle des oeuvres exquises et qui est un jeu enchante de son imagination. Pour bien marquer cette nuance, deux noms suffisent; nous pourrions en citer dix: \_Teverino\_ et \_le Secretaire intime\_. Ce sont la des recits concus dans une heure de

fécondité heureuse et qui semblent avoir été achevés sous la même inspiration fraîche et sans défaillance, de la première à la dernière page, sans un intervalle de repos ni de fatigue. Songes d'une nuit d'été, rêveries d'une journée de printemps, on ne sait de quel nom désigner ces fictions magiques, qui vous tiennent comme suspendus dans un monde légèrement idéal, où tout succède au vœu de l'auteur avec une complaisance des événements et une docilité des personnages qu'on ne trouve pas toujours en ce monde. *Le Secrétaire intime* est une fantaisie "qui lui est venue après avoir relu les *Contes fantastiques* d'Hoffmann"; il a gardé quelque chose de son origine. Tout est invraisemblable dans cette principauté bâtie entre ciel et terre, aux ordres de cette souveraine énigmatique et ravissante, Quintilia Cavalcanti, tour à tour folle du luxe et du plaisir, et adonnée au plus sérieux labeur de la pensée, soupçonnée des plus noirs crimes d'amour, une Marguerite de Bourgogne qui se montre dans un cadre enchante, puis tout à coup révélée à travers les aventures les plus contraires comme une épouse admirable, vertueuse et fidèle à un époux qu'elle adore dans l'*incognito* de son exil errant. L'amour légitime avec des airs d'aventurier! Quel rêve enfin réalisé par Mme Sand! C'est la seule manière, à ce qu'il paraît, de faire supporter le mariage. Et que d'épreuves pour le jeune comte de Saint-Julien, jeté en plein mystère par un hasard de voyage, admis sur le grand chemin dans le carrosse de la princesse, au grand déplaisir de la lectrice et de l'abbé, à la stupefaction de la petite cour fabuleuse et agitée où il débarque comme un événement, puis montant en grade et en faveur avec une rapidité qui lui donne le vertige, et dans ce vertige fatal concevant un impossible amour qui le mène au bord des plus grands périls. Le dénouement arrive. L'heureux époux, le mystérieux Marx, sauve Julien de ses imprudences. Notre héros sort de cette féerie, tour à tour ravi, épouvanté, humilié, meurtri. La guérison ne viendra que plus tard, après la maladie de rigueur, qui suit les grandes défaillances, et le retour dans sa famille, où il rapportera une imagination plus calme, une âme plus indulgente et le souvenir, le rêve plutôt des aventures dont il a eu pendant une année le spectacle éblouissant et tragique devant les yeux. Il n'y a pas de bon sens dans cette fable. Mais quelle jolie suite aux *Contes* d'Hoffmann! C'est ainsi qu'un grand artiste imite et s'inspire.

C'est de la même source de romanescque heureux qu'est sorti *Teverino*. Il arrive ainsi bien souvent à George Sand, lassée de la vie plate et vulgaire, de vouloir s'en échapper à tout prix, et de se raconter à elle-même de merveilleuses histoires, comme celles qui prenaient tant de place autrefois dans sa vie d'enfant et qui finissaient par lui faire une existence rêvée presque aussi importante, dix fois plus précieuse et plus chère que l'autre. C'est dans un de ces jours où, comme Scheherazade dans *les Mille et une Nuits*, mais pour satisfaire à son caprice d'imagination et non pas à celui d'un sultan féroce, elle s'amusait elle-même et s'enchantaient de ces récits, qu'elle conçut l'idée de cette journée unique, et qu'une fois conçue comme à travers un songe, elle la jeta sur le papier, dans sa vivacité et sa fraîcheur intactes, à peine entamées par le travail presque insensible de la composition.

Certes il y a bien de quoi crier à l'invraisemblance quand on voit s'organiser, au hasard des événements, cette jolie caravane de voyage, dans la villa de Sabina, au lever du soleil. Leonce conjure Sabina de se laisser emmener où il voudra, sans rien lui désigner d'avance, à travers les paysages les plus variés, aussi loin qu'on pourra aller dans une seule journée. Il a touché la corde magique, l'inconnu; la fantaisie enlève les dernières résistances; Leonce va devenir l'arbitre de cette journée. On part à deux, avec la négresse de Sabina et le jockey sur le

siege. Et bientôt les rencontres commencent: on enleve un bon cure qui marchait gravement sur la route, son breviaire a la main; un peu plus loin, une ravissante petite paysanne errante, qui a pour specialite d'approvoiser les oiseaux et qu'on annexe a la caravane; plus loin enfin, a travers mille aventures, le heros du roman, le plus singulier et le plus merveilleux des heros, un voyageur que Leonce rencontre se baignant dans un lac, bien different dans sa noble nudite de ce qu'il paraissait etre, un instant auparavant, sous ses haillons sordides. Leonce fait de lui un homme comme il faut en lui jetant des habits convenables. Touchant apologue qui nous fait voir qu'il n'y a bien souvent qu'une question de vetements entre les hommes, surtout dans les romans de Mme Sand! C'est une idee chere a l'auteur, et qu'elle reprendra souvent, jamais avec autant de bonheur et de grace. Teverino s'est revele a Leonce avec sa distinction naturelle; c'est le plus beau des mortels et le plus eloquent des artistes. Des lors il va prendre sa place, qui sera la premiere, dans cette journee romantique; il marque en tout genre une superiorite de virtuose, de philosophe, d'ami devoue (bien qu'improvise), d'amant chevaleresque, si bien qu'il remplit toute la fin de la journee, toute la soiree qui la termine et la matinee qui la recommence, des propos les plus fins, les plus brillants, les plus poetiques, des actes les plus audacieux, des engagements de coeur les plus hardis, arretes a temps avec une discretion que n'aurait pas un homme du monde. Il eblouit de sa voix d'artiste toute une petite ville italienne ou l'on s'est arrete pour le soir, il etonne de plus en plus Leonce, il l'irrite meme et le domine par la noblesse de sa conduite, il se fait un instant presque aimer de l'elegante et hautaine Sabina; et ce n'est que par generosite qu'apres l'avoir troublee, comme pour faire l'epreuve de sa puissance, il detache de lui ce coeur fragile, un instant surpris, le rend a Leonce, et disparaît.--Ce souverain improvise de quelques heures, pendant cette journee unique, est l'enfant gate de George Sand. C'est bien l'artiste aventurier qu'elle a toujours aime, un de ces bohemes de genie, deguenilles mais delicats, nobles et superbes, qui doivent leurs riches facultes a la nature, et qui les ont conservees avec soin, grace a une independance, a une paresse, a un desinterressement qui les rend pauvres, mais les garde purs. Elle l'a vu agir devant ses yeux, cette fois; elle l'a vu marcher, ce heros longtemps imagine, elle l'a vu dominer le petit monde ou elle l'a introduit. Elle en a ete heureuse, comme du succes d'un fils cheri de son imagination. On peut sourire de ce facile bonheur qu'elle s'est donne a elle-meme. Mais les traits de la vie reelle se melent si bien ici a la fable, il y a de si charmants episodes dans cette journee disposee par la plus aimable et la plus ingenieuse des providences, il y a des conversations si elegantes et si delicates, qu'il faut bien en passer par la fantaisie de l'auteur, et vraiment on aurait mauvaise grace a resister au charme qui vous penetre et vous entraine.

Le roman, ainsi concu, est tout simplement de la poesie. Soit. Est-ce donc la quelque chose de si malheureux, et George Sand perdra-t-elle quelque chose a une accusation de ce genre? Il faut bien que le roman se rapproche de la poesie ou de la science. Le roman scientifique est en grand honneur de nos jours: la science des moeurs, des institutions, des classes sociales, des caracteres et des temperaments, des influences physiologiques et medicales qui determinent l'individualite de chacun, des heredites que l'on subit a travers les ages, voila la matiere indefinie et toujours variee du roman experimental. Mais faut-il sacrifier a ce genre unique tous les autres genres et en particulier celui qui considere le roman comme une oeuvre a la fois d'analyse et de poesie, comme George Sand le definissait d'instinct? Prenons garde, le roman selon George Sand, c'est le vrai roman national; si nous en

croyons les interpretes des origines de notre litterature[10], il est ne des anciennes chansons de geste; il est de la meme famille que la poesie; et qui pourra d'ailleurs demontrer qu'on a tort de le comprendre ainsi?

On notera, avec un soin pedantesque, les invraisemblances qui abondent dans les fictions de George Sand. Mais ne serait-il pas aise de noter, en regard de l'invraisemblance des evenements que l'on peut signaler chez elle, le defaut de logique des caracteres chez les naturalistes le plus en vogue, l'incoherence des sentiments, la bizarrerie malade de la conduite, sous pretexte de maladies ou d'heredite? Et nous en viendrions a nous demander de quel cote il y a le plus d'invraisemblable. C'est une querelle qui durera longtemps et ou nous n'avons pas l'intention d'entrer. Il serait pourtant curieux de savoir si les pretendus observateurs de la realite ne font pas autant de concessions que les autres romanciers a une certaine convention aussi artificielle, aussi arbitraire, aussi fausse que celle dont ils font un si terrible grief a l'ecole qu'ils veulent detruire, comme si l'on detruisait des temperaments et des gouts!

A cette maniere de comprendre le roman, correspond le style, qui meriterait une etude a part chez George Sand et dont nous n'indiquerons que quelques traits, bien reconnaissables a travers la variete infinie des sujets qu'elle a traites et dans la longue suite de cette vie remplie pendant quarante-six ans des plus feconds travaux.

Certes on ne peut pas dire qu'elle n'ait pas fait, pendant un aussi long intervalle de temps, son education d'ecrivain, et qu'elle n'ait pas modifie son instrument d'expression et ses ressources. Cependant, des le debut, sa langue etait formee, deja ample et souple, pleine de mouvement et de feu. Le long travail d'une vie litteraire ne fit que la developper, il ne la crea pas; elle lui etait venue comme d'instinct, aussitot que, dans sa retraite de Nohant, elle jeta sur quelques feuilles eparses ses tristesses, ses larmes, ses revoltes, toute la matiere de son reve interieur. Les mots lui obeissaient deja sans resistance, les images suivaient d'elles-memes et s'entrelacaient sans effort avec une justesse que rencontrent seuls, du premier coup, les ecrivains de race. Ecrire est, pour certaines personnes, aussi naturel que respirer. George Sand ecrivait en prose comme Lamartine en vers; c'etait pour tous les deux une sorte de fonction de la vie; ils la remplissaient sans l'avoir etudiee; ni l'un ni l'autre n'aurait pu en rendre compte a eux-memes ni aux autres. Ni l'un ni l'autre ne furent des artistes de travail et de volonte; ils furent des artistes de nature; ils etaient nes grands ecrivains, ils l'etaient des la premiere page.

Cette facilite, qui est un don, est un piege. George Sand n'a pu echapper a ce peril d'un abandon trop peu surveille au courant qui l'entraîne. Elle a une complaisance excessive a developper ses idees; elle s'endort parfois, elle s'oublie dans une sorte de prolixite qui la trompe elle-meme; elle a ses negligences. On a aussi note trop souvent une certaine tendance a l'emphase, pour que ce grief n'ait pas quelque motif. Dans les conversations, ou plutot dans les discours dialogues de \_Lelia\_ ou de \_Spiridion\_, de \_Consuelo\_ ou de \_la Comtesse de Rudolstadt\_, il est certain que ce beau style devient la proie d'un lyrisme philosophique assez nuageux, qu'il s'y dissout en vapeurs fuyantes ou s'y assombrit jusqu'a une sorte d'obscurite volontaire. Les tenebres ne vont pas a ce temperament sain et naturel de l'ecrivain. Il les secoue avec bonheur et se retrouve tout entier, quand la crise



philosophique est terminée, soit dans les descriptions de paysages, qui, dans *Lélia*, sont d'un art merveilleux, soit dans les peintures de caractères, dès que l'écrivain sort de ces régions d'une demi-réalité à peine consistante, quand il touche terre, quand il se prend à la vie ou qu'il s'égayé d'une de ces situations qu'il a inventées (comme les diverses rencontres de voyageurs dans *Teverino*). Il y a là des parties de dialogues très vives, spirituelles, d'autres très élégantes, des remarques et des conversations pleines d'un esprit de belle tournure et de bonne compagnie, même quand les personnages sont équivoques. On n'a peut-être pas assez remarqué cette qualité de l'esprit dans le style de George Sand: "Les romantiques, a-t-on dit, n'ont pas connu la bonne plaisanterie: ni Chateaubriand, ni Lamartine, ni Vigny, ni Hugo, ni Balzac, ni George Sand." Cela n'est pas tout à fait juste pour Mme Sand. Elle n'avait pas d'esprit dans la conversation, elle ne savait pas plaisanter en causant. Mais tout changeait quand elle avait la plume à la main. Elle suivait alors, d'un trait rapide, les conversations qu'elle entendait au dedans d'elle-même; elle s'y absorbait, et, dans ces improvisations qu'elle recueillait de ses interlocuteurs imaginaires, le naturel, la grâce, la verve, la finesse ingénieuse abondaient; la force de la situation se dessinait si vivement en elle, qu'elle semblait n'être qu'un écho; mais la voix intérieure qui lui dictait ces vives et fines réparties était bien à elle; c'était *elle-même* et *une autre*, très différente de ce qu'elle était dans la vie réelle.

"Ce n'est, nous dit-on encore, ni par un éclat extraordinaire ni par la perfection plastique que son style se recommande, mais par des qualités qui semblent encore tenir de la bonté et en être parentes. Car il est ample, aisé, généreux, et nul mot ne semble mieux fait pour le caractériser que ce mot des anciens: *Lactea ubertas*, une abondance de lait, un ruissellement copieux et bienfaisant de mamelle nourricière", et l'image entraîne une hardie et charmante apostrophe à la " *douce lo* du roman contemporain"[11]. Rien de plus aimable, assurément. C'est l'hommage d'un écrivain qui, parmi les jeunes, est un de ceux qui l'ont le plus et le mieux aimé. Un mot pourtant nous inquiète. On reproche à ce style si expressif et si coloré de n'être pas suffisamment *plastique*. Que veut-on dire par là? Sans doute qu'il n'est pas assez fortement modelé sur les formes réelles, qu'il n'en dessine pas assez rigoureusement les contours, comme celui de Victor Hugo, de Théophile Gautier ou de Flaubert, qu'il ne s'étudie pas à les mettre en relief? Est-ce un tort? S'il n'est pas plastique, c'est-à-dire sculptural, ce style est pourtant très pittoresque, et, quand il s'agit de décrire, il ressemble à une belle peinture. N'est-ce pas une compensation? Ce style est d'une transparence merveilleuse, au fond de laquelle on voit la réalité telle que l'a vue le peintre, plus la pensée même du peintre qui l'a interprétée. Soit dans les descriptions, soit dans les analyses, soit dans la suite des événements, il suit l'idée d'un mouvement continu, il l'exprime et le manifeste avec une aisance et une fluidité qui n'empêchent pas la force.

J'ai vu, dans un repli des montagnes du Jura, une source que l'on appelle la Source bleue, à cause de sa couleur, qui reflète le paysage environnant, un coin du ciel menagé au-dessus d'elle et peut-être aussi la nature de la pierre où elle a creusé sa coupe d'azur. Elle est calme, profonde, attirante comme par un charme magique. On ne peut voir cette source sans s'éprendre d'elle et adorer la Naiade qui la consacre; on la suit dans sa fuite à travers les prés voisins; elle s'excite par la pente à laquelle elle obéit; elle murmure avec fracas en descendant rapidement à travers son lit de cailloux; elle s'irrite et frémit, au

bas du coteau, contre un rocher immobile et brutal qui lui barre le chemin; elle détourne de cette barrière sa colère et son cours, grondant encore, élargissant à chaque pas son onde grossie des torrents voisins qu'elle reçoit et qu'elle absorbe. Un instant, comme trop pleine des trésors amassés de ces eaux étrangères, elle passe par-dessus ses rives, elle s'épuise par ce débordement, elle va perdre une partie de ses flots inutiles autour d'îlots de sables dénudés; puis enfin, se recueillant par un dernier effort, elle se ramène en soi, elle s'offre apaisée à la contemplation des hommes, après avoir porté dans son cristal tant de paysages mobiles, tant de scènes variées des villes et des champs. C'est l'image du style de George Sand, toujours fidèle au mouvement intérieur de sa pensée, qu'il représente et dessine dans ses élans, dans ses agitations, comme dans ses soudains apaisements.

On a beau jeu pour nous dire qu'après quarante ou cinquante années, ce style, au moins dans certaines parties, a vieilli comme d'autres parties de l'œuvre. Il y a, à la vérité, tout un attirail d'idées extérieures, de sentiments factices, de langage, propre à chaque génération et qui nous fait l'effet, quand nous le revoyons au grand jour, d'une toilette défraîchie, d'un habit hors d'usage. Cette loi de la décadence inévitable, qui ne touche qu'aux dehors du personnage humain, au choix passager qu'il a fait, à sa date, de certaines manières d'être ou de paraître, cette loi n'a pas épargné, chez Mme Sand, toute la partie sentimentale, le romanesque dans l'expression violente des sentiments ou l'invention des situations, l'invraisemblance exagérée des événements, l'emportement des thèses, la déclamation surabondante, l'excès d'un style trop lyrique, dont l'auteur lui-même souriait par moments; voilà les parties caduques et condamnées qui ont sombré pour toujours et qui, pour tout autre écrivain, auraient entraîné le reste de l'œuvre dans un pareil et irréparable naufrage.

Mais ici quel désastre eût été que la perte de tant d'œuvres en partie supérieures et de récits que le rayon de l'art a touchés! Que de choses resteraient et renaîtraient si un injuste oubli s'est un instant mépris sur elles! Tout ce qui est grâce aisée, création élégante, rêverie enchantée, sincérité de la passion, fantaisie merveilleuse, charme du style, tout cela ne mérite-t-il pas de vivre? Le temps fera de plus en plus sûrement son œuvre, ici comme ailleurs. Et après ce travail d'élimination, qu'il accomplit avec une justesse infaillible sur chaque grande renommée, il proclamera avec un immortel honneur cette puissance d'invention, qui n'exclut pas la faculté d'analyse, mais qui lui crée un cadre merveilleux; il proclamera que, grâce à cette richesse inépuisable d'imagination et ce don expressif du style, George Sand est restée un poète qui a peu d'égaux, un des plus grands poètes de sa race et de son temps.

Nous sommes maintenant à même, à ce qu'il semble, de répondre à la question que nous posons à la première ligne de cette étude. Oui, on reviendra à Mme Sand, après quelques années de négligence et quelques éliminations nécessaires dans son œuvre. Elle attirera de nouveau les générations nouvelles par l'éclat de cette poésie que nous avons essayé de définir. Quand elle ne servirait qu'à nous consoler, par quelques-unes de ses œuvres, de l'excès et du débordement du naturalisme contemporain, elle aurait eu raison d'écrire, même pour nous, même pour ce qui s'appelle la postérité. Elle aura sa place marquée dans la renaissance infaillible du roman, du théâtre et de la poésie idéalistes qui conserveront longtemps une clientèle considérable dans l'humanité de demain et d'après-demain, quoi qu'on fasse pour comprimer cet élan de l'esprit.

Ce sont des mœurs nouvelles qui ont amené le roman à prendre une si grande place dans la vie moderne. Mais rien ne nous oblige à croire que cette place sera éternellement occupée par le roman naturaliste. Comme nous l'avons déjà dit, il y aura partage entre les deux théories opposées ou peut-être oscillation périodique de l'esprit public entre l'une et l'autre. Ce qui a fait la royauté littéraire du roman, c'est en grande partie l'ennui moderne, cette maladie que les générations des autres siècles, moins excitées et plus croyantes, n'ont pas connue au même degré que nous; c'est l'ennui, ce vide absolu de l'esprit et du cœur, qui est un trait irrecusable des hommes de notre temps. Autrefois on avait pour se distraire et s'occuper, dans les intervalles du travail quotidien, soit la passion de l'esprit et de la conversation, comme au XVIII<sup>e</sup> siècle, soit les passions religieuses, comme au XVII<sup>e</sup> siècle, la curiosité violemment excitée par la Réforme et la Renaissance, comme au XVI<sup>e</sup>. Aujourd'hui, quand la vie, surmenée par le travail des affaires, est contrainte au repos, quelle ressource lui reste dans ce vaste désert des idées qui représente le monde intellectuel ou moral pour la majorité des hommes? C'est le roman qui tient alors la place qu'occupaient autrefois les livres de controverse dans les siècles anciens ou les grandes questions de critique et de rénovation sociale au dernier siècle. Le développement exagéré de la vie positive a créé du même coup l'irrésistible besoin d'y échapper. Rien, non rien, même le désir de faire vite fortune et d'appliquer cette rapide fortune à de rapides plaisirs, ne prescrit contre certaines exigences de l'esprit. On a beau jeter en pâture à l'homme de ce temps les amusements ou les divertissements violents, on parvient bien à le distraire un instant, à le passionner pendant une heure ou deux; on attire toute son activité au dehors, on l'y excite, on l'y épuise. Et au même instant où on le croit le plus oublieux de son \_moi\_ intérieur, il échappe à ces prises du dehors; il fait de soudaines rentrées en lui; il y revient, tout fatigué du train de vie qu'il menait hier, qu'il mènera demain. Mais aussi, presque aussitôt, déshabitué depuis longtemps de penser, il s'effraye de cette solitude inanimée, de ce silence qu'il trouve en lui; il a oublié de remplir et d'orner de pensées solides ce fond intérieur de l'âme qu'il n'habite qu'à de rares intervalles. L'idéal philosophique ou religieux ne visite plus guère cette âme vouée aux divinités vulgaires et faciles. Les lettres sévères rebutent depuis longtemps ces esprits restés arides sous une couche de banale culture. Quelle ressource lui restera pour remplir un instant ce grand vide qui s'ouvre devant lui? Le théâtre et le roman, qui ne diffèrent du théâtre que par le développement de l'action concentrée sur la scène intérieure. D'ailleurs, le roman est toujours là, toujours à sa portée et sous sa main; il se prête à remplir certaines heures où l'homme, en tête-à-tête avec lui-même, ne sait que penser. Il prend telle œuvre qui mène grand bruit, il la laisse, il la reprend à sa fantaisie. Le roman semble s'adapter de lui-même à ces intervalles inoccupés de la vie moderne; il remplit les repos de l'action ou des affaires, où l'homme, même le plus ordinaire, sent en lui je ne sais quelle vague lassitude ou quelle morne inquiétude qui ressemble à un besoin de penser.

Mais l'influence du roman ne s'arrête pas là; il n'est pas uniquement l'entretien et la distraction intellectuelle d'un grand nombre d'esprits vides ou médiocrement cultivés. Les intelligences les plus hautes elles-mêmes n'y échappent pas; c'est une sorte d'habitude qui s'est créée pour l'esprit. Je demandais à un philosophe distingué de ce temps quel était, d'ordinaire, le premier article qu'il lisait dans la Revue des Deux Mondes. Il me répondit avec ingénuité que c'était toujours par le roman qu'il commençait sa lecture. Le plus grave esprit de notre âge,

celui qu'on se figurait, surtout dans les dernières années de sa vie, comme naturellement absorbe dans les plus hautes méditations philosophiques ou religieuses, M. Guizot, me disait qu'il travaillait dans la première partie de la journée, qu'il faisait une promenade selon le temps, et que, tous les jours de sa vie, il rentrait à quatre heures pour se faire lire un roman anglais. Mais c'est surtout dans la vie des jeunes gens et des femmes que le roman s'est introduit, impose comme l'aliment principal de leur intelligence. On peut dire que, pour beaucoup, il est devenu la littérature unique.

C'est ici que se place naturellement un vœu, une espérance, si l'on aime mieux, en faveur de la renaissance de George Sand, comme un des maîtres injustement oubliés. Si l'on rêve pour le roman d'être autre chose que la distraction abaissée d'une intelligence en détresse, l'élément d'une curiosité vulgaire, s'il doit, comme les autres formes de l'art, racheter sa souveraineté par une fin élevée, la justifier, avoir un but, en un mot, ne serait-ce pas à la condition qu'il mit un peu d'idéal dans cette pauvre vie, si agitée en apparence, si surexcitée au dehors, bruyante à la surface, au dedans si terne et si morne? Ne serait-ce pas aller contre ce but que de proscrire cet idéal de la vie factice qui se joue devant notre imagination, comme on le proscriit avec tant de soin de la vie réelle? Et quel art est-ce donc, si c'en est un, de nous donner dans une succession de types avilis, de situations tour à tour ternes et violentes, de scènes triviales, de scandales odieux ou mesquins, sous prétexte d'études de mœurs, la représentation des réalités qui obsèdent notre vie de chaque jour, qui occupent et poursuivent nos regards? Il semble que le vice incurable du roman ainsi compris soit la négation même de sa fin légitime, qui est de relever l'homme, un instant, de toutes les tristesses et des misères, des trivialités et des ennuis de la vie quotidienne, de lui donner, pour quelques heures, l'illusion d'un monde où il puisse changer au moins le cours de ses idées et le train de ses soucis vulgaires, où les sentiments aient plus de force, les caractères plus d'unité, les passions plus de noblesse, l'amour plus d'élevation et de durée, le soleil plus d'éclat. Le roman anglais, qui s'est depuis longtemps acclimaté dans notre langue, et le roman russe, qui a fait récemment une entrée si superbe et triomphante dans notre littérature, sont beaucoup moins éloignés de cette conception qu'on ne le croirait. À un fond de réalisme, qui est dans les exigences toutes naturelles de l'esprit moderne, ces deux formes les plus récentes du roman, soit dans George Eliot, soit dans le comte Tolstoï, joignent tout un ensemble d'aspirations sévères et de poursuites élevées qui les rapprochent singulièrement, par certains points, de l'idéal que nous venons de décrire.

C'était aussi là, nous l'avons vu, l'idée que George Sand s'était faite du roman, au début de sa vie littéraire<sup>[12]</sup>. Transformer la réalité des caractères et des passions en l'élevant au-dessus des vulgarités et des laideurs, craindre avant tout de l'avilir dans le hasard des événements, qu'est-ce que cela, sinon chercher par tous les moyens l'expression la plus complète et la plus saisissante du rêve de la vie, verser quelques rayons d'idéal dans notre triste et pâle existence? N'est-ce pas là de l'art, du vrai, du grand art? Notre vie est dure ici-bas, dit George Sand, et nous n'y pouvons jamais être assez contents de nous ni des autres pour ne pas désirer de rêver tout éveillés.--Personne, plus et mieux qu'elle, et d'une main plus prodigue, n'a semé sur nous les enchantements de ce rêve. Nous ne pourrions jamais nous soustraire à cette soif de fiction, à moins que notre monde ne se transforme en une sorte de paradis où l'idéal d'une vie meilleure ne sera plus possible.

En attendant, nous aspirerons toujours a sortir de nous-memes; toujours notre imagination fera son charme et son ivresse de ce breuvage delicieux, la poesie sous les formes variees de l'art, le poeme, le theatre ou le roman. Que deviendrais-je si, a la place du breuvage exquis, votre main impitoyable me verse une seconde fois le breuvage vulgaire dont je suis rassasie? C'est la gloire de George Sand d'avoir, dans sa longue carriere, toujours echappe a ce peril, et toujours epargne a ses amis inconnus cet affreux deboire. Sur ce point-la, au moins, elle ne les a jamais trompes.

NOTES:

[Note 8: "On a pretendu que, dans ce roman, j'avais peint le caractere de Chopin avec une grande exactitude sous le nom du prince Karoll. On s'est trompe, parce que l'on a cru reconnaitre quelques-uns de ses traits, et, procedant par ce systeme, trop commode pour etre sur, on s'est fourvoye de bonne foi." (\_Histoire de ma vie\_, t. X, p. 231.)]

[Note 9: \_Revue des Deux Mondes, Revue litteraire\_, 1er janvier 1887.]

[Note 10: "\_Roman\_", veut dire, au moyen age, composition en langue romane, c'est-a-dire en francais, et specialement, comme les compositions le plus en honneur sont les chansons de geste, il prend le sens de chanson de geste. A la fin du moyen age, il veut dire successivement chanson de geste mise en prose (roman de chevalerie), histoire en prose de quelques grandes aventures imaginaires, puis histoire en prose de quelques aventures inventees a plaisir, et finalement recit invente a plaisir. Qu'on aille retrouver dans cette derniere evolution de sens la poesie ecrite en roman!" (A. Darmesteter, \_la Vie des mots\_, p. 16).]

[Note 11: M. Jules Lemaitre, \_Revue Bleue\_, 8 janvier 1887.]

[Note 12: Voir chapitre II]

## CHAPITRE V

### LA VIE INTIME A NOHANT

### LA METHODE DE TRAVAIL DE GEORGE SAND

### SA DERNIERE CONCEPTION DE L'ART

Avant de prendre conge de George Sand, nous voudrions l'etudier un instant dans sa vie intime et l'y saisir d'un coup d'oeil retrospectif. Quand cette etude n'est pas faite, on n'a jamais la notion complete d'un ecrivain, surtout si cet ecrivain est une femme. Cette vie ne commence veritablement qu'a l'epoque de l'etablissement definitif a Nohant, ou George Sand se fixa en 1839, apres le voyage en Suisse avec Liszt et Mme d'Agoult, et une retraite de quelques mois a Majorque, avec Chopin, le grand artiste deja bien malade. Il y eut encore, ici et la, plusieurs sejours provisoires a Paris, pour l'education des enfants, Maurice et Solange; mais des ce moment-la, c'est Nohant qui est devenu son sejour habituel, son centre d'action; c'est la que son existence est fixee et qu'elle a pu realiser son reve, l'idee d'une vie arrangee pour elle,

ses enfants et ses amis. C'est la que se developpe et s'acheve, dans un cadre fixe et familier, ce que je pourrais appeler la \_derniere maniere\_ de George Sand, sur laquelle nous voudrions arreter et retenir l'attention du lecteur.

Nous devons rappeler cependant quelques traits de la vie anterieure, celle qui a ete l'objet ou le pretexte de tant de legendes. Se souvient-on, a ce propos, du joli conte d'Alfred de Musset, l'\_Histoire d'un merle blanc\_? C'etait une bien vieille histoire que celle qui s'etait passee vers 1833 et 1834 a Paris et a Venise. Mais elle marque bien l'origine et le point de depart de cette vie d'abord si fantasque et livree a l'aventure. On trouve tout, meme l'histoire des autres dans cette fantaisie, quelque peu arrangee, mais transparente, du poete racontant les malentendus qui l'accueillent a son entree dans la vie, les malveillances qu'il subit dans sa famille meme, a cause de son plumage et de son ramage inusites, les accidents et les deceptions de tout genre qui lui font sentir chaque jour combien il est penible, bien que glorieux, d'etre en ce monde "un merle exceptionnel"!

Apres plusieurs aventures dont il est sorti perdant chaque fois beaucoup de ses illusions et un peu de ses plumes, il rencontre enfin sa consolation sous la forme de la merlette de ses reves, de la merlette ideale. "Acceptez ma main sans delai; marions-nous a l'anglaise, sans ceremonie, et partons ensemble pour la Suisse.--Je ne l'entends pas ainsi, me repondit la jeune merlette; je veux que mes noces soient magnifiques et que tout ce qu'il y a en France de merles un peu bien nes y soient solennellement rassembles." Le mariage se fait, malgre tout, a l'\_anglaise\_, mais avec un grand concours d'artistes emplumes, et l'on part pour la Suisse, Venise ou autres lieux. "J'ignorais alors que ma bien-aimee fut une femme de plume; elle me l'avoua au bout de quelque temps; elle alla meme jusqu'a me montrer le manuscrit d'un roman ou elle avait imite a la fois Walter Scott et \_Scarron\_. Je laisse a penser le plaisir que me causa une si aimable surprise.... Des cet instant nous travaillames ensemble. Tandis que je composais mes poemes, elle barbouillait des rames de papier. Je lui recitais mes vers a haute voix, et cela ne la genait nullement pour ecrire pendant ce temps-la.... Il ne lui arrivait jamais de rayer une ligne ni de faire un plan avant de se mettre a l'oeuvre. C'etait le type de la merlette lettree." Bien des traits sont justes dans cette esquisse; un seul detonne avec la physionomie de la \_romanciere\_. A aucune epoque sa plume, libre dans le domaine des idees, ne s'abaissa a la caricature ni a la parodie. Nous comprenons que la merlette lettree ait rappele a son ami Walter Scott et ses larges et puissants recits; mais nous sommes stupefaits quand nous voyons le satirique injuste joindre a ce nom celui de Scarron. Meme dans ses plus grandes hardiesses de pensee, Lelia resta Lelia, et jamais une equivoque ni une plaisanterie cynique n'alourdit ou n'effleura son aile, amie du grand vol et de la lumiere.

Nous ne raconterons pas la fin de l'histoire, dont on peut voir la contre-partie dans \_Elle et Lui\_. Elle est triste dans les deux recits; elle l'avait ete dans la realite, et tout le monde la sait a peu pres, ce qui suffit. C'est affaire a la chronique d'entrer dans ce genre d'intimite, bien au dela de ce qui est necessaire. Nous avons voulu seulement marquer, sans insister, la place d'une premiere George Sand, tres prompte a se prendre et aussi a se deprendre, mettant tout son enjeu dans une passion, l'y perdant en belle joueuse, guerissant de chaque passion, mais non du jeu lui-meme, apportant en ces diverses tentatives une sorte de naivete incorrigible et de bonte facile, melant a ces cultes changeants des cultes episodiques pour tel art ou telle

science, la poesie avec l'un, la musique avec l'autre, la philosophie avec un troisieme. C'est celle dont l'image s'est imposee a l'esprit de ses contemporains, dans l'ivresse de la jeunesse et des premiers triomphes, celle qui vivait tantot en etudiant ou en artiste, tantot en pelerin, sous des habits d'homme, dans le quartier Latin ou sur toutes les routes de l'Europe et particulierement sur les grands chemins de la boheme et autres pays imaginaires, abandonnant sa vie aux hasards des bons ou des mauvais gites, a la camaraderie des voyageurs de rencontre, dont elle illumine un instant le personnage des feux de son imagination, dont elle partage ou subit l'aventureuse hospitalite, les etranges fantaisies, les passions irreparables. Henri Heine, qui l'a vue souvent a la fin de cette periode (de 1833 a 1840), nous a laisse d'elle un vif portrait, qui doit etre ressemblant: "son visage peut etre nomme plutot beau qu'interessant, disait-il; la coupe de ses traits n'est cependant pas d'une severite antique, mais adoucie par la sentimentalite moderne, qui repand sur eux comme un voile de tristesse. Son front n'est pas haut, et sa riche chevelure du plus beau chatain tombe des deux cotes de la tete jusque sur ses epaules. Ses yeux sont un peu ternes, doux et tranquilles. Elle n'a pas un nez aquilin et emancipe, ni un spirituel petit nez camus. Son nez est simplement un nez droit et ordinaire. Autour de sa bouche se joue habituellement un sourire plein de bonhomie, mais qui n'est pas tres attrayant; sa levre inferieure, quelque peu pendante, semble reveler une certaine fatigue. Son menton est charnu, mais de tres belle forme. Aussi ses epaules, qui sont magnifiques.... Sa voix est mate et voilee, sans aucun timbre sonore, mais douce et agreable.... Elle brille peu par sa conversation. Elle n'a absolument rien de l'esprit petillant des Francaises ses compatriotes, mais rien non plus de leur babil intarissable. Avec un sourire aimable et parfois singulier, elle ecoute quand d'autres parlent, comme si elle cherchait a absorber en elle-meme les meilleures de vos paroles.... Cette particularite est un trait sur lequel M. de Musset appela un jour mon attention. "\_Elle a par la un grand avantage sur nous autres\_", me dit-il[13]" Et le portrait continue tranquillement sur ce ton modere, egaye par quelques-unes de ces epigrammes dont l'auteur ne pouvait pas s'abstenir longtemps.

Pour ce premier portrait, il semble qu'il n'y ait plus a y revenir. La seconde partie de cette vie, de beaucoup la plus longue d'ailleurs, nous offre cet interet particulier, que c'est elle-meme, par son propre choix, qui l'organise et la gouverne, "qui la soustrait, autant que possible, au hasard des evenements ou au caprice des affections". Suivons-la, quand elle est definitivement retiree de la vie d'aventure, de l'existence errante et sans foyer, dans l'intimite de Nohant, dont elle a si cherement rachete les reliques et les souvenirs, ou elle recueille ses enfants, ou elle les voit grandir, ou elle les marie, ou plus tard sa joie profonde et calme de jeune aieule se repandra sur la tete de ses petits-enfants sans suspendre un seul instant sa production incessante, sans gener cette prodigalite d'un talent qui remplit pres d'un demi-siecle de ses inventions et de ses reves, de ses idees ou de ses passions, qui charme ou qui epouvante, qui remue l'ame de cinq a six generations. Car c'est un trait a noter que le silence, cette forme de l'oubli, n'a commence pour elle qu'apres sa mort. Tout le temps qu'elle a vecu, elle a ecrit, et par la elle a puissamment agi sur ses contemporains; c'est agir assurement que d'agiter ainsi les esprits d'un temps, d'inquieter les consciences, d'y produire ces grands mouvements de sympathie ou d'antipathie qui sont les flux et les reflux de l'opinion publique. Et qui l'a fait plus que George Sand dans ce siecle?

Elle s'est peinte elle-meme dans cette seconde partie de sa vie, presque

sans y penser, au moyen de sa Correspondance, bien plus instructive a cet egard que l'Histoire de ma vie, qui s'arrete brusquement au plus beau moment de sa carriere litteraire. C'est la Correspondance, et surtout la partie tres copieuse qui s'etend sur les vingt-cinq dernieres annees, que nous avons relue pour confronter les impressions de l'auteur avec nos souvenirs, ceux que nous avons emportes d'une visite que nous fimes a Nohant, au mois de juin 1861.

Vers cette epoque deja lointaine, George Sand ecrivait a l'un de ses amis, en l'engageant a venir la voir: "Nous avons encore de belles journees ici. Notre climat est plus clair et plus chaud que celui des environs de Paris; Le pays n'est pas beau generalement chez nous: terrain calcaire, tres frumental, mais peu propre au developpement des grands arbres; des lignes douces et harmonieuses; beaucoup d'arbres, mais petits; un grand air de solitude, voila tout son merite. Il faudra vous attendre a ceci, que mon pays est, comme moi, insignifiant d'aspect. Il a du bon quand on le connait; mais il n'est guere plus opulent et plus demonstratif que ses habitants."

Peu demonstrative, c'etait vrai, comme l'avait indique autrefois Henri Heine, et meme insignifiante d'aspect, pourquoi ne pas le dire? c'etait vrai aussi, pendant les premiers instants. Quand je la vis, ses cinquante-sept ans avaient marque leur empreinte sur toute sa personne et en avaient amorti l'effet, eteignant cette grace jeune et passionnee d'autrefois, cet eclat de physionomie qui, a travers la lourdeur de certains traits, avait ete sa principale beaute. La taille s'etait epaissie; les yeux restaient beaux, mais comme noyes dans un certain vague ou une certaine indolence, qui s'etaient augmentes avec l'age; il y avait en tout cela un peu d'inertie et comme une sorte de fatigue intellectuelle; elle semblait se refuser d'abord a de nouvelles connaissances ou au commerce de nouvelles idees qui n'entraient pas d'emblee dans les siennes, ou du moins ne s'y preter qu'avec peine.

Hospitaliere, mais gravement et silencieusement, si l'on s'en etait tenu a cette premiere impression, on aurait pu la juger assez severement; il ne fallait pas s'y tenir, et, selon son expression, elle et son pays avaient du bon quand on les connaissait. On croira peut-etre que cette froideur de premier aspect etait un fait accidentel, personnel au visiteur inattendu de 1861. Il serait naturel de le croire; ce ne serait pourtant pas exact. On nous a raconte une bien jolie histoire sur l'impression que ressentit, a son arrivee, l'un de ses visiteurs les plus attendus, les plus souhaitees, Theophile Gautier; il avait fait pour elle le grand sacrifice de quitter son boulevard, et il arrivait avec la conviction des Parisiens qui s'imaginent etre des heros pour aller voir un ami dans sa province; il débarquait a Nohant avec l'idee de son heroisme et dans l'attente de le voir recompense par la joie de George Sand, mesurant d'avance l'effusion de l'accueil a la vivacite, presque a la violence de l'invitation. Cependant George Sand restait calme, plus que calme, silencieuse, avec cet air indolent et lasse qui m'avait frappe en elle. Elle le quitte un instant pour donner des ordres. Lui, etonne, de plus en plus mecontent, se plaint a son compagnon de voyage, un habitue de la maison, d'un pareil accueil; son mecontentement, comme il arrive, s'exalte en s'exprimant; il veut partir, il rassemble sa canne, son chapeau, sa valise. Le temoin de cette grande colere va en toute hate prevenir George Sand pour qu'elle en conjure l'effet. Elle ne comprend rien d'abord a ce qu'on lui raconte. Quand elle a compris, elle fremit d'un pareil accident; une telle deception la bouleverse, elle se desespera. "Vous ne lui aviez donc pas dit, s'ecrie-t-elle ingenuement, que j'etais une bete?" On l'entraîne vers Theophile Gautier; les



explications commencent; elles ne furent pas longues; il comprit bientôt, a l'accent de la desolation, combien il se trompait, et sa rentrée fut triomphale.

La conversation de George Sand était à l'avenant. Elle n'avait jamais été bavarde, elle l'était moins encore en vieillissant, hormis les jeux de famille et les contes aux enfants. De l'esprit, elle n'en avait pas, ni au sens parisien du mot, ni au sens gaulois. Elle l'admirait plus que de raison chez les autres, tout en le comprenant avec une certaine peine; il lui fallait un effort d'attention pour en saisir le jeu et s'habituer à ces surprises qu'il lui causait toujours. D'elle-même, elle serait restée volontiers en dehors de ces fantaisies étourdissantes, de ces vives saillies, de cette gymnastique alerte de l'idée, de ces attaques et de ces ripostes où excellaient quelques-uns de ses contemporains et de ses amis; elle aurait fait, parmi eux, triste figure si l'on n'avait connu d'ailleurs la haute valeur de cette intelligence. Je me la représente difficilement dans ces fameux diners de chez Magny, où se réunissaient alors les plus brillants jouteurs de la plume ou de la parole. Elle-même craignait, en y allant (ce qu'elle ne manquait pas de faire chaque fois qu'elle passait par Paris), d'y apporter de l'embarras pour les autres et de la gêne dans cette conversation éblouissante, paradoxale, qui ne laissait pas de l'étonner. "Je vois, grâce à vous, écrivait-elle à l'un de ses plus zélés correspondants, le dîner Magny comme si j'y étais. Seulement il me semble qu'il doit être encore plus gai sans moi; car Theo[14] a parfois des remords quand il s'émancipe trop à mon oreille. Dieu sait pourtant que je ne voudrais, pour rien au monde, mettre une sourdine à sa verve. Elle fait d'autant plus ressortir l'inalterable douceur de l'adorable Renan, avec sa tête de \_Charles le Sage\_. " On ne se figure pas George Sand avec son calme, avec son sérieux, donnant la réplique aux terribles malices de Sainte-Beuve, le chef du chœur, aux ironies de Flaubert, aux paradoxes "exuberants" de Théophile Gautier. Elle se plaignait parfois de cette outrance dans la plaisanterie, et de ce qu'elle appelait, d'un mot qui revient souvent dans sa correspondance, la \_blague\_, chez les artistes et les lettres de Paris. Elle a besoin de protester, au nom du bon sens, du goût et du sérieux de la vie, quand la mesure a été dépassée. "Je ne sais, écrit-elle à Flaubert, si tu étais chez Magny un jour où je leur ai dit qu'ils étaient tous des \_messieurs\_. Ils disaient qu'il ne fallait pas écrire pour les ignorants; ils me conspuaient, parce que je ne voulais écrire que pour ceux-là, vu qu'eux seuls ont besoin de quelque chose. Les maîtres sont pourvus, riches et satisfaits. Les imbeciles manquent de tout, je les plains. Aimer et plaindre ne se séparent pas. Et voilà le mécanisme peu compliqué de ma pensée." Elle ne convertissait personne, mais elle donnait à chacun une raison nouvelle de l'estimer, en parlant ainsi.

Telle je la vis dans cette journée que nous passâmes à causer. Bien des choses de fond nous séparaient; mais, parmi les écrivains célèbres, et même parmi ceux qui ne le sont pas, je n'en ai pas connu un seul qui respectât plus et mieux les opinions des autres et qui imposât moins ses idées. Elle mettait à l'aise ses adversaires par un ton de bonhomie ou il n'y avait rien de simulé; elle indiquait sa manière de voir d'un trait simple et sobre; elle n'insistait pas. Même dans ses lettres, elle n'aimait guère la discussion, elle ne la prolongeait pas volontiers, au moins dans l'ordre de ses idées sociales et politiques. Bien qu'elle y mit toute son ardeur, elle ne recherchait pas pour elles l'occasion de la controverse; elle craignait de les compromettre. "Je n'ai pas de facultés pour la discussion, disait-elle, et je fuis toutes les disputes, parce que j'y suis toujours battue, eusse-je dix mille fois

raison." Et quand par hasard elle s'est aventurée sur le terrain brûlant ou ses rêves humanitaires essayent de prendre pied, elle interrompt, des qu'elle peut, la discussion: "Il paraît que je ne suis pas claire dans mes sermons; j'ai cela de commun avec les orthodoxes, mais je n'en suis pas; ni dans la notion de l'égalité, ni dans celle de l'autorité, je n'ai pas de plan fixe. Tu as l'air de croire que je te veux convertir à une doctrine, mais non, je n'y songe pas. Chacun part d'un point de vue dont je respecte le libre choix. En peu de mots, je pense résumer le mien: Ne pas se placer derrière la vitre opaque par laquelle on ne voit rien que le reflet de son propre nez."

Cette insignifiance d'aspect n'était que pour le premier regard. Si le hasard ou une bonne inspiration amenait l'entretien sur certains sujets qui lui étaient familiers, sa parole froide et paresseuse s'animait un peu; ses grands yeux alanguis reprenaient du mouvement et de l'éclat. Sur deux sujets surtout, elle aimait à causer: la vie de famille et le théâtre. Il n'était pas aisé de l'attirer sur le roman, même sur ses romans à elle. Chose singulière! elle les avait presque tous oubliés, et ce n'était pas une affectation, c'était une des formes ou l'un des signes de ce génie naturel qui travaillait en elle presque sans un effort de volonté. Avec les années survenantes, d'autres inspirations avaient pris la place des premières. Aussi est-ce avec une parfaite sincérité qu'elle raconte dans sa correspondance qu'elle est en train de refaire connaissance avec quelques-uns de ses romans les plus célèbres. À la lettre, c'est du nouveau pour elle. Ce qu'elle m'avait dit de cette singulière sensation d'un auteur qui se ressaisit lui-même, elle l'exprime à merveille, vers le même temps, dans une de ses lettres à Dumas fils: "J'ai essayé, ces jours-ci, de devenir, moi aussi, un lecteur de ce pauvre romancier. Ça m'arrive tous les dix ou quinze ans de m'y remettre comme étude sincère et aussi désintéressée que s'il s'agissait d'un autre, puisque j'ai oublié jusqu'aux noms des personnages et que je n'ai que la mémoire du sujet sans rien des moyens d'exécution. Je n'ai pas été satisfaite de tout; il s'en faut. J'ai relu l'Homme de neige et le Château des Désertes. Ce que j'en pense n'a pas grand intérêt à rapporter; mais le phénomène que j'y cherchais et que j'y ai trouvé est assez curieux et peut vous servir." Elle était, à ce moment, tombée dans un de ces états de stérilité passagère que connaissent tous les écrivains. Il fallait pourtant se remettre à son état. "Mais alors, votre serviteur! il n'y avait plus personne. George Sand était aussi absent de lui-même que s'il fut passé à l'état de fossile. Pas une idée d'abord, et puis, les idées revenues, pas moyen d'écrire un mot." Dans un accès de désespoir, elle prit un ou deux romans d'elle. D'abord elle ne comprenait rien du tout. "Peu à peu ça s'est éclairci. Je me suis reconnue, dans mes qualités et mes défauts, et j'ai repris possession de mon moi littéraire. À présent, c'est fini, en voilà pour longtemps à ne pas me relire."

Elle avait une sorte de modestie très particulière; elle était homme de lettres sans en avoir le principal défaut, la préoccupation dominante de soi-même et l'idée fixe de ses œuvres. Elle était sensible à l'éloge et ne laissait pas de connaître sa valeur; mais c'était le don de produire qu'elle estimait chez elle plutôt que telle ou telle œuvre. Elle ne ramenait jamais d'elle-même le nom d'un de ses romans, et quand ce nom revenait, elle ne s'en souvenait que confusement. J'ai rarement vu à ce point le détachement d'un auteur; il m'arriva plusieurs fois de l'étonner par la fidélité de ma mémoire, moins ingrate que la sienne pour tant d'œuvres charmantes et passionnées.

Au fond, j'ose à peine le dire, tant ce mot est décrié par l'école des

artistes raffines, c'était une bourgeoise. Elle en avait les habitudes, les instincts, particulièrement celui de la maternité, qui était à l'état de prédestination chez elle, bien que souvent mal appliqué et détourné de son but. C'était une âme bourgeoise avec une imagination byronienne. Ce qu'il y a de constant, dans sa correspondance, c'est le souci de son intérieur, de son ménage, de ses enfants. Tout s'y ramène; elle presse sans cesse ses amis de venir la chercher là où sont ses racines. Dans cette dernière partie de son existence, combien elle se montre différente de cette fantasque et superbe amazone d'un idéal chimérique, qui avait chevauché, dans de folles équipées, à travers tant de cœurs brisés! C'est elle, c'est la même qui, ramenée dans des conditions à peu près normales d'existence et dans son cadre familial, décrit ainsi cette vie qui est devenue sa plus chère habitude et comme sa dernière religion. "A Nohant, c'est toujours la même régularité monastique: le déjeuner, l'heure de promenade, les cinq heures de travail de ceux qui travaillent, le dîner, le cent de dominos, la tapisserie, pendant laquelle Manceau[15] me fait la lecture de quelque roman; Nini[16], assise sur la table, brodant aussi; l'ami Borie ronflant, le nez dans le calorifère et prétendant qu'il ne dort plus du tout; Solange le faisant enrager; Emile (Aucante) disant des sentences." Voilà bien le tableau de famille auquel se mêlent quelques profils d'amis. Car ce Nohant est une auberge hospitalière, tout à fait écossaise, ouverte toute l'année aux intimes. Le jour, quand elle se porte bien, elle travaille à "son petit Trianon"; elle brochette des cailloux, elle arrache de mauvaises herbes, elle plante du lierre; elle s'éreinte dans un jardin de poupée, et cela la fait dormir, dit-elle, et manger on ne peut mieux. On la voit d'ici, et dans quel costume négligé je la surpris, cette bonne travailleuse de la terre!

La vie d'intérieur, elle l'avait d'ailleurs recherchée, même à travers les circonstances les plus contraires, à condition que l'intérieur fut réglé par elle et qu'on lui laissât certaines libertés, d'ordinaire inconciliables. Quel est le sentiment qui dominait quand elle alla s'établir avec ses enfants à Majorque, trainant avec elle le pauvre Chopin, déjà très malade? Il faut lire ses lettres de l'hiver de 1839, datées de l'abbaye de Valdemosa, pour se rendre compte de cette sorte de maternité exaltée dans laquelle s'était transformée toute autre affection et qu'elle étendait sur le grand artiste souffrant. Dans cette famille réunie d'une façon assez bizarre, n'est-ce pas comme un autre enfant à elle qu'elle soigne et pour lequel elle se dévoue ainsi? Ne pourrait-on pas s'y tromper? La vieille Chartreuse était d'une poésie incomparable; la nature était admirable, grandiose et sauvage; des aigles traversaient l'air au-dessus de leur tête; mais le climat devenait horrible, la pluie torrentielle; les habitants hostiles les regardaient comme des pestiférés. Tout cela eut paru tolérable si Chopin avait pu s'en arranger; mais cette poitrine, blessée à mort, allait de mal en pis. Une femme de chambre, amenée de France à grands frais, commençait à refuser le service, comme trop pénible. On voyait le moment où Lelia, après avoir fait le coup de balai et le pot-au-feu, allait aussi tomber de fatigue; car, outre son travail de précepteur pour Maurice et Solange, outre son travail littéraire, il y avait les soins continus qu'exigeait le malade et l'inquiétude mortelle qu'il lui causait. Enfin, faut-il le dire? Lelia était couverte de rhumatismes. On partit enfin; Chopin put partir aussi et, grâce à elle, arriva à Paris[17]. Il n'était que temps. Sans insister sur ce sujet, on pourrait dire qu'il y eut presque toujours ainsi, dans les affections les plus diverses de George Sand, je ne sais quel instinct maternel indécis ou égare, ce qui faisait dire à un homme d'esprit "qu'elle était la fille de Jean-Jacques Rousseau et de Mme de Warens". L'infirme

morale de cette nature, incomplete et prodigue, etait de confondre des sentiments trop differents dans une sorte de melange que l'opinion, meme la plus indulgente, jugeait souvent equivoque et refusait de comprendre.

Quand l'instinct maternel fut a peu pres degage de l'alliage et rendu a ses veritables objets, il s'empara de cette vie en maitre, presque en tyran. La vie de famille l'envahit. Elle est l'esclave de ses enfants et de ses petits-enfants; elle organise toute son existence pour les tenir en joie avec des jouets, avec des recits, pour les elever, plus tard pour leur gagner des dots et les bien marier. C'est pour eux qu'elle fonde son fameux theatre des marionnettes, qui tient une si grande place dans sa vie. Maurice est l'\_impresario\_; elle-meme est le poete de ces petits drames[18]. "Je suis restee tres gaie, sans initiative pour amuser les autres, mais sachant les aider a s'amuser."

Quand elle voulut bien me promener a travers toute sa maison, apres une station au jardin, non loin de la riviere ou elle avait manque, aux jours d'autrefois, dans un acces de jeune desesper, de chercher une fin a une existence dont la perspective la troublait deja, c'est dans la petite salle de theatre qu'elle me conduisit, comme dans un lieu consacre par les rites joyeux de la famille. Mais le theatre etait vide et demeure. Sur les parois humides je pus voir encore

Du spectacle d'hier l'affiche dechiree.

Tout sentait l'abandon momentane dans la gentille salle, habituee aux applaudissements, aux rires de la famille et des amis. On avait passe l'hiver et le printemps a Tamaris, pres Toulon, sur les bords de la Mediterranee. On revenait esseule, un peu desorientee a Nohant. La vie accoutumee n'avait pas encore repris son cours. La maitresse de maison ne savait encore "ou fourrer sa personne, ses bouquins et ses paperasses". On lui arrangeait un cabinet de travail. Maurice s'etait ennuye a Tamaris, "de voir toujours la mer sans la franchir". Il s'etait envolé en Afrique. De la il etait parti sur le yacht du prince Napoleon pour Cadix et Lisbonne; il etait meme question pour lui d'aller en Amerique. Les comediens ordinaires de Nohant etaient tous en vacances, et je crois me souvenir que \_Balandard\_, la grande marionnette dont il est si souvent question dans les lettres, etait en reparation.

On echappait difficilement, quand on venait a Nohant, a cette douce manie dont toute la maison etait possedee. Je n'y echappai, ce jour-la, que grace a l'absence des principaux personnages de l'illustre theatre. En temps ordinaire, George Sand s'y mettait tout entiere, coeur et ame, avec ses doigts de fee. Elle faisait des scenarios et des costumes pour les bonshommes; elle cherchait des effets nouveaux de travestissements et de mots; elle s'enthousiasmait franchement de ceux qu'avait trouves son fils Maurice. C'etait pour elle comme une feerie perpetuelle dont elle s'enchantait naivement, ne croyant pas qu'il puisse y avoir de plus grand plaisir pour les amis qu'elle invitait[19]. Il n'est pas douteux que sa vocation litteraire, d'ailleurs assez discutable, pour le theatre, ne fut nee et ne se fut developpee au contact de ses marionnettes.

Elle et ses enfants avaient fait, durant plusieurs hivers consecutifs dans la retraite de Nohant, avec quelques amis, leur seule distraction et leur principal souci de ces representations, qui finissaient par envahir les journees entieres par le soin avec lequel on les preparait, au grand etonnement des voisins immediats et des paysans, intrigues par une agitation sans but. Mme Sand a peint sous de vives couleurs cette

vie en partie double, vie réelle et vie d'artiste mélangées, en la transfigurant sur une plus grande scène, dans une de ses plus intéressantes nouvelles. Le fond est tout à fait le même. C'est "une sorte de mystère, qui résultait naturellement du vacarme prolongé assez avant dans les nuits, au milieu de la campagne, lorsque la neige ou le brouillard enveloppaient la maison, et que les serviteurs mêmes, n'aidant ni aux changements de décor ni aux soupers, quittaient de bonne heure le logis; le tonnerre, les coups de pistolet, les roulements de tambour, les cris du drame et la musique du ballet, tout cela avait quelque chose de fantastique, et les rares passants qui en saisirent de loin quelque chose n'hésiterent pas à nous croire fous ou ensorcelés." C'est bien là le point de départ de cet ingénieux et charmant récit qui servit de thème à l'analyse de quelques idées d'art et où il n'est pas difficile de reconnaître dans le Château des Désertes une sorte de Nohant idéalisée, de même que dans Celio et dans Stella les enfants de celle qui avait retracé avec complaisance quelques-uns de ses propres traits dans la touchante image de Lucrezia Floriani. C'est ainsi que, sous sa main habile, la réalité devenait de l'art et souvent du grand art. Dans un autre roman, l'Homme de neige, un des récits les plus dramatiques de George Sand, il faut remarquer le rôle considérable que l'auteur attribue à une représentation de marionnettes. C'est un peu la scène des comédiens dans Hamlet qui nous est rendue, avec de plus petites proportions et sur un plus petit théâtre. Mais cette scène est capitale, comme dans la pièce de Shakespeare, et les plus grands intérêts, la révélation et le châtiment du crime, soupçonné non encore connu, tout est suspendu à cette représentation où Christian Waldo et l'avocat Socfle mettent tout leur esprit et toute leur âme à combiner les jeux de scène et les surprises de la conversation imaginée, d'où doit sortir le dénouement. Encore un souvenir dramatisé du Théâtre de Nohant.

Mère de famille dévouée, tout entière à la vie intérieure qu'elle crée autour d'elle, elle aimait qu'on la représentât sous cet aspect, et c'est dans ce sens qu'elle répondait aux questions de M. Louis Ulbach, qui avait l'intention de faire son portrait dans un journal. Elle l'assurait que, depuis vingt-cinq années, sa vie était bien banale. "Que voulez-vous, disait-elle, je ne puis me hausser. Je ne suis qu'une bonne femme à qui on a prêté des férociétés de caractère tout à fait fantastiques." Elle tenait beaucoup à ce que l'on détruisît, dans l'opinion publique, la légende d'autrefois. "On m'a accusée de n'avoir pas su aimer passionnément. Il me semble que j'ai vécu de tendresse et qu'on pouvait bien s'en contenter. À présent, Dieu merci, on ne m'en demande pas davantage, et ceux qui veulent bien m'aimer, malgré le manque d'éclat de ma vie et de mon esprit, ne se plaignent pas de moi."

Elle me disait à peu près la même chose, en termes fort simples. En abrégé cette lettre biographique, il me semble que je reproduis quelques traits de sa conversation. Elle écrivait facilement, disait-elle, et avec plaisir, c'était sa récréation; car la correspondance était énorme, et c'était là le travail. Si encore on n'avait à écrire qu'à ses amis! Mais elle était assaillie. "Que de demandes touchantes ou saugrenues! Toutes les fois que je ne peux rien, je ne réponds rien. Quelques-unes méritent que l'on essaye, même avec peu d'espoir de réussir. Il faut alors répondre qu'on essayera... J'espère, après ma mort, aller dans une planète où l'on ne saura ni lire ni écrire." Chacun fait à sa manière l'image de son Paradis. Elle avait tant écrit pendant sa vie qu'elle voulait se reposer d'écrire toute l'éternité. Et de fait elle était l'obligeance même, mais sans banalité. Il est impossible de n'être pas touché, en parcourant cette vaste

correspondance, de la bienveillance, je dirai meme de la charite d'ame et d'art avec laquelle cette femme superieure se met a la portee des talents ou fractions de talent qui l'implorent, de la franchise d'eloge qui encourage les uns, de la sincerite, non sans menagements, destinee a decourager les autres. C'est surtout l'avocat politique qui est infatigable en elle. Plus libre que son parti, bien que republicaine de naissance, comme elle le dit, elle ne cesse pas de demander, non pour elle, grand Dieu! mais pour des amis ou des clients politiques, menaces ou frappees apres le coup d'Etat, de reclamer pour qu'on les laisse en France ou qu'on les rappelle de l'exil, et aupres de qui? aupres du prince Louis-Napoleon lui-meme, d'abord president, puis empereur, qui lui accordait un credit presque illimite d'influence. George Sand ne menageait pas ce credit; sans rien ceder de ses opinions personnelles, elle obtenait presque toujours ce qu'elle demandait, et cela fait le plus grand honneur a la solliciteuse et au sollicite. C'est une des rares circonstances ou les droits de l'humanite l'emportaient soit sur l'orgueil des partis irreconciliables, soit sur l'orgueil du pouvoir infailible.

George Sand ne cachait rien ou presque rien de ses affaires intimes; elle ne modifiait cette vie si bien reglee que pour accomplir quelques excursions en France, qui lui etaient necessaires pour chercher des cadres a ses romans; je ne parle pas d'un etablissement qu'elle fit vers la fin a Palaiseau, pour etre, disait-elle, plus a la portee des theatres de Paris, ou elle avait plusieurs pieces en preparation. Sauf cet episode assez court, c'est a Nohant qu'elle avait destine de mourir, et c'est la, en effet, qu'elle mourut, a l'age de soixante-douze

ans, le 8 fevrier 1876. Elle n'avait aucune raison d'etre discrete sur sa position materielle: "Mes comptes ne sont pas embrouilles. J'ai bien gagne un million avec mon travail (en 1869); je n'ai pas mis un sou de cote; j'ai tout donne, sauf vingt mille francs, que j'ai places pour ne pas couter trop de tisane a mes enfants si je tombe malade; et encore ne suis-je pas bien sure de garder ce capital; car il se trouvera des gens qui en auront besoin, et si je me porte assez bien pour le renouveler, il faudra bien lacher mes economies. Gardez-moi le secret, pour que je les garde le plus possible."

Quand il lui arrivait de faire allusion a quelque circonstance de sa vie passee, elle avait une maniere de s'absoudre elle-meme, sans rien dissimuler, qui ne manquait pas d'une certaine originalite de bonne humeur: "Je dois avoir de gros defauts; je suis comme tout le monde, je ne les vois pas. Je ne sais pas non plus si j'ai des qualites et des vertus. Si on a fait le bien, on ne s'en loue pas soi-meme, on trouve qu'on a ete logique, voila tout. Si on a fait le mal, c'est qu'on n'a pas su ce qu'on faisait. Mieux eclaire, on ne le ferait plus jamais." Peut-etre trouvera-t-on cet examen de conscience trop complaisant et trop commode. Je le donne pour ce qu'il est et pour ce qu'il vaut, comme une preuve assez naive qu'elle avait une indulgence universelle dont il lui semblait juste de profiter pour elle-meme, ajoutant plaisamment: "Vous voulez savoir plus qu'il n'y en a.... L'individu nomme George Sand cueille des fleurs, classe ses herbes, coud des robes et des manteaux pour son petit monde, et des costumes de marionnettes, lit de la musique, mais surtout passe des heures avec ses petits-enfants.... Ca n'a pas ete toujours si bien que ca. Il a eu la betise d'etre jeune, mais comme il n'a pas fait de mal, ni connu les mauvaises passions, ni vecu pour la vanite, il a le bonheur d'etre paisible et de s'amuser de tout."

A cette date ou je la rencontrai a Nohant, elle arrivait chargee de plantes recueillies sur les bords de la Mediterranee et dans la Savoie. Elle s'effrayait du rangement qu'elle avait a faire dans ses herbes, et de fait elle se livra presque tout le jour a ce travail, en causant. Mais il y avait un bien autre rangement a faire dans la maison. Le cabinet de travail etait affreux, et rien qu'a le voir, il donnait le spleen. On en arrangeait un autre, ou George Sand comptait travailler avec plaisir. En attendant, son atelier de travail etait sa chambre a coucher. Elle me montra sur une table tres simple une pile de grandes feuilles de papier bleu, coupees d'avance dans le format in-quarto. "Quand vous partirez ce soir, me dit-elle, je me mettrai a l'ouvrage, et je ne me coucherai que quand j'aurai rempli douze de ces pages." C'etait la tache quotidienne: le travail etait ainsi regle d'avance; elle comptait sur l'exactitude de son inspiration, qui ne lui faisait presque jamais defaut.

Ce fut pour moi une occasion presque inesperee de faire connaissance intime avec son procede de travail, dont les resultats m'avaient toujours etonne par leur abondance non moins que par leur exacte regularite. A cette epoque de sa vie, elle faisait au moins son petit roman tous les ans, avec une piece de theatre. "Ne voyez en moi qu'un vieux troubadour retire des affaires, qui chante de temps en temps sa romance a la lune, sans grand souci de bien ou de mal chanter, pourvu qu'il dise le motif qui lui trotte dans la tete, et qui, le reste du temps, flane delicieusement."

J'avais etudie avec soin son oeuvre; deux caracteres m'avaient frappe: l'etonnante facilite du talent, poussee jusqu'a la negligence, et l'absence trop visible de composition dans ses meilleurs romans. Elle s'apercut clairement que meme au point de vue purement litteraire, en dehors des questions de fond, pendant que je lui parlais de mes impressions, j'y mettais des reserves. Elle parut mecontente, non que je fisse des reserves, mais que je les gardasse pour moi; elle me demanda une franchise entiere. Je m'expliquai donc, comme je le devais, sur ces deux points avec sincerite. Elle m'en remercia et poussa la critique bien plus loin que je ne le faisais moi-meme, ce qui me donna une idee tres favorable de sa nature litteraire, avide de verite et assez forte pour resister aux tentations subalternes de la flatterie. En reveillant mes souvenirs et les completant par les nombreuses confidences qui remplissent ses lettres les plus interessantes, je suis arrive a me faire une idee assez exacte de sa methode de travail et de ses idees sur les conditions et les exigences de son art, qu'elle portait a l'etat d'instinct jusqu'au jour ou, dans une discussion celebre, il fallut en trouver l'expression claire et la formule definitive.

Il semble bien que c'etait le plaisir d'ecrire qui l'entraînait, presque sans premeditation, a jeter un peu confusement sur le papier ses reves, ses tendresses, ses meditations et ses chimeres, sous une forme concrete et vivante.

Pour se rendre compte de cette facilite presque incroyable d'ecrire, il fallait se rappeler qu'il y avait en elle, avec le don naturel que rien ne remplace, ce fonds d'experience et de connaissances acquises, qui multiplie les ressources du talent et permet de le varier, non sans le fatiguer sans doute, mais sans l'epuiser jamais.--Le don de nature se constate et ne s'analyse guere. Comment expliquer avec precision ce fait extraordinaire d'une imagination qui s'eprend avec ardeur de ses propres creations, d'une faculte d'expression qui se trouve un jour toute prete, sans avoir ete preparee, qui s'adapte presque sans tatonnement et sans

effort aux sujets les plus divers, a l'analyse et a l'action, comme si l'auteur ne trouvait rien de plus aise et de plus naturel que de raconter ses visions interieures et de faire voir aux autres les personnages et les drames qui s'agitent en lui a l'aide d'un style qui n'est que sa pensee devenue visible? C'est la le don, il existe, et l'on trouve de ces esprits predestines qui se jouent des difficultes de l'expression avec une aisance lumineuse et une liberte pleine de grace, tandis que d'autres ecrivains, artistes profonds, mais laborieux, se travaillent eux-memes et fatiguent leur intelligence pour accomplir leur oeuvre, non certes sans succes, mais avec un effort qui laisse sa trace dans chaque page, dans chaque phrase, dans chaque mot. Le sillon est creuse profondement, mais le lecteur semble y avoir collabore lui-meme. De la, selon les degres ou se place l'ecrivain, une estime ou une admiration qui n'est pas exempte d'un certain sentiment de lassitude.

Mais chez George Sand, a ce don naturel se joignait une culture tres variee, tres etendue. Elle avait beaucoup lu, et, bien qu'elle l'eut fait a tort et a travers, il lui etait reste de ces etudes diverses des alluvions assez riches qui, melees a son propre fonds, l'enrichissaient singulierement et aidaient a sa fecondite. Personne n'a mieux compris qu'elle et mieux exprime la necessite de l'etude pour l'art. "Je ne sais rien, disait-elle; mais cependant il me reste quelque chose d'avoir beaucoup lu et beaucoup appris.... Je ne sais rien, parce que je n'ai plus de memoire; mais j'ai beaucoup appris, et a dix-sept ans je passais mes nuits a apprendre. Si les choses ne sont pas restees en moi a l'etat distinct, elles ont fait tout de meme leur miel dans mon esprit." Nous avons vu, en effet, dans l'\_Histoire de ma vie\_, combien de lectures elle avait traversees au hasard, mais non sterilement, puisque de chaque auteur, poete, philosophe, publiciste, Byron, Goethe, Leibniz et Rousseau, il etait reste quelque parcelle qui roulait un peu confusement dans le vaste et puissant courant de sa vie cerebrale. Elle ne cessait de recommander cette methode aux dilettautes, aux amateurs, ou bien encore aux jeunes paresseux qui s'adressaient a elle, comme a une conseillere commode qui allait leur dire: "Vous avez du genie; fiez-vous a lui et marchez sans crainte". C'est ce que repondent d'ordinaire les grands avocats consultants de la gloire a tous les solliciteurs qui les importunent et a qui ils envoient bien vite, pour s'en debarrasser, quelque compliment stereotype, avec leur benediction litteraire. George Sand s'abstenait de payer en ce genre de monnaie banale les jeunes aspirants a l'art: "Vous voulez etre litterateur, ecrivait-elle a l'un d'eux, je le sais bien. Je vous ai dit: Vous pouvez l'etre si vous apprenez tout. L'art n'est pas un don qui puisse se passer d'un savoir etendu dans tous les sens.... Vous pouvez etre frappe du manque de solidite de la plupart des ecrits et des productions actuelles: tout vient du manque d'etude. Jamais un bon esprit ne se formera s'il n'a pas vaincu les difficultes de toute espece de travail, ou au moins de certains travaux qui exigent la tension de la volonte." Elle est implacable, pour ceux a qui elle s'interesse, sur cette hygiene preparatoire de la volonte qui ne conduit pas a l'erudition proprement dite, mais qui developpe une aptitude speciale a tout comprendre, le jour ou il le faudra et ou l'ecrivain le voudra. L'art tout seul, livre a lui-meme, se devore et se consume. "Vous avez les instincts et les gouts de l'art, dit-elle a l'un des favoris de sa critique; mais vous pouvez constater a chaque instant que l'artiste purement artiste est impuissant, c'est-a-dire mediocre ou excessif, c'est-a-dire fou.... Vous croyez pouvoir produire sans avoir amasse.... Vous croyez qu'on s'en tire avec de la reflexion et des conseils. Non, on ne s'en tire pas. Il faut avoir vecu et cherche. Il faut avoir digere beaucoup; aime, souffert, attendu, et en piochant toujours. Enfin, il faut savoir



l'escrime a fond avant de se servir de l'epée. Voulez-vous faire comme tous ces gamins de lettres qui se croient des gaillards parce qu'ils impriment des platitudes et des billevesees? Fuyez-les comme la peste, ils sont les vibrions de la litterature[20]." C'est la, on en conviendra, une mâle et fiere rhétorique qui vaut toutes les rhétoriques de l'école. C'était la voix puissante d'un talent muri; les conseils de sa vieillesse a l'impatiente jeunesse de ses sollicitateurs confinaient a la plus haute morale: "L'art est une chose sacrée, s'écriait-elle, un calice qu'il ne faut aborder qu'après le jeûne et la prière. Oubliez-le, si vous ne pouvez mener de front l'étude des choses de fond et l'essai des premières forces de l'invention."

L'étude des choses de fond, c'est la condition de l'écrivain futur. S'il ne s'est pas amassé d'avance un trésor de connaissances sérieuses, dans un ordre quelconque des idées ou s'est exercée la grande curiosité humaine, histoire, sciences naturelles, droit, économie politique, philosophie, qu'importe qu'il ait l'outil? L'outil travaille a vide; que devient l'artiste dans son frivole labeur, s'il ne l'applique pas a quelque matière résistante, s'il ne s'occupe que de la forme, indifférent aux choses, s'il ne se fait pas une loi de pénétrer en tout sujet au delà du banal et du convenu et de donner des dessous et de la solidité a sa peinture?

Excellents conseils et qu'elle avait, toute sa vie, appliqués pour son propre compte, ne cessant pas de porter, dans les ordres les plus divers des connaissances humaines, sa mobile et enthousiaste curiosité. D'ailleurs, s'il faut des racines dans l'art comme dans la vie, elle en avait et qui dataient de loin et qu'elle ne cessait pas de développer et de fortifier dans le sol d'où s'élançait son talent en superbes moissons. C'était telle science, comme l'histoire naturelle, dont elle avait fait une constante étude, ou d'une manière plus large, la nature, qu'elle n'avait pas cessé de contempler des yeux de son corps et de son esprit. Un problème d'histoire naturelle la passionnait, elle ne le quittait pas qu'elle ne l'eût résolu, et pendant tout le temps qu'elle en poursuivait la solution, rien n'existait plus pour elle. Il lui arrivait, par exemple, pendant des mois entiers, de s'occuper de recherches de ce genre avec son fils Maurice, qui en était épris de son côté; elle n'avait plus dans sa cervelle que des noms plus ou moins barbares. Dans ses rêves, elle ne voyait que prismes rhomboïdes, reflets chatoyants, cassures ternes, cassures résineuses; ils passaient des heures entières a se demander: "Tiens-tu l'\_orthose\_?--Tiens-tu l'\_albite\_?" Elle avait, au lendemain de ces orgies scientifiques, toutes les peines du monde a se remettre a la vie ordinaire et a ses besognes accoutumées; mais elle y revenait avec plus de force. D'autres fois, c'était la botanique qui la possédait: "Ce que j'aimerais, ce serait de m'y livrer absolument; ce serait pour moi le paradis sur la terre." N'était-ce pas encore un travail de ce genre que ces excursions annuelles qu'elle entreprenait a travers la France? "J'aime a avoir vu ce que je décris. N'eusse-je que trois mots a dire d'une localité, j'aime a la regarder dans mon souvenir et a me tromper le moins que je peux." Elle avait une manière a elle de regarder la nature, silencieusement. Mais ce silence était actif; elle absorbait chaque détail présent devant ses yeux, et l'emportait vivant dans sa vision interne, aussi nette que la perception même. De là le charme et la vérité de ses paysages. Même quand on ne les a pas vus dans la réalité, on s'écrie devant eux, involontairement, comme devant le portrait d'un grand maître, quand on ne connaît pas l'original: "C'est bien cela!" L'art seul vous fait croire a la ressemblance.

D'autres racines, plus profondes encore, c'étaient celles qui l'attachaient, depuis les premières années de sa jeunesse, à tout un ensemble d'idées philosophiques, politiques et religieuses[21]. Elles s'étaient enfoncées de bonne heure dans cette âme ouverte et avide; elles s'y étaient, de bonne heure aussi, exagérées et faussées; à la longue, pourtant, quelques-unes s'étaient redressées d'elles-mêmes par la force naturelle d'un bon esprit; d'autres s'étaient assouplies, dans leur rigidité primitive, à la rude école de la vie. Plutôt que d'insister encore une fois sur les aberrations de goût et de bon sens qui l'avaient désignée autrefois aux inquiétudes de la conscience publique, ou même à des haines et à des vengeances terribles venues de deux côtés bien différents de l'opinion, du côté de Proudhon et du côté de Louis Veillot, mieux vaudrait montrer George Sand dans la dernière période de sa vie, la représenter non pas comme une convertie à la modération, ni comme le transfuge de ses idées, mais s'appliquant, avec une bonne foi méritoire, à les modifier dans une mesure plus acceptable pour elle-même et à reconquérir, au moins sur certains points, la liberté de son moi et son indépendance d'esprit.

Certes il reste bien toujours en elle, soit en politique, soit en philosophie, une part suffisante d'exagération et de paradoxes. Mais comme il y a loin déjà--par l'intervalle du temps et des idées--de la révoltée d'autrefois! Depuis l'expérience de la guerre et de la Commune, ce n'est qu'à des traits assez rares, clairsemés dans la correspondance, que l'on reconnaîtrait l'ancienne amie de Mazzini et d'Armand Barbes, l'utopiste des réformes sur la condition des femmes et le mariage, la disciple enthousiaste et fougueuse de l'Évangile de Pierre Leroux, la sectaire du Christianisme réformé par le panthéisme sombre de Lamennais, plus tard l'ardente révolutionnaire de 1848, la collaboratrice de Ledru-Rollin, le menaçant rédacteur des Bulletins de la République émanés du ministère de l'Intérieur. Tant d'événements n'ont pas été perdus pour elle, ni en politique, ni en philosophie sociale. Nous n'en voulons ici donner que quelques preuves. Je ne les veux même pas tirer de ce fameux Journal d'un Voyageur pendant la guerre, que la Revue des Deux Mondes publia avec tant de succès, au grand scandale de quelques lecteurs, mais de la Correspondance elle-même, un témoin qui ne peut pas mentir. Le 28 avril 1871 elle écrivait à Flaubert:

"L'expérience que Paris essaye ou subit ne prouve rien contre les lois du progrès, et si j'ai quelques principes acquis dans l'esprit, bons ou mauvais, ils n'en sont ni ébranlés ni modifiés. Il y a longtemps que j'ai accepté la patience, comme on accepte le temps qu'il fait, la durée de l'hiver, la vieillesse, l'insuccès sous toutes ses formes. Mais je crois que les gens de parti (sincères) doivent changer leurs formules ou s'apercevoir peut-être du vide de toute formule a priori." Et à Mme Adam, le 15 juin de la même année: "Pleurons des larmes de sang sur nos illusions et nos erreurs.... Nos principes peuvent et doivent rester les mêmes; mais l'application s'éloigne, et il peut se faire que nous soyons condamnés à vouloir ce que nous ne voudrions pas."

Quoi qu'elle en dise, les principes eux-mêmes s'étaient, non pas ébranlés dans le fond, mais modifiés dans l'application. À un jeune enthousiaste qui lui envoyait des poésies politiques: "Merci, répondait-elle; mais ne me dédiez pas ces vers-là.... Je hais le sang répandu, et je ne veux plus de cette thèse: "Faisons le mal pour amener le bien; tuons pour créer". Non, non, ma vieillesse proteste contre la tolérance ou ma jeunesse a flotti. Il faut nous débarrasser des théories de 1793; elles nous ont perdus. Terreur et Saint-Barthélemy, c'est la même voie.... Maudissez tous ceux qui creusent des charniers. La vie n'en sort pas. C'est une erreur historique dont il faut nous dégager. Le

mal engendrer le mal..." (21 octobre 1871.) Et dans le style familier qu'elle aime jusqu'à l'abus, avec ce tutoiement qui est chez elle un reste de la vie d'artiste, elle disait à Flaubert: "J'ai écrit jour par jour mes impressions et mes réflexions durant la crise. La Revue des Deux Mondes publie ce journal. Si tu le lis, tu verras que partout la vie a été déchirée à fond, même dans les pays où la guerre n'a pas pénétré! Tu verras aussi que je n'ai pas gobe, quoique très gobeuse, la blague des partis." Le style n'est pas noble, mais combien expressif!

Elle raille son enthousiasme d'autrefois sans critique et sans défiance, cet optimisme, impatient des délais, qui voulait réaliser le progrès, immédiatement et à tout prix, fut-ce par la force. Elle avait cependant beaucoup fait pour améliorer sa nature, et voilà que les événements de Paris remettent tout en question à ses yeux: "J'avais gagné beaucoup sur mon propre caractère, j'avais éteint les ébullitions inutiles et dangereuses, j'avais semé sur mes volcans de l'herbe et des fleurs qui venaient bien, et je me figurais que tout le monde pouvait s'éclairer, se corriger ou se contenir..., et voilà que je m'éveille d'un rêve.... C'est pourtant mal de désespérer.... Ça passera, j'espère. Mais je suis malade du mal de ma nation et de ma race."--"Défendons-nous de mourir!" s'écrie-t-elle sans cesse, et elle ajoute: "Je parle comme si je devais vivre longtemps, et j'oublie que je suis très vieille. Qu'importe? je vivrai dans ceux qui vivront après moi." (1871.)

En toute chose, même dans l'ordre philosophique, il se produit ainsi chez elle un notable apaisement; la passion excessive, qui jette dans chacune de ses idées une flamme d'orage, s'est calmée. Elle demeure spiritualiste ardente, comme elle l'a toujours été, mais elle ne croit plus nécessaire de faire la guerre au christianisme; elle reste en dehors, elle ne fulmine plus. On chercherait en vain, dans sa correspondance des dernières années, ces déclamations furibondes contre le prêtre qui éclataient à tout propos et hors de propos, vingt ans auparavant, dans ses romans et dans ses lettres. Quant à ses convictions philosophiques, elle les défend avec une obstination indomptable et méritoire contre l'intolérance à rebours du matérialisme qui se prétend scientifique. Elle ne supporte pas qu'on lui dise: "Croyez cela avec moi, sous peine de rester avec les hommes du passé, détruisons pour prouver, abattons tout pour reconstruire". Elle répond: "Bornez-vous à prouver et ne nous commandez rien". Ce n'est pas le rôle de la science d'abattre à coups de colère et à l'aide des passions.... Vous dites: "Il faut que la foi brûle et tue la science, ou que la science chasse et dissipe la foi". Cette mutuelle extermination ne me paraît pas le fait d'une bataille, ni l'œuvre d'une génération. La liberté y périrait[22]." Elle ne voit pas la nécessité de forcer son entendement pour en chasser de nobles idées, et de détruire en soi certaines facultés pour faire pièce aux dévots. "Il n'est pas nécessaire, il n'est pas utile de tant affirmer le néant, dont nous ne savons rien. Il me semble qu'en ce moment on va trop loin, dans l'affirmation d'un réalisme étroit et un peu grossier, dans la science comme dans l'art."

On le voit, elle s'est graduellement affranchie des jougs de coterie qui ont pesé sur elle si durement, et de l'influence excessive de certains personnages qui l'ont presque dépossédée d'elle-même. Elle se retrouve et se ressaisit avec ses convictions et aussi ses chimères mais du moins avec celles qui sont bien à elle et qui constituent son moi. Elle remonte à un niveau d'où sa passion et surtout celle des autres l'avaient fait trop souvent descendre.

Dans l'intervalle, des talents nouveaux avaient surgi. Au moins dans

l'ordre de ses travaux personnels, elle ne voulait en ignorer aucun. Elle s'intéressait vivement à ces diverses manifestations de la vie littéraire. Elle avait été en relations d'exquise courtoisie avec Octave Feuillet, qu'elle loua vivement et spontanément pour le *Roman d'un jeune homme pauvre*; elle resta même avec lui en excellents termes jusqu'à l'apparition de l'*Histoire de Sibylle*, qui provoqua de sa part une réponse amère et passionnée, *Mademoiselle de la Quintinie*. Elle avait suivi avec intérêt les débuts d'Edmond About, elle y avait applaudi non sans quelques protestations contre le système de la raillerie perpétuelle. "On s'est beaucoup moqué de nos désespoirs d'il y a trente ans. Vous riez, vous autres, mais bien plus tristement que nous ne pleurons." Elle s'étonnait surtout que les jeunes talents s'obstinassent "à voir et à montrer uniquement la vie de manière à revolter douloureusement tout ce que l'on a d'honnêteté dans le cœur. Nous en étions, nous, à peindre l'homme souffrant, le blessé de la vie. Vous peignez, vous, l'homme ardent qui regimbe contre la souffrance et qui, au lieu de rejeter la coupe, la remplit à pleins bords et l'avale. Mais cette coupe de force et de vie vous tue; à preuve que tous les personnages de *Madelon* sont morts à la fin du drame, honteusement morts, sauf *Elle*, la personnification du vice, toujours jeune et triomphant." Cette sorte de partialité du succès, sinon de la sympathie, l'irrite. "Donc, quoi? Ce vice seul est une force, l'honneur et la vertu n'en sont pas?... Je conviendrai avec vous que Feuillet et moi nous faisons, chacun à notre point de vue, des légendes plutôt que des romans de mœurs. Je ne vous demande, moi, que de faire ce que nous ne savons faire; et puisque vous connaissez si bien les plaies et les lépreux de cette société, de susciter *le sens de la force* dans le milieu que vous montrez si vrai[23]." Elle avait pour Alexandre Dumas un vrai culte fait d'admiration et de tendresse. Elle jouit profondément de son succès; elle lit *L'Affaire Clemenceau* avec une sollicitude maternelle; elle lui suggère aussitôt la contre-partie, qui pourra devenir, quelque temps après, en changeant le sexe, *la Princesse Georges*. Lorsque Alexandre Dumas se fait pour un jour publiciste, après la guerre et la Commune, empruntant à Junius son masque et sa plume, elle applaudit avec ravissement, elle proclame que c'est un pur chef-d'œuvre. "Comme vous allez au fond des choses et comme vous savez mettre des faits ou je ne mets que des intentions! Et puis, comme c'est dit! développe et serre en même temps, vigoureux, ému et solide!" Ce qu'elle ne se lassait pas d'admirer, c'est l'entente et la force scénique, la *vis dramatica* prédestinée à de si grands succès qu'elle se faisait gloire d'avoir devinés: "Vous souvenez-vous que je vous ai dit, après *Diane de Lys*, que vous les enterreriez tous!... Je m'en souviens, moi, parce que mon impression était d'une force et d'une certitude complètes. Vous aviez l'air de ne pas vous en douter, vous étiez si jeune! Je vous ai peut-être révélé à vous-même, et c'est une des bonnes choses que j'ai faites en ma vie."

Elle qui avait tant de soucis pour transformer ses romans en pièces et qui, d'ailleurs, ne se piquait pas d'une grande science des agencements scéniques, elle était frappée de cette franchise d'allure, de cet accent de vérité forte dans les situations et les sentiments ou *les autres* n'échappent pas à la convention. "Et quels progrès depuis ce temps-là! Vous êtes arrivé à savoir ce que vous faites et à imposer votre volonté au public. Vous irez plus loin encore, et toujours plus loin[24]." Cette aimable prophétie qu'elle lui envoyait avec ses bénédictions maternelles, c'est au public à dire si elle s'est réalisée.

Si je voulais définir l'esprit de George Sand, en dehors des épisodes et des aventures de sa vie littéraire, je dirais que c'était un esprit

dogmatique et passionne. Dogmatique, en ce sens qu'elle avait des convictions fermes sur des choses fondamentales. Il faut distinguer la valeur des idées et la foi aux idées. Quelle que fut la valeur des siennes, elle y croyait fortement, elle les prenait fort au sérieux; elle ne permettait pas qu'en quelque milieu que ce fut, sceptique ou gouailleur, on en plaisantât; elle y subordonnait instinctivement la meilleure partie d'elle-même, son art. Or les idées ont une telle force en soi, que, fussent-elles contestables, elles communiquent quelque chose de cette force aux esprits qui s'en nourrissent; elles lui donnent un caractère d'élevation et de générosité en comparaison de ceux qui se font une sorte d'esthétique de l'indifférence absolue. C'est là le secret de cette supériorité qu'elle semble avoir conservée dans sa longue correspondance avec Flaubert, ou furent abordées quelques-unes des plus délicates questions de la littérature, ou purent se contrôler réciproquement deux manières tout à fait diverses et presque opposées de concevoir l'art.

Cette controverse amicale dura près de douze années, de 1864 à 1876. Comment était née cette amitié littéraire entre deux personnages si différents, il importe peu; sans doute ils se rencontrèrent un jour à ce fameux dîner Magny où George Sand ne manquait pas de paraître, quand elle passait par Paris, ne fut-ce que pour reprendre langue dans ce pays des lettres qu'elle oubliait dans les longs séjours de Nohant. Après cette rencontre, plus ou moins fortuite, Flaubert avait applaudi de toutes ses forces à la première représentation de *Villemer*, et George Sand, reconnaissante, lui écrivait "qu'elle l'aimait de tout son cœur". La connaissance était faite; les lettres devinrent de plus en plus fréquentes; elles devaient durer autant que la vie de George Sand. Elle avait admiré *Madame Bovary*; pour *Salammbô*, elle avait tout de suite vu le défaut de la cuirasse. "Ouvrage très fort, très beau, disait-elle, mais qui n'a vraiment d'intérêt que pour les artistes et les érudits. Ils le discutent d'autant plus, mais ils le lisent, tandis que le public se contente de dire: "C'est peut-être superbe, mais les gens de ce temps-là ne m'intéressent pas du tout[25]."

Elle avait laissé, sans doute, percer quelque chose de cette impression en causant avec Flaubert, qui, de son côté, avait plaisanté, paraît-il, "le vieux troubadour de pendule d'auberge, qui toujours chante et chantera le parfait amour". Troubadour, le nom plaît à George Sand, elle l'adopte en riant et se désigne ainsi elle-même depuis ce jour-là. L'artiste et le troubadour, c'était bien là l'opposition des deux auteurs, caractérisée par deux mots pittoresques, et ce fut l'occasion toute naturelle de la controverse. Il est assez vraisemblable qu'avant cette époque George Sand, bien qu'elle eût souvent touché en passant à ce sujet de l'art, n'avait jamais porté sa réflexion sur son art personnel, qu'elle ne s'était jamais rendu un compte bien exact ni de ses procédés de compositions ni du but qu'elle poursuivait. Elle avait en cela, comme en autre chose, obéi à ses instincts et particulièrement à cette vocation d'écrire pour raconter et pour peindre, qui s'exprimait chez elle avec une force irrésistible et une facilité qui tenait du prodige. Ce qui l'amena à réfléchir sur ces sujets et à se définir elle-même, ce fut le spectacle des tendances et des richesses contraires qui surgissaient autour d'elle, et la comparaison des talents les plus divers qui s'imposait à elle. Le réalisme ne faisait que commencer; elle put à peine connaître le premier grand succès de M. Zola. Mais Flaubert, mais Jules et Edmond de Goncourt révélaient dans chacune de leurs œuvres un art nouveau, ou se combinaient l'influence de Balzac par l'intensité de l'observation et celle de Théophile Gautier par la préoccupation et le souci de la forme. Il y avait là des symptômes qui

saisissent la curiosité de George Sand, tenue en éveil et avertie. Elle profita des hasards de la vie d'abord, puis des relations d'amitié qui la rapprochèrent de Flaubert, pour préciser, dès qu'elle en eut l'occasion, les différences de temperament littéraire qu'elle sentait en elle, en présence de ces groupes nouveaux ou des personnalités qui en résumaient le mieux les tendances. Le contraste était frappant entre sa nature, prodigue jusqu'à l'excès, toute en effusion littéraire, d'une fécondité inépuisable, d'une abondance si spontanée et si naturelle d'expression qu'elle-même se comparait à une "eau de source qui court sans trop savoir ce qu'elle pourrait refléter en s'arrêtant[26]", et un écrivain tel que Flaubert, esprit d'invention et d'expression laborieuse, difficile envers soi-même comme envers les autres, inquiet et mécontent de son œuvre, un des représentants de ce groupe et de cette race d'artistes excessifs, grands ouvriers de la forme, bijoutiers de style, ciseleurs de camees rares, un chercheur acharné du mot le plus expressif ou de l'épithète la plus décorative, se torturant sur une page comme si l'avenir du monde ou mieux l'avenir de l'art en dépendait, tourmenté par une sorte d'acuité et de subtilité maladive de sensations littéraires, épuisant ainsi dans le détail sa riche personnalité d'artiste, indifférent au fond des choses, ne prenant ni parti ni passion pour les grandes idées qui menent le monde, curieux seulement de noter la diversité des caractères qu'elles inspirent ou des manies qu'elles produisent, observateur impassible des marionnettes humaines et des fils secrets qui les agitent. Il n'en avait pas été toujours ainsi. *Madame Bovary* avait représenté, dans l'histoire de cet esprit, un moment de dilatation et d'épanouissement, une richesse et une largeur de composition, une sorte de bonheur de produire, une joie dans la fécondité qu'il ne trouve pas plus tard. Cette large veine s'était détournée ensuite du grand courant humain sur des curiosités archéologiques ou des singularités de cas pathologiques.

De là une certaine désaffection du public, une impopularité croissante, et de là aussi, chez l'écrivain, bien des ombrages et des découragements. George Sand ne cesse pas de le relever dans ses défaillances; elle lui prodigue les meilleurs conseils, au hasard de son cœur et de sa plume; elle l'excite, le rassure, semant, à travers sa correspondance, les idées les plus saines sur la vraie situation de l'artiste, qui ne doit pas s'isoler trop orgueilleusement de l'humanité, sur les conditions de l'art, sur les devoirs qu'il impose et qu'il ne faut pas confondre avec les servitudes et les exigences des coteries. Dans toute cette partie de la correspondance, tout en se peignant au naturel, George Sand se maintient à un niveau très élevé de raison et de cœur. Pleine de sollicitude pour le cher artiste tourmenté et malade, elle fait tous ses efforts pour lui communiquer quelque chose de sa sérénité et de sa vigueur saine d'esprit. Qu'il s'abandonne un peu plus à son imagination naturelle; qu'il la tourmente moins au risque de la paralyser: "Vous m'étonnez toujours avec votre travail pénible; est-ce une coquetterie? Ça paraît si peu.... Quant au style, j'en fais meilleur marché que vous. Le vent joue de ma vieille harpe comme il lui plaît. Il a ses *hauts* et ses *bas*, ses grosses notes et ses défaillances; au fond, ça m'est égal, pourvu que l'émotion vienne, mais je ne peux rien trouver en *moi*. C'est l'*autre* qui chante à son gré, mal ou bien, et, quand j'essaie de penser à ça, je m'en effraie et me dis que je ne suis rien, rien du tout. Mais une grande sagesse nous sauve; nous savons nous dire: "Eh bien, quand nous ne serions absolument que des instruments, c'est encore un joli état et une sensation à nulle autre pareille que de se sentir vibrer...." Laissez donc le vent courir un peu dans vos cordes. Moi, je crois que vous prenez plus de peine qu'il ne faut, et que vous devriez laisser faire l'*autre* plus souvent...." Elle revient

a chaque instant sur ce conseil qui contient en germe toute une hygiène appropriée au talent de Flaubert, devenu le tourmenteur et le supplicie de lui-même. "Ayez donc moins de cruauté envers vous. Allez de l'avant, et, quand le souffle aura produit, vous remonterez le ton général et sacrifierez ce qui ne doit pas venir au premier plan. Est-ce que ça ne se peut pas? Il me semble que si. Ce que vous faites paraît si facile, si abondant! C'est un trop-plein perpétuel. Je ne comprends rien à votre angoisse." Elle souffre aussi de voir qu'il se fâche à tout propos contre le public, qu'il est indécouleur. "À l'âge que tu as, j'aimerais te voir moins irrité, moins occupé de la bêtise des autres. Pour moi, c'est du temps perdu, comme de se recrier sur l'ennui de la pluie et des mouches. Le public, à qui l'on dit tant qu'il est bête, se fâche et n'en devient que plus bête. Après ça, peut-être que cette indignation chronique est un besoin de ton organisation; moi, elle me tuerait." Elle combat sans cesse son hérésie favorite, qui est que l'on écrit pour vingt personnes intelligentes et qu'on se moque du reste. "Ce n'est pas vrai, puisque l'absence de succès t'irrite et t'affecte."

Pas de mépris pour le public! Il faut écrire pour tous ceux qui ont soif de lire et qui peuvent profiter d'une bonne lecture. Pas d'isolement orgueilleux en dehors de l'humanité! Elle ne peut pas admettre que, sous prétexte d'être artiste, on cesse d'être soi-même, et que l'homme de lettres détruise l'homme. Quelle singulière manie, dès qu'on écrit, de vouloir être un autre homme que l'être réel, d'être celui qui doit disparaître, celui qui s'annihile, celui qui n'est pas! Quelle fausse règle de bon goût! Pour elle, elle se met tant qu'elle peut dans la peau de ses bonshommes. Tout écrivain doit faire ainsi, s'il veut intéresser. Il ne s'agit pas de mettre sa personne en scène. Cela, en effet, ne vaut rien. "Mais retirer son âme de ce que l'on fait, quelle est cette fantaisie maladroite? Cacher sa propre opinion sur les personnages que l'on met en scène, laisser par conséquent le lecteur incertain sur l'opinion qu'il en doit avoir, c'est vouloir n'être pas compris, et, dès lors, le lecteur vous quitte; car, s'il veut entendre l'histoire que vous lui racontez, c'est à la condition que vous lui montriez clairement que celui-ci est un fort, celui-là un faible." C'a été le tort impardonnable de l'Éducation sentimentale et l'unique cause de son échec. "Cette volonté de peindre les choses comme elles sont, les aventures de la vie comme elles se présentent à la vue, n'est pas bien raisonnée, selon moi. Peignez en réaliste ou en poète les choses inertes, cela m'est égal; mais quand on aborde les mouvements du cœur humain, c'est autre chose. Vous ne pouvez pas vous abstraire de cette contemplation; car l'homme, c'est vous, et les hommes, c'est le lecteur."

Flaubert répondait qu'il préférerait une phrase bien faite à toute la métaphysique, et il se renfermait, avec une sorte de mystère jaloux, dans le culte de la forme. Tout récemment le Journal des Goncourt nous donnait un croquis intime d'une de ces séances du club des initiés, au bureau de l'Artiste; il nous retraçait l'image alourdie de Théophile Gautier répétant et rabâchant amoureusement cette phrase: "De la forme naît l'idée", une phrase que lui avait dite le matin même Flaubert et qu'il regardait comme la formule suprême de l'école, et qu'il voulait qu'on grave sur les murs. C'est contre cette école que George Sand use les dernières armes de sa dialectique toujours jeune malgré l'âge. Ce sont là des formules déplorables, des partis pris excessifs en paroles. "Au fond, disait-elle à Flaubert, tu lis, tu creuses, tu travailles plus que moi et qu'une foule d'autres. Tu es plus riche cent fois que nous tous; tu es un riche et tu cries comme un pauvre. Faites la charité à un gueux qui a de l'or plein sa pailasse, mais qui ne veut

se nourrir que de phrases bien faites et de mots choisis... Mais, beta, fouille dans ta paillasse et mange ton or. Nourris-toi des idees et des sentiments amasses dans ta tete et dans ton coeur; les mots et les phrases, la \_forme\_, dont tu fais tant de cas, sortira toute seule de ta digestion. Tu la consideres comme un but, elle n'est qu'un effet.... La supreme impartialite est une chose antihumaine; un roman doit etre humain avant tout. S'il ne l'est pas, on ne lui sait point gre d'etre bien ecrit, bien compose et bien observe dans le detail. La qualite essentielle lui manque: l'interet." Et la note affectueuse venait corriger ce que le conseil avait de severe: "Il te faut un succes apres une mauvaise chance qui t'a trouble profondement; je te dis ou sont les conditions certaines de ce succes. Garde ton culte pour la forme; mais occupe-toi davantage du fond (qui etait, pour elle, les idees et la signification precise de l'oeuvre). Ne prends pas la vertu vraie pour un lieu commun en litterature. Donne-lui son representant; fais passer l'honnete et le fort a travers ces fous et ces idiots dont tu aimes a te moquer. Quitte la caverne des realistes et reviens a la vraie realite, qui est melee de beau et de laid, de terne et de brillant, mais ou la volonte du bien trouve quand meme sa place et son emploi."

J'ai tenu a terminer ce portrait par ces belles et simples paroles qui lui donnent son vrai relief et sa vraie couleur. Quoi qu'on puisse dire de George Sand, de ses aventures de toute sorte, des evenements d'idee ou autres, ou l'a jete la fougue de son imagination, enfin de ses chimeres qui, en un temps, sont allees jusqu'a la violence de la pensee, il est certain qu'a mesure qu'on avance dans sa vie, notee presque jour pour jour dans sa correspondance, on voit s'accroitre le tresor de son experience et de sa raison, sa fortune intellectuelle, et se mieux fixer l'emploi de ces biens cherement payes. Et quoi qu'on puisse penser d'elle un jour, de sa vie et de son oeuvre, il se degage de ses lettres comme une image ennoblie des qualites rares qui resteront son signe privilegie dans l'histoire litteraire de ce temps: la fecondite merveilleuse des conceptions, le genie naturel du style et une idee fiere de l'art, qui constitue la probite de son talent.

FIN

NOTES:

[Note 13: \_Lutece\_.]

[Note 14: Theophile Gautier.]

[Note 15: Un jeune graveur malade, recueilli chez elle.]

[Note 16: Une de ses petites-filles.]

[Note 17: Voir specialement les lettres des 14 novembre, 14 decembre 1838, des 15 et 20 janvier, 22 fevrier et 8 mars 1839.]

[Note 18: Mme Sand a recueilli avec soin les principales de ces pieces dans un volume a part: \_le Theatre de Nohant\_, ou se trouvent \_le Drac, Plutus, le Pave, la Nuit de Noel, Marielle\_. Ce ne sont pas tout a fait les pieces telles qu'elles avaient ete recitees sur la scene de Nohant, d'apres un canevas detaille, mais telles que l'auteur les a ecrites apres coup, sous l'impression qui lui en etait restee.]

[Note 19: Voir la lettre, si curieuse a ce point de vue, a Flaubert, du



31 decembre 1867.]

[Note 20: A cote de ces conseils, nous voudrions en placer d'autres, empruntes a des lettres inedites au comte d'A..., dont la belle-fille est devenue plus tard un de nos meilleurs romanciers. Mme Sand voulait qu'avant tout on respectat l'originalite de chaque esprit qui entre dans la carriere des lettres: "Vous savez, disait-elle, que je suis toute a votre service. Mais, croyez-moi, ne soumettez a aucune consultation, pas meme a la mienne, le talent et l'avenir de votre jeune ecrivain. Laissez-la se risquer et se produire dans sa spontaneite. Je sais par experience que les avis les plus sinceres peuvent retarder l'elan et faire devier l'individualite.... Elle sait ecrire, elle apprecie bien, elle est tres capable de faire de la bonne critique. Quant a l'imagination, si elle n'en a pas, aucun conseil ne lui en donnera, et si elle en a, les conseils risquent de lui en oter. Dites-lui que tant que j'ai consulte les autres, je n'ai pas eu d'inspiration, et que j'en ai eu le jour ou j'ai risque d'aller seule." (6 aout 1860.)]

[Note 21: Ce qu'elle souffrait le moins, c'etait l'opinion de certains critiques legers qui disent "qu'on n'a pas besoin d'une croyance a soi pour ecrire, et qu'il suffit de reflechir les faits et les figures comme un miroir.... Non, ce n'est pas vrai, le lecteur ne s'attache qu'a l'ecrivain, qu'a une individualite, qu'elle lui plaise ou qu'elle le choque. Il sent qu'il a affaire a une personne et non a un instrument." (1er mars 1803, \_Correspondance inedite\_, citee plus haut.)]

[Note 22: Lettre a M. Louis Viardot, 10 juin 1868.]

[Note 23: Lettre a M. Edmond About, mars 1863.]

[Note 24: Lettre a Alexandre Dumas, 23 mai 1871. Voir, pour le commencement de cette amitie, la lettre a M. Charles Edmond, du 27 novembre 1857.]

[Note 25: Lettre a Maurice Sand du 20 juin 1865.]

[Note 26: Lettres du 10 mars 1862.]

## TABLE DES MATIERES

### CHAPITRE PREMIER

LES ANNEES D'ENFANCE ET DE JEUNESSE DE GEORGE SAND.--LES ORIGINES ET LA FORMATION DE SON ESPRIT.

### CHAPITRE II

HISTOIRE DES OEUVRES DE GEORGE SAND.--L'ORDRE ET LA SUCCESSION PSYCHOLOGIQUE DE SES ROMANS.

### CHAPITRE III

LES SOURCES DE L'INSPIRATION DE GEORGE SAND.--LES IDEES ET LES SENTIMENTS.

## CHAPITRE IV

L'INVENTION ET L'OBSERVATION CHEZ GEORGE SAND.--SON STYLE.--CE QUI DOIT PERIR ET CE QUI SURVIVRA DANS SON OEUVRE.

## CHAPITRE V

LA VIE INTIME A NOHANT.--LA METHODE DE TRAVAIL DE GEORGE SAND.--SA DERNIERE CONCEPTION DE L'ART.

End of the Project Gutenberg EBook of George Sand, by Elme Caro

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK GEORGE SAND \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 13038.txt or 13038.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/3/0/3/13038/>

Produced by Wilelmina Malliere and the Online Distributed Proofreading Team. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE  
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

## Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site ([www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

#### 1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

## Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pglaf.org>.

### Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email [business@pglaf.org](mailto:business@pglaf.org). Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby  
Chief Executive and Director  
[gbnewby@pglaf.org](mailto:gbnewby@pglaf.org)

### Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.



# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)